

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

*BLANCHES NEIGES*

SUIVI DE

*AUTOPSIE*

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

MAUDE THÉROUX-SÉGUIN

AOÛT 2007

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les témoins, et parfois acteurs, de ma démarche d'écriture de ce mémoire en études littéraires, et particulièrement de ce premier roman.

Merci à mon directeur de mémoire, Bertrand Gervais, entre autres pour la métaphore du canot que l'on abandonne, à contre-courant, sur la rivière : elle m'a sauvée. Merci à Stéphane Côté, chez Développements McGill, de m'avoir permis de vivre ma double vie; je considère sa compréhension et sa confiance comme une inestimable bourse d'études. Merci à Camille pour son amitié indéfectible, sa lucidité et sa générosité lors des doutes et des lourdes larmes. Merci à V. V. d'avoir suscité, à quelques reprises dans le désert, les mots. Merci à ma mère Michèle, de son enthousiasme, de sa fierté de mère, de son pur plaisir de lectrice qui m'a empêché de suspendre la plume et merci à mon père RéJean, qui m'a transmis toute jeune le plaisir de raconter des histoires et qui a respecté mes décisions quant à ma rédaction (merci aussi pour le premier item de la liste de cadeaux 2006) ; pour votre soutien vital tout au long de ce voyage, je vous en suis reconnaissante. Merci à mes confidentes et amies Stéphanie, Annie, Sylvie ainsi que les Poules, et aussi Hubert (star du rock), de m'avoir exprimé leur fierté et de m'avoir maintes fois répété qu'ils avaient hâte de lire du Thérout-Séguin : j'ai écrit pour vous. Enfin, merci infini à ma sœur Julie pour tout toujours, mais cette fois-ci spécialement pour sa lecture bienveillante, pour ses encouragements sincères et pour avoir partagé avec moi le périple de la rédaction d'un mémoire.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	iii
BLANCHES NEIGES .....	1
Mercredi .....	2
I .....	11
Jeudi .....	20
II .....	31
Vendredi .....	39
III .....	50
Samedi .....	61
IV .....	73
Dimanche .....	82
V .....	89
Lundi .....	99
AUTOPSIE .....	119
Inspection des viscères .....	121
Ouverture de la boîte crânienne .....	135
Restauration tégumentaire .....	139
BIBLIOGRAPHIE .....	143



## RÉSUMÉ

*Blanches neiges* s'inscrit dans le genre littéraire policier. Une première trame temporelle, frappée du sceau quotidien, trace le récit de Philippe, sergent détective au SPVM, devant dénouer le meurtre de Blanche Bellemare, enseignante à la polyvalente St-Sulpice. La Blanche qu'il a aimée passionnément est-elle celle qui a été assassinée en pleine école ? La réponse à cette question se dissimule parmi les fragments du passé qui mettent en lumière Blanche, ses relations avec les hommes et sa vision d'un monde meilleur. Cette Blanche obscure, amoureuse de l'impossible.

*Autopsie* retrace la réflexion portant sur le personnage comme moteur dans l'écriture d'un récit. Ces personnages sont faits, d'une part, des parties cachées de l'auteur, inaccessibles autrement que par l'écriture, et d'autre part d'objets colligés dans sa bibliothèque personnelle, bâtie d'observations et d'empathie. L'ajout de la magie, de l'imagination et de la personnalité de l'auteur, font des personnages des êtres impossibles, de vrais personnages, loin de la prose documentaire. Bien incarnés, leurs trajectoires se fracassent alors en un point unique pour créer le récit – c'est le zénith. Ce zénith parle au lecteur, le nourrit. Il lui permet alors d'écrire son existence avec plus de lucidité.

Mots-clés : création littéraire, roman policier, personnages, esthétique du roman.

BLANCHES NEIGES

## MERCREDI

L'heure du dîner s'achève. Une dizaine de minutes avant le début des cours de l'après-midi, l'ambiance se corrompt. L'ordre, essentiel à la bonne marche de l'école, s'évanouit. Pendant ces quelques instants, l'école pénètre dans un espace-temps déformé. Trouver sa place demande un effort supplémentaire. Chacun déambule, en attente. Les élèves jouissent d'un bref chaos.

La fébrilité se propage à travers la polyvalente St-Sulpice. Personne ne semble s'en rendre compte. Pourtant, le tumulte agace. Tous s'agitent, nourris par la tension. Impossible, maintenant, de renverser la vapeur. Les enseignants vous diraient qu'une tempête est imminente. Ils ne pourraient être plus justes...

Le point de rupture, ce moment où tout bascule, approche. Intangible. Il s'en vient. Les incidents se précipitent, pourtant, on dirait les scènes d'un film au ralenti.

Puis, une rumeur insidieuse traverse l'école et la foule s'agglutine sans raison vers l'agora. La masse gonfle, à force d'avaloir les uns et les autres, happés par le magnétisme. Contagieuse, l'agressivité y multiplie les insultes, les fous rires et les cris sournois que le béton renvoie comme des balles. Le bruit amplifie cette énergie particulière. Il nourrit le point de rupture.

Les professeurs apparaissent, eux aussi attisés par ce qu'ils sentent, flou et obscur. Seule leur curiosité leur permet d'arriver si vite. Ils veulent voir ce qui se passe, ce qui va survenir. L'instinct, bien plus que le devoir, leur chuchote de se rendre ici. La directrice ferme la marche.

Soudain, le coup de feu tranche l'air. Il découpe l'expectative en morceaux qui volent en éclats. La tension enfin fracassée, le silence s'abat.

Ordonner la séquence des événements est difficile. Le silence s'est-il propagé avant ou après le coup de feu ? À quel moment Mme Bellemare a-t-elle crié ? Qui s'est retourné ? Qui s'est sauvé ?

\* \* \*

Mme Bellemare parle, plantée au milieu d'une mer d'élèves. Un phare. Une aura confortable, autour d'elle, protège ceux qui viennent s'y réfugier.

Le coup de feu part, vicieux et insolent. Elle lui tourne vivement le dos, peut-être pour se préserver. Ferme-t-elle les yeux ? Elle chancelle, comme les secousses qui précèdent la fermeture du rideau de scène. La balle qui l'a atteinte visait peut-être quelqu'un d'autre ? Une personne visée, une autre touchée. L'hypothèse taraude ceux qui l'entourent. C'est vrai, pourquoi lui en voudrait-on à elle ?

Par le dos, on atteint aussi le cœur, alors c'est peine perdue. Elle s'écroule sur le garçon près d'elle qui adoucit sa chute. Le clignement de ses yeux se fait de plus en plus lent, comme le mécanisme à ressort des poupées en céramique lorsqu'il s'épuise. Le rythme du battement de ses paupières s'harmonise aux paroles qu'elle chuchote. Elle garde ses dernières forces pour cette grappe de mots. Elle s'effondre. L'aura s'évapore.

Le coup de feu a fait éclater l'équilibre précaire dans lequel se trouvait l'école. Tous, ravivés par l'électrochoc, s'animent. Les filles crient, les professeurs courent dans toutes les directions, les surveillants demeurent figés. Le temps d'appeler la police et de fermer l'école donne sûrement le temps à certains de s'enfuir.

La directrice vocifère : « Tassez-vous. » Évidemment, personne n'écoute. L'infirmière, Mme Papou – son vrai nom, c'est Padoukianiskis – s'agenouille dans la flaque de sang. Les ambulanciers arrivent. Puis, une première équipe de policiers, qu'on croirait entendre dire : « Que personne ne bouge ! » Avertissement inutile : comment pourrait-il en être autrement ? Près du corps, tous sont hypnotisés par la flaque.

La cloche sonne.

\* \* \*

Chaque jour, la première cloche à la fin de l'heure du dîner rappelle le temps qui passe. Note initiale d'un mouvement d'ouverture, elle signale que l'après-midi débute. Aujourd'hui, au contraire, elle pétrifie l'agora. Le meilleur endroit pour se réfugier est peuplé de silences. Immobiles, les musiciens attendent un chef d'orchestre.

Les gyrophares avertissent la foule de l'irruption d'autres policiers. Un nouveau point de rupture, encore. Juste avant l'orage, l'éclair lance un avertissement, comme pour annoncer le tonnerre. Un flash qui permettra de dire qu'on nous avait bien prévenus...

Éclairs. Bleu. Rouge. Bleu. Claquements de porte. Policiers en devoir.

Rejoignant leurs deux collègues, ils agrandissent le cercle autour de Mme Bellemare.

« Ah non... Non ! Le policier ferme les yeux.

– Tu la connais ? »

L'homme, semble-t-il responsable de l'équipe de policiers, coupe court à sa propre hésitation et répond que non, pas vraiment.

« Une amie... d'une amie. »

Quelques personnes continuent d'affluer vers l'agora, venues d'un autre fuseau horaire, happées par le magnétisme de la tempête. Mme Nantel, l'enseignante de mathématiques de 2<sup>e</sup> secondaire, pue la panique, comme un animal blessé dont l'odeur révèle l'état douloureux. Repérée par le policier, elle se cramponne à son regard, comme à une perche, pour se tirer du gouffre. Elle halète, en s'approchant, réussissant à demeurer debout grâce au seul regard du policier la soutenant.

« Fais quelque chose, Philippe. Fais...

– Samuelle, calme-toi. »

Le sergent-détective Philippe Champoux s'en dégage et dépose l'animal blessé dans les bras de son collègue. Comme dans les films, elle est entraînée en dehors du cadre. Pas un instant elle ne pose le regard sur son amie.

Un ambulancier recouvre le corps de Mme Bellemare. Il est trop tard pour la réchauffer.

\* \* \*

« Votre attention, SVP. Nous avons besoin d'une collaboration exceptionnelle de votre part. Que les enseignants qui sont libres à la troisième période se présentent immédiatement à l'agora. Que tous les élèves se trouvant présentement à l'agora demeurent sur place. Vous êtes témoins de... d'un... »

La voix métallisée se brise. La directrice inspire profondément et sa respiration résonne dans tous les corridors de l'école.

« Mis à part les élèves qui se trouvent présentement à l'agora à l'intérieur du périmètre, que tous ceux qui doivent être en classe, enseignants et élèves, s'y rendent. Il est strictement interdit à quiconque de quitter l'école. Merci. »

Pour une fois, tout le monde saisit du premier coup.

\* \* \*

La majorité des élèves montent à leur cours. Le sergent-détective mène à la cafétéria les personnes qui se trouvaient dans le périmètre immédiat du corps de Mme Bellemare. Un à un, les élèves défilent devant lui pour s'identifier.

Le récit de chacun résonne dans l'immense pièce et finit par répondre aux autres récits en écho. Toujours la même histoire, qui n'en est même pas une. On l'a vue tomber. Le coup de feu venait de nulle part. On s'est mis à pousser. Est-ce qu'un élève aurait pu tirer ? Pourquoi ?

Évidemment, le détective s'impatiente, agacé d'entendre autant de gens répéter n'avoir rien vu. Il renvoie la majorité des témoins en classe. Là où on leur demandera ce qu'ils ont vu.

Pour ajouter à son exaspération, un jeune policier en uniforme vient lui chuchoter des secrets qui le font grommeler, puis exploser.

« OK, mais je m'en fous. On cherche l'arme d'un meurtre ! Coupez tous les cadenas, s'il le faut ! »

Il ne reste que cinq ou six adolescents présents, la garde rapprochée de Mme Bellemare. Les professeurs populaires ont leurs fidèles, toujours près. Le détective Champoux se retire au fond de la cafétéria et les y invite, un à un. Séquence par séquence, ils reconstruisent le quart d'heure précédant le coup de feu. M. Champoux repose les mêmes questions à chacun.

Non, Mme Bellemare ne semblait ni inquiétée ni nerveuse.

« Elle regarde toujours partout en te parlant, mais c'est normal : c'est une professeure, explique Evans, le grand Haïtien, scandant ses mots comme s'il parlait à un enfant de six ans. Ses yeux et ses oreilles ne sont pas synchronisés !, fait-il en battant des mains de chaque côté de sa tête. Elle t'écoute, mais elle regarde Fatih, mettons. »

Dans une école secondaire comme St-Sulpice, seul l'instinct de survie sauve un enseignant, surtout jeune et arrivé récemment sans réputation pour préparer le terrain. Il doit tout voir, tout entendre, tout sentir avant que les problèmes ne surviennent. Sinon, quelle proie facile !

« Mme Bellemare te fait tout comprendre d'un coup d'oeil. » Déjà, à ce moment de l'année, Fatih l'hyperactif a compris l'intérêt de déchiffrer les moindres expressions de Mme Bellemare. « Elle peut te dire " Qu'est-ce que tu fais là ? ", juste en levant le sourcil. » Dans une polyvalente, être aussi rachitique qu'il l'est peut devenir un sérieux handicap quand on a 15 ans et qu'on s'alloue en plus le luxe d'emmerder les plus grands. Ou les plus gros. Chacun pousse à sa façon les limites des lois de la jungle.

Le tour de Mirandella, la belle latina, arrive. Ses yeux sont bouffis. Elle parle de l'école, à ce moment de l'année et sa lèvre tremble encore. Champoux voit son effort pour demeurer calme. Elle veut l'aider.

« Après les examens, entre les deux étapes, c'est un peu comme des vacances, *you know*. Le stress baisse, c'est relax. Alors, on parlait. En fait, Fatih parlait et on était tous autour.

– Qui ?

– Ben, nous : Evans, Louis, Fatih, moi, Mohammed... Avant la cloche, on se retrouve tous.

– Et que disait Mme Bellemare ?

– Rien ! Elle ne parle pas, elle surveille... mais avec nous ! Alors, c'est comme en classe. Elle te pose une question, elle te lâche des yeux, mais, quand tu réponds, elle reprend un bout de ce que tu dis sans te regarder et elle t'amène plus loin. Elle te fait parler. Sans t'en rendre compte, tu dis quelque chose de bon. Et là, elle se retourne vers toi, l'air de dire : " Tu vois. " Elle est vraiment fière de toi, *you know*. Des profs qui écoutent pour vrai, il n'y en a pas tant que ça. Tout le monde l'aime, c'est une bonne professeure, vous savez. »

Le sergent-détective Champoux a l'air de savoir, comme si Mirandella ne lui apprenait rien. Ses sanglots reprennent de plus belle.

\* \* \*

C'est la fin de la première étape. Il fait trop froid pour sortir entre les cours, alors, pendant les quinze minutes que durent les pauses, l'agora se remplit. Les surveillants tolèrent moins les écarts. Le prof de sciences dirait que l'énergie potentielle est maximale : l'agitation des particules a atteint un seuil dangereux. Causée par cette excitation malsaine, la fièvre se propage. Comme le métal qui facilite la propagation de la chaleur.

« Si j'essaie de me rappeler la scène, on dirait que la séquence saute dans ma tête, comme la bobine d'un film qui est usée parce qu'on l'a trop regardée. Les images s'embrouillent. » Philippe Champoux modifie son écoute et s'adapte aux images que lui communique le chétif Louis. Sa façon de s'exprimer lui ressemble physiquement. Un de ces élèves effacés, de ceux que vous ne remarquez jamais dans la classe, avec une vision de la vie particulière, presque marginale. Champoux a travaillé beaucoup avec ces élèves souvent victimes de harcèlement.



Parler à bâtons rompus permet d'atténuer l'état de choc dans lequel se trouve Louis. Il vient d'arriver dans cette école, après avoir fréquenté le Collège Saint-Barthélemy l'an passé. Blanche était sa prof préférée, même si le français n'avait jamais été sa matière forte. « Vous êtes un vrai policier ? Je peux voir votre badge ? C'est drôle, mon oncle Phillippe, lui, il écrit son nom deux L, deux P. C'est plus facile pour se rappeler de l'orthographe. » Champoux sait que l'esprit, en état de choc, s'accroche à n'importe quel détail. Il ramène Louis au sujet qui les préoccupe.

« Quand le coup de feu a été tiré, je n'ai pas regardé d'où il venait. Mme Bellemare a crié, alors j'ai regardé vers elle. On aurait dit qu'elle pensait se défendre, en tournant le dos à son agresseur. Peut-être qu'elle voulait regarder quelqu'un une dernière fois, ou le protéger... »

Cela n'aurait surpris personne : Mme Bellemare aimait sincèrement ses élèves. Elle prenait souvent leur parti et le faisait avec sincérité. Si la requête n'avait ni queue ni tête, elle le démontrait aux jeunes. Mais si la situation était vraiment injuste, elle défonçait les portes à leurs côtés. Elle ne faisait pas la sourde oreille en s'excusant d'un « que veux-tu, c'est comme ça, la vie. ». Le charisme de Mme Bellemare agissait, peu importe l'âge de ceux à qui elle s'adressait. Elle se promenait nimbée d'un nuage d'ions positifs. Tout allait mieux près d'elle.

Quand ses classes lui demandaient si elle avait des enfants, elle répondait toujours : « Pour quoi faire ? J'en ai déjà 32 ! »

Impudiques, certains professeurs vous détaillent leur vie. Et leurs enfants. Et leur chat. Et leur mari. Et leur recette de cari. Certains élèves aimeraient mieux ne pas connaître leur vie de couple ou, mieux, ne pas savoir qu'ils se sont reproduits... Les enseignants dont vous voulez entendre l'histoire, eux, vous la donnent atome par atome. Et encore. Ces profs sont des gaz rares : très stables, se suffisant à eux-mêmes, ils ne partagent pas leurs électrons. Ils se laissent difficilement scinder.

\* \* \*

« Qui aurait pu lui en vouloir ? Avait-elle des ennemis ? Des élèves qui ont échoué son cours et qui auraient voulu se venger, par exemple ? suggère Champoux.

– C'est sûr que non! Mme Bellemare, elle fait partie des profs *chill*, explose Fatih, dubitatif. Si l'école le pouvait, elle donnerait ses cours à l'auditorium : tout le monde veut être dans son groupe. »

Fatih a tendance à dramatiser les choses. Mais de ses exagérations naissent parfois des vérités. Il en rajoute :

« Même Mohammed, il a fait changer son horaire pour pouvoir être dans son groupe! »

Mohammed Kouline entend rebondir son nom contre le béton, mais son regard vacille à peine. Il doit se repasser le film de ce qui vient d'arriver, comme chacun. Son angle de vue est unique, il est vrai. Il perçoit le regard du policier, mais demeure impassible. Il laisse couler sur lui des accusations encore informes. Rien ne semble pouvoir l'atteindre. Il est demeuré presque immobile depuis que Champoux interroge ses amis.

« Qu'est-ce qu'elle t'a dit, en tombant ? Louis et Fatih l'ont vue te murmurer quelque chose.

– Rien.

– Elle a dit : " Rien, Mohammed. Rien. " C'est ça, ses dernières paroles, es-tu sûr ? »

Tenir tête à un professeur est beaucoup plus facile entouré d'autres élèves. Vous partez avec une longueur d'avance. Rapidement, vous savez de quel côté penchera la balance : alors, vous attaquez ou pas. Cette fois-ci, le duel n'a pas lieu avec un enseignant et ne se déroule pas dans une classe. La balance oscille, ne sachant pas comment s'établira le rapport de force, attendant que le premier cow-boy dégaine. Mohammed s'approche, sans cesser de soutenir le regard du policier.

« Elle a dit : " Fais attention. " » Il feint un travail ardu de sa mémoire. « Après, je crois qu'elle a cligné des yeux trois, non, quatre fois. Et il me semble qu'elle a mis sa main sur mon épaule, comme ça. »

L'Arabe pose sa main sur l'épaule du policier. Les traits de Mme Bellemare se mêlent-ils à ceux de la personne devant lui ? Les deux hommes se jaugent. Mohammed poursuit, sa voix se rapproche du chuchotement.

« Elle est tombée. Puis, elle est morte. Dans mes bras. » Le visage de Mohammed s'est durci. « Maintenant, dites-moi, M. l'Inspecteur en chef, ça vous met sur une piste ? Vous allez nous trouver l'assassin ?

– Je ne sais pas, ça dépend. Mais cela peut nous aider à empêcher que tu sois tué. Pourquoi “ Fais attention. ”, Mohammed ? Fais attention à quoi ? À qui ? Elle ne t'a pas dit qui voulait la tuer ?

– Personne ne voulait la tuer ! »

Mohammed s'écarte du policier comme si celui-ci l'avait électrocuté.

« Non ? Alors, c'est un accident ? Ou est-ce toi qui étais visé ? Explique-moi : on ne veut pas la tuer, elle. Sauf que la personne qui se tient devant moi, bien vivante, c'est toi, pas elle ! »

Ce n'est pas clair, pour les témoins qui regardaient le duel à la dérobée, qui, de Champoux ou de Mohammed, regrettait le plus que ce soit le cas.

## I

Monter l'escalier quatre à quatre. Tout juste avant de pénétrer dans l'appartement, manquer la dernière marche, encombrée par les bottes des invités. Inspirer à fond, pour montrer une fausse exaspération. Se réjouir de l'apparition de Samuelle, venue applaudir son arrivée. Lui donner la bouteille de Masi. À Patrick, qui s'est approché avec ses grognements habituels, dire qu'un « vins et fromages » ne peut que renforcer ses anticorps. Dire qu'il demeure notre ami malgré tout et l'embrasser (ne pas oublier d'embrasser la nouvelle copine de Patrick). Se déboutonner et enlever le foulard, joues rosies par la nostalgie de l'hiver. Replacer sa chevelure. Et voilà.

Blanche passa la porte. Un échange de coups d'œil, leurs regards se croisèrent et ils se figèrent. Lui. Elle aussi. De longues secondes où deux regards délimitent un univers.

L'attraction qu'exerce une personne se tisse de mille détails. Ses yeux. Sa nuque. Comment elle rit. Si elle rit. Son profil. Ses fesses. Comment elle s'adresse aux gens. Sa façon de bouger les mains en parlant. Comment les autres l'accueillent. Ses sourires. Son regard.

Philippe occupa le début de la soirée à s'assurer de la proximité de Blanche. Malgré un appartement labyrinthique et bondé, sa filature réussit. Blanche ne sortit que rarement de son champ de vision ; cela le rassura. Draper quelqu'un de son regard et penser qu'elle ne s'en rendra pas compte est bien naïf. Les œillades de Philippe furent peu à peu ponctuées des sourires intrigués de Blanche.

Alors, la grande blonde vint briser la tension et s'approcha, radieuse. Apeuré, l'homme ne reçut pourtant qu'un « bonjour » inoffensif. Franc, rond, heureux. Autant, dans un simple « bonjour », l'acheva. Il répondit un « salut » niais, tout petit et intimidé. Elle le prit comme un aveu et répondit par un de ces rires qu'on entend dans les films où l'amour marche pour vrai.

Habitué de séduire sans conséquences des nymphes éphémères ou de s'amuser de bouches en forme de « peut-être », jamais Philippe n'aurait pensé capter l'intérêt d'une fille

comme elle. Incandescente, entière. La violente attirance qu'elle exerçait sur lui le fascinait. Son désir fut décuplé en prenant conscience du brasier qu'il venait d'attiser aussi chez elle.

Il n'en revint pas des réflexions, celles que l'on trouve tellement éculées, qui traversaient son esprit. Ces effets décrits et lus mille fois, qu'on pense impossibles dans la vraie vie. Il reconnut avec humilité en être victime. La luminosité qui changeait quand elle pénétrait une pièce. Les fourmis dans les jambes. Les chenilles dans l'estomac (était-ce déjà des papillons ?). Son cœur qui battait la chamade quand il l'apercevait. Ou quand il ne la voyait plus... Même se sentir doucement ridicule le rendait heureux.

Avec les heures, les bouteilles de vin disparurent, emportant avec elles l'inhibition qui les avait jusque-là protégés l'un de l'autre. Ce petit « vins et fromages » impromptu se transforma en grand moment.

Les invités disparurent petit à petit. Au milieu du cercle réduit, Philippe sentit l'angoisse l'êtreindre. Et si elle s'envolait ? Le confort que donne le temps à venir s'enfuit : la nécessité d'agir se fit impérative.

Une seule main, dans le dos, en parlant. Innocemment, l'air de rien. Juste pour voir l'effet.

Par ce contact se transmet leur confession. Un pacte. La conviction qu'ils finiraient tous deux par s'avouer leur désir apparut avec une fausse ancienneté : ils avaient douté, jusqu'au dernier moment, que l'autre se commette. Toute la soirée, Philippe et Blanche ne s'étaient pressés pour rien ni personne, espérant que le temps s'étirerait. La fin de la fête créa l'urgence. De latent, le désir devint tyran.

Salutations de convenance et remerciements à l'hôtesse furent évacués avec politesse... et vitesse ! Ils dévalèrent la volée de marches les menant à l'extérieur.

Sortir. De l'air. Enfin.

La porte se referma sur eux, les laissant sur le palier sans plus de garde-fou. Blanche lui sourit et happa son regard.

« J'ai le cœur qui veut me sortir de la poitrine. Je ne sais pas si c'est d'avoir couru partout pour ramasser mes affaires ou parce que je n'en peux plus de vouloir t'embrasser. »

Impatient de vérifier la réponse à la question de Blanche, Philippe la plaqua contre le mur. A-t-on vraiment tout dit de la saveur du premier baiser ?

Sur ce mur se trouvait aussi, insolente, la sonnette de l'appartement. Pressée dans l'élan de Philippe, elle révéla, traître, leur présence aux derniers invités qui quittaient la fête. Samuelle passa la tête par la fenêtre à l'étage du dessus.

« Branchez-vous ! Vous partez ou vous finissez la soirée ici ?

— Excuse-moi, Samuelle, j'ai accroché la sonnette. On s'en va ! Bonne nuit ! »

\* \* \*

Le secret des ruelles les protégea. On pense qu'une telle attraction n'arrivera plus jamais, on se complaît dans les soupirs. Puis un jour, mais plus souvent une nuit, les souvenirs pâlissent d'envie devant l'intense moment présent. La mémoire est balayée, le passé n'est plus qu'un présent immense, qui prend toute la place.

Blanche vivait pour ces moments. Philippe, lui, démissionna avec plaisir devant son désir. Aucun des deux n'aurait pu faire une centaine de mètres de plus sans anéantir sauvagement les vêtements de l'autre.

La lune ronde et blanche, le masque du froid, percé par la chaleur des bouches mais surtout l'improbabilité du moment, construisirent le plaisir de Blanche et de Philippe. Enfin, lorsqu'ils ne purent plus être plus près, la fébrilité et l'urgence filèrent pour leur donner quelques minutes de répit. À ce moment, le plaisir explosa au plus intime d'eux-mêmes.

\* \* \*



Ayant délivré les amants de leur désir, les baisers furieux firent place à l'intimité des mots. Ceux-ci jalonnèrent une longue marche à travers les vies de Blanche et de Philippe. Ils assemblèrent tour à tour les morceaux du casse-tête qui composent chaque personne. Une anecdote ou une vision de la vie dévoilaient un pan de l'autre. Confirmait l'attrance. Ces moments magiques permettent des parallèles multiples entre personnes qui se croient seules au monde.

Elle lui avait confié le difficile retour de son année passée à enseigner en Afrique. Son aversion anodine pour les poireaux – quel légume insignifiant : pas assez de volonté pour être un oignon, mais trop bête pour être une échalote –, elle avait glissé vers son dégoût des fêtes, devenues commerciales, devenues l'occasion, pour le murmure marchand, de se faire entendre haut et fort. Et puis, que transmet-on aujourd'hui à nos enfants ?

« Noël, c'est sûr. Mais la Saint-Valentin, la fête des Mères... Un peu plus et l'Halloween sera déclaré jour férié. L'importance d'une fête se calcule au poids de guirlandes vendues. Bientôt, Noël sera cotée en Bourse. »

Il lui avait confié les difficultés de son métier, les frustrations, l'impuissance ou le goût de distribuer des coups de pieds au cul. À ses collègues ou aux « citoyens », ceux pour qui il avait choisi ce métier. Chacun cantonné dans sa vision. Il avait effleuré le meurtre gratuit de sa petite sœur, alors qu'elle terminait ses études en criminologie. Ironie. Sort. Grand enfant, il avait relaté ses mauvais coups à Saint-Donat, où il avait grandi. Et ses films fétiches, et son besoin d'écouter ses groupes anglais, surtout Pink Floyd et The Who, quand il patrouillait la nuit.

Sans but précis, ils avaient traversé la nuit et la moitié de l'île. Arrivés aux abords de la rivière des Prairies, chatouillés par les rayons de l'aube, un banc de parc leur permit de profiter de l'intimité gagnée de cœur et de corps depuis quelques heures.

Un observateur posté plus loin aurait crû à une grosse bête, à la veille de s'éveiller et heureuse que le printemps vienne enfin la surprendre. Il remplaça une de ses mèches bouclées.

« J'espère que cette nuit va toujours demeurer intacte, dit-elle. Retourne chez toi. Et moi, chez moi, sans toi. Avec ta seule odeur pour me convaincre que je n'ai pas rêvé. Je construirai mon désir de tout ce qui me reste de cette nuit. »

Il l'attira sur lui, lui chuchota :

« On est dimanche. Je ne suis pas trop pressé de te voir partir. De toute façon, mon auto est stationnée près de chez Samuelle. À des années-lumières d'ici. »

Ils laissèrent le soleil se lever, la rivière dans les oreilles et le cœur bourdonnant. Ils se jetèrent un regard comme seuls les amoureux s'en lancent, chanceux. Ils pensèrent, en écho, que leurs silences en disaient aussi long que leurs discussions. Ils sourirent : des silences confortables, c'est presque aussi important que d'avoir quelque chose à se dire.

\* \* \*

Philippe, chevalier dans notre dangereuse ville,

Si je ne cache pas, dans un endroit sûr, les pensées qui m'électrisent depuis le réveil jusqu'aux songes, je vais exploser. Exploder de désir, exploser d'exaltation, de cette fébrilité fugace... Puisque je ne peux le crier sur les toits, puisque je dois répondre par des faux-fuyants aux commères de l'école qui se demandent bien qui a déposé ces étoiles dans mes yeux, je ne peux me confier qu'à toi.

Si tu me sais belle, c'est que tu m'habites. L'effet que tu me fais, quand tes yeux se posent sur moi, laisse une trace. Mon corps en garde l'énergie, la magie.

J'aime l'idée que nous ne vivons que les meilleurs extraits de nous-mêmes, huile essentielle de passion. Que jamais le quotidien ne nous effrayera. Nous serons baisers fugaces et moments volés. Nous deux, doux, au-dessus de la mêlée dans une matrice marginale. Cet endroit, où nous pourrions construire des mondes parallèles, demeurera secret. Unique.



Philippe. Déjà tes consonnes qui roulent dans ma bouche m'excitent.

J'ai envié un bonheur que j'ignorais : celui des amoureuses de roman, de celles pour qui on écrit des chansons. L'enivrement de ces amantes privilégiées.

Si mes mots te semblent exagérés pour ce que tu crois que je pourrais ressentir, c'est qu'en fait je les contiens bien mal. Lorsque j'en libère quelques-uns, fous de pouvoir enfin te retrouver, ils doivent transmettre à eux seuls, épuisés et haletants, ce que les autres, prisonniers de ma bouche, de mon corps, de mon cœur, ne peuvent te crier. C'est beaucoup de désir, de fougue et d'interdit pour de si petits mots.

Je ne veux gâter par des « je t'aime » ce que, pourtant, rien ne peut effrayer maintenant. Je me garde de te dire ces paroles, patinées par des millions d'amoureux, pour que, demain matin, elles soient gorgées de ce que je ne peux traduire. Mon désir. Cette sève que je suis incapable d'extraire de mon corps, qui t'attend. Mes mots t'offriront cet indicible qui me peuple en t'espérant : l'ambassadeur de mon cœur.

Blanche

\* \* \*

« Tu es complètement folle!

— Bon, bon, bon, tout de suite les gros mots... J'ai la chance de vivre une passion pure, imprévue, à l'abri de l'usure des jours. Alors, c'est vrai : je suis folle. Tant mieux!

— Pourquoi tu n'as pas ce désir d'un homme entier et intègre qui te comblerait ? *LE* partenaire de vie, présent aux moments de gloire comme à la traversée des récifs périlleux de l'existence ? Tu passes ton tour ? “ Désolée, il n'y a plus de service au numéro que vous avez composé. Ceci est un message enregistré. S.V.P., raccrochez. ” »

Samuelle possédait la bosse des maths. Son aisance avec les chiffres, les intégrales et les théorèmes lui avait permis de faire de dignes études, heureusement pour son actuaire de père.

Déjà qu'enseigner au secondaire ne faisait pas très sérieux, dicit M. Nantel, au moins, Samuelle enseignait une « vraie » discipline... Cependant, avec la galerie de personnages que Sam entretenait, l'enseignement du théâtre lui aurait tout autant souri. En pleine discussion, toujours excessive, elle pouvait modifier sa voix quatre fois. Son don du mimétisme l'aidait à retenir l'attention des élèves lors de son cours d'algèbre, mais transformait certaines discussions en dure épreuve pour ses amis.

« Je n'ai jamais cherché un mari. Que veux-tu : mon cœur a été happé. On ne planifie pas la foudre : elle s'abat. Et quand survient ce sentiment, beau, intense, inattendu et absolu, tu n'as d'autre choix que le vivre à fond. Je ne parle pas de RÉER que tu entretiens chaque mois pour en profiter 40 ans plus tard... Je te parle du moment présent.

— Ben bravo. Madame a tiré le gros lot. “ Vous êtes l'heureuse élue d'un su-per-be voyage dans les Caraïbes! ” Toi et moi, nous savons très bien que ton prix n'est pas aussi beau que sur la photo. D'abord, c'est écrit, en très petits caractères, que ce ne sont pas les Caraïbes, mais une zone périphérique en guerre civile. De plus, tu devras payer les taxes à l'aéroport, le pourboire à l'hôtel, tu vas être assise dans la soute à bagages et tu auras droit à un seul petit sac de “ pinottes ” durant les 14 heures de vol...

— Je comprends mal ton cynisme, Sam. Je te dis que je suis heureuse, portée par le désir et la passion. Toi, tu me parles de petits dommages collatéraux sans importance. Vivre, c'est prendre des risques.

— Arrête avec ta philosophie à dix cents pour justifier tes pulsions, Blanche Bellemare.

— Je ne les justifie pas, je les vis! Qu'est-ce que tu as ? Tu ne vas pas me servir du “ J'espère juste que tu te feras pas mal...”

— Ben, tu brûles! Samuelle soupire. Évidemment, tu sais que je serai toujours là pour te consoler, avec mon grog aux épices magiques et l'édredon des filles esseulées.

— Arrête, tu me donnes presque le goût de vivre un grand drame...

— Petite *immmmpertinente*, je vais te tuer! »

Au garçon qui arrivait sur les entrefaites, Samuelle, avec des yeux coulants de chatte, demanda, sur le même ton qu'elle aurait commandé du beurre :

« Monsieur, pourriez-vous m'apporter une tronçonneuse ? Votre modèle le plus robuste, svp. Je dois découper en petits morceaux mon amie, ici présente, et comme elle est coriace, j'aurai besoin de l'artillerie lourde.

– Bien sûr. Tout de suite, Madame.

– C'est fou comme le service s'est amélioré dans ce café ! N'est-ce pas, chériiiiie ?

– Au moins, tu me divertis, Sam.

– Non, je t'avertis, répliqua Samuelle en mettant l'accent sur la première syllabe. C'est bien différent, Madame la Pasionaria. Philippe fait un métier impossible. Il est en couple depuis cinq ans. Il habite avec sa femme. Je souligne : sa femme. Sa tendre moitié. Sa dulcinée. Son n'é-pou-ze. Comment veux-tu que ça ne se termine pas en drame ?

– Samuelle, je vis une passion avec un homme qui éveille des sensations que j'ignorais possibles. Une autre partie de moi s'est allumée. Pas sexuelle ou sensuelle... Quand on se voit, c'est tellement intense que cela me donne le goût de construire des moments parfaits. OK, il s'est passé la corde au cou avec sa Vicky : c'est juste d'autres balises. À la limite, cela met du piquant. Et de toute façon, je n'ai rien d'autre à offrir que ce que nous nous autorisons. Demain, on verra. Aujourd'hui, notre passion me convient " farpaitement ". »

« Farpaitement », c'était leur code. Comme Obélix qui, aviné, hurlait avec conviction une vérité boiteuse, les deux amies avaient souvent tonné « Farpaitement ». Leur cri signifiait qu'elles étaient conscientes d'être bercées par l'ivresse. Elles reconnaissaient aussi que leur assurance n'était que faible masque sur cette ivresse.

Pourtant, à ce moment précis, aucune réalité ne pouvait ébranler leurs sentiments. « Farpaitement » voulait dire : « Je me tiens en haut du roc, prête à embrasser la mer, soulée par le vent. Demeure, je t'en prie, ce roc qui me sauvera, mais laisse-moi savourer l'enivrement. »

« Farpaitement, chère Blanche. »

Clins d'œil. Sourires.

« C'est tout ce que j'ai pu trouver, Madame, annonça le serveur, drapé de la théâtralité suffisante pour devenir complice. Il déposa un couteau à beurre entre les deux amies.

– Honnêtement, à part étendre sa peine comme de la marmelade, je ne vois pas ce que je pourrai faire avec ça, mon pauvre monsieur!

– Le service s'est terriblement dégradé dans ce café! » pouffa Blanche.

Pour coiffer ce que les trois sourires venaient de tisser, Samuelle commanda une tournée de cappuccino.

« Non! Je me sauve. Je croule sous les corrections et je dois les rendre demain.

– Vous, les profs de français, vous vous éclipsez chaque fois que la situation se corse, en prétextant vos corrections à n'en plus finir. À constater l'état de la langue chez nos élèves, je ne vois pas comment corriger autant va aider l'humanité.

– Monsieur? Vous apporterez la facture à madame. Ça lui apprendra à être désagréable. »

Embrassant la joue de Samuelle comme un papillon, Blanche sortit en coup de vent. La porte se referma sur quelques rayons d'un été juvénile. Dans l'immense fenêtre, Blanche souffla un « je t'aime » ostentatoire à son amie, en écartant tout grand les bras. Puis, elle s'envola.

## Jeudi

Tel un messager, un murmure contagieux ouvre la voix au sergent-détective Champoux. Les tentacules du bruit de fond se propagent dans chacun des corridors et, bientôt, plus personne n'ignore son arrivée dans l'école. Le policier s'assied dans l'agora, au cœur de l'école, avec un air nonchalant qui lui permet de mieux s'effacer dans la foule colorée. La faune de la Polyvalente St-Sulpice s'offre à lui. Dans une jungle, l'ordre s'établit grâce à la hiérarchie. Cette hiérarchie définit aussi les règles à transgresser. Ce matin, le policier veut comprendre la faune de l'école et discerner qui voudrait violer les lois.

Champoux repère d'abord les enseignants, les scrute. Il semble fouiller ses souvenirs, retournant une vingtaine d'années en arrière. Ses professeurs n'étaient-ils pas tous « vieux » ? Il n'arrive pas à concilier les enseignants occupant sa mémoire avec ceux qui s'animent devant lui. Les profs surveillent en bavardant avec les jeunes, d'autres reviennent du gymnase, un ballon de basket-ball sous le bras, ou posent une banderole dans l'agora : ils dégagent une énergie les faisant paraître beaucoup plus jeunes que ses anciens profs. Malgré la morosité prévisible au lendemain d'un drame comme celui d'hier, l'école bouillonne sous ses yeux. Est-ce seulement l'époque ou le lieu qui diffèrent et brouillent la perception ? Tout le monde reconnaît le dynamisme des profs de St-Sulpice. Bien sûr, l'âge des enseignants joue, mais le crime d'hier n'a pas altéré l'esprit de St-Sulpice. Champoux le voit bien, ce matin. Au-delà du plaisir évident d'enseigner, il sent que les professeurs ont choisi cette école. Et qu'ils placent les élèves au cœur de leur travail.

Les trois directeurs-adjoints apparaissent. Quand la nouvelle directrice est arrivée, il y a trois ans, elle aurait obligé les membres de la direction à sortir de leur bureau. « Allez parler aux personnes qui justifient votre présence dans cette école ! » Les élèves côtoient maintenant chaque jour M. Leduc, Mme Jean-Baptiste et Mme Dionne. Pour les directeurs-adjoints (même pour Mme Jean-Baptiste, dont le mauvais caractère a été élevé au rang de légende urbaine), les profs et leur bien-être, et donc celui des élèves, demeurent leur priorité. Le cercle des élèves, au milieu de celui des profs, au milieu de celui des directeurs-adjoints. Tous concentriques, au milieu de la vie de la directrice. Elle survient, avec son pas sonore. Déjà, le léger roulement de ses « r » résonne dans l'agora.

« M. Champoux, vous ne pensiez pas que votre adolescence était si éloignée, non ? »

Le policier s'approche de Mme Dupéré avec un sourire.

« Vous savez, Philippe, dans le milieu scolaire, soit vous vieillissez très vite, soit vous conservez un cœur jeune jusqu'à la retraite. Mon équipe a sûrement la moyenne d'âge de cœur la plus basse de la commission scolaire ! »

La directrice relève le menton avec un petit sourire fier, leitmotiv de sa gestuelle physique. Le personnage de Mme Dupéré se trouve tout dans ce petit coup de menton, décidé, le claquement de ses talons et ses courts cheveux roux en broussaille impeccable. Femme entière et exigeante, elle aime son école, ses professeurs, ses élèves. Cette affection lui permet d'exiger le meilleur de tous.

« Je n'ai pas encore d'enfant à inscrire à l'école, vous n'avez pas à me vendre votre polyvalente ! Mais je vois que vous en prenez bien soin : on dirait une belle grande famille.

– Je ne peux motiver mon équipe par le rationnel. Ça, le syndicat s'en charge. Les règles sont nombreuses, détaillées à la minute près et castrantes pour la direction. Il faut savoir manœuvrer. Cependant, si je veux sortir mes gens de cette poutine, je dois investir leur côté affectif : les gens carburent aux émotions. Une école ne pourrait jamais avancer sans le cœur de ses profs. Cela, vous ne le verrez jamais écrit dans une convention collective. Je prends soin d'eux pour qu'ils prennent soin des élèves. Mon travail se résume à cela.

– Quelqu'un s'occupe de vous, Mme Dupéré ?

– Ne vous inquiétez pas ! Les élèves s'assurent que je ne m'ennuie pas ! »

Fatih choisit ce moment pour confirmer les dires de la directrice. Affolé, il bouscule Mme Dupéré et le policier afin de fuir la moitié de l'équipe de basket à ses trousses. Les trois Noirs dépassent la directrice d'une bonne tête, mais le regard corrosif de Mme Dupéré en fait stopper net deux d'entre eux. Plus loin, deux profs attrapent Fatih par les oreilles (comme si elles n'étaient pas déjà assez décollées !) et l'assoient entre eux, sur le banc de l'agora, un grand bloc de bois pyrogravé. S'il tente de fuir, ce qu'il ne désire pas vraiment, les profs miment de façon tout aussi caricaturale sa capture.



La scène fait sourire un public épars, avant la fin de la pause du matin. Les cris de Fatih se mêlent à la cloche indiquant qu'il reste cinq minutes avant le début de la deuxième période. Le policier se retire, s'appuie sur un mur. Il est le seul sur qui la cloche n'a aucun effet. Il se demande si cette gentille atmosphère ne résulte pas d'un effort pour le convaincre que l'école va bien, que profs et élèves filent le parfait bonheur. Que le meurtre de Mme Bellemare n'est qu'un bête accident et que le problème se situe à l'extérieur du monstre.

Le pas ralenti par un millier d'élèves qui obéissent à la même règle, tous montent à leurs classes.

Le policier se tourne vers une clique qui ne se presse pas pour entrer dans la masse. De loin, il a repéré les quatre gaillards et les fixe en traversant l'agora. L'intuition, sûrement. Il s'assoit tout près. Les gars cessent de rigoler.

« C'est vous, la police ? »

— Je suis sergent-détective, oui. »

Un des Noirs se lève lentement. Champoux se relève, met les mains dans ses poches, arbore un grand sourire et ne le quitte pas du regard.

« Quoi ? On a fait quelque chose de mal ? »

— Pas encore, que je sache. Ne vous arrêtez pas pour moi ; je voulais juste m'asseoir.

— Ouais, bien sûr ! D'abord, vous faites copain copain. Ensuite, vous prenez n'importe quelle excuse pour nous emmener et nous poser des questions pas rapport. Je sais comment vous marchez...

— Eh bien ! Si tu les connais si intimement, les policiers, j'ai peut-être raison de m'asseoir ici, non ? »

Champoux tente de percer le regard du Jamaïcain.

« Yo, Pete O., tranquille. Il est ici pour trouver l'assassin de la prof, là. Pas pour nous foutre dans le pétrin. Baisse les gants, man. »

Pete O. est entraîné par un de ses amis avec une lenteur chaloupante qui irrite visiblement le policier. Les deux Noirs se dirigent vers leur classe, suivis de leurs acolytes, roulant des épaules et lançant des regards fuyants. Les cours vont reprendre.

\* \* \*

« Est-ce que vous connaissez Mohammed Kouline ?

– Je les connais tous, moi, Monsieur! Il y en a que je connais mieux que leurs propres parents. Tu sais, les jeunes passent pas mal plus de temps ici qu'à la maison. Alors, les plus tannants, je connais leur nom tout de suite.

– Mohammed, l'avez-vous vu aujourd'hui ?

– Non, il n'est pas rentré. Il doit être traumatisé, pauvre garçon... Pauvre Mme Bellemare. Vous allez le retrouver, cet ostie-là ? »

Le policier n'a pas le temps de répondre à Gustave, le surveillant d'élèves. Celui-ci vient d'apercevoir un petit de secondaire I qui entre en coup de vent dans l'école avec une bouteille de verre. Il le morigène et laisse Champoux à ses réflexions.

\* \* \*

La famille est tissée serrée. Champoux doit sentir, avec justesse, qu'il ne traversera pas cette paroi opaque facilement. L'observation que profs, élèves, directeurs forment une famille unie, dense, ne lui sourit pas. Chaque famille aux allures unie et heureuse cache de profonds secrets que personne ne déterre, de peur des dégâts éventuels. Sauf que plus on attend, plus ces squelettes infligent des dommages.

Champoux réalise que plusieurs adolescents ont adopté la famille de la Polyvalente St-Sulpice à défaut d'en avoir une autre. Qu'est-ce qu'une vraie famille, après tout ? La famille,



c'est un clan. L'endroit où on peut se réfugier. Où on sent que jamais on ne nous mentira. On nous y accepte tels que nous sommes. Alors une famille peut bien être choisie.

À St-Sulpice, plusieurs élèves ont trouvé ce que d'autres cherchent encore chez eux. Des fous, pour leur faire dépasser leurs limites, leurs peurs, les ouvrir à d'autres univers et les pousser à réaliser leurs rêves. Et des garde-fous, pour les empêcher d'aller trop loin, pour leur permettre d'explorer et de respecter ces mêmes limites. Ces guides, on les trouve dans cette école. Parfois, dans la même personne.

\* \* \*

Le sergent-détective sort de l'école alors que les cours recommencent et il prend une rue vers l'ouest. Il longe quelques industries tristes pour entrer dans Parc-Extension, avec une adresse et beaucoup trop de questions dans les poches.

Champoux est aussi surpris de trouver Mohammed chez lui que celui-ci de le voir à sa porte. Le policier coupe leur saisissement et lui dit :

- « Viens-tu prendre une marche ?
- Vous n'avez pas de mandat. Je ne suis pas obligé de vous suivre.
- Tu peux dire non. »

Le jeune fronce les sourcils. Il laisse la porte ouverte et Champoux attend sur le pas. Il lance quelques bribes d'arabe à sa mère, puis attrape son manteau.

En route vers le parc Jarry, Mohammed s'applique à montrer son agacement. Il s'est refermé, à moins que ce ne soit le début de l'hiver qui le rende maussade. Ou sa peine.

Quelques coins rues plus tard, Champoux reprend son aise. Il repasse à voix haute le peu d'éléments dont il dispose.

Gustave, le surveillant, n'a remarqué aucun inconnu hier midi ; un élève de St-Sulpice a donc introduit l'arme dans l'école. Et a tiré. Cet élève voulait tuer quelqu'un. N'importe qui, dans un geste désespéré ? Ou une cible précise ? Quand on tire, Mme Bellemare semble protéger la personne qu'elle croit visée : trois élèves l'ont vue se retourner vivement contre Mohammed. Un accident héroïque, bête.

Le policier se tait.

Si Champoux va voir Mohammed cet avant-midi, c'est justement que la théorie de l'accident, du jeune qui disjoncte et qui loge une balle entre les omoplates de n'importe lequel des 1200 élèves de St-Sulpice, ne tient plus. La jeune prof s'est retournée vivement pour protéger quelqu'un. Instinct. Une spontanéité typique de Blanche. « Mes élèves, mes enfants. » Son impulsion aurait pu être motivée par n'importe quel élève, elle les aurait tous protégés comme une lionne ses petits. Mais comment penser qu'il s'agissait d'un hasard alors qu'elle a protégé l'indéchiffrable Mohammed ?

Que Mohammed, dès leur première rencontre, se construise telle une énigme ne fait qu'épaissir le brouillard autour du meurtre. Cela ne peut que confirmer l'importance de l'adolescent dans l'événement. Et l'impossibilité que sa présence près de Blanche soit fortuite. Le hasard n'a rien à voir, comme tous semblaient le suggérer. Ou le souhaiter.

Pas de tireur désaxé, donc, mais une personne avec un objectif. Préméditation. Qui était visé ? Pour quel motif ? On en revient aux questions de base.

Après son préambule, les questions brouillant le raisonnement du policier surgissent. Elles pivotent toutes autour de Mohammed, alors Champoux plonge. Il suppose des vérités, pour le faire réagir. Pour qu'il le laisse enfin entrer.

- « Qui t'en veut au point de te tirer dessus en pleine école ?
- Personne ne veut me tuer.
- Pourquoi Mme Bellemare s'est-elle placée devant toi, quand le coup de feu a été tiré ?
- Figurez-vous que je n'ai pas eu beaucoup de temps pour lui demander. Et puis, elle ne s'est pas placée devant moi. C'était un accident.
- Tu ne penses pas qu'on la visait, plutôt ?

— C'est le hasard. Mauvaise place, mauvais moment. Comme le cancer : il vous tombe dessus et vous vous demandez : " Pourquoi moi ? " Un malade tire sur des gens en plein milieu d'une école. Vous ne trouvez pas que la police devrait faire quelque chose ? Trouvez donc le coupable, au lieu de me poser des questions inutiles. »

Ils se tiennent sur la passerelle enjambant la voie ferrée, derrière le stade de tennis. Un train de marchandises leur fournit le prétexte pour laisser filer les derniers mots.

Champoux plante ses yeux dans ceux de Mohammed.

« Tu protèges le meurtrier en te taisant. Qui, dans l'école, voulait qu'elle disparaisse ? Peut-être qu'on voulait juste la blesser, pour l'écarter de quelque chose ? Penses-y. Tu ne trouves pas qu'elle mériterait qu'on mette la main sur la personne qui l'a descendue ? Tu l'aimais bien, Mme Bellemare, non ? »

Mohammed jette un regard à Champoux, la gorge transpercée par un « si tu savais » acide. Il retient les mots qui le déchirent et enfonce la tête dans ses épaules, gris comme novembre. Il repart vers chez lui.

Champoux le regarde s'éloigner. Un témoin parle, surtout quand il se retrouve aux premières loges d'un meurtre. S'il se tait, c'est qu'il cache quelque chose. Pourquoi Mohammed s'entête-t-il ? Que couvre-t-il de sa chape de silence ? Qui ?

Le policier traverse le parc et retourne au poste.

\* \* \*

« Il est peut-être juste troublé, triste. Il exprime sa peine d'une autre façon, il a une culture différente. Sa prof préférée est morte dans ses bras, il n'y a pas 24 heures... *Come on*, donne-lui une chance, Champoux ! »

Philippe côtoie son amie Catherine pour ébranler les idées qui lui semblent aller de soi. Dans ses questions existentielles, elle le réconforte, mais au travail, leurs visions se confrontent dès le début d'une enquête. Leurs discussions orageuses ont fait de leur duo une équipe solide. Équilibrée. Dès que Catherine avait intégré leur groupe, Champoux avait travaillé avec elle. Aujourd'hui, Catherine Simard est agente senior au poste 20, dans le centre-ville de Montréal. Lorsqu'elle a l'horaire de nuit – sept quarts de travail d'affilée, de 23h à 7h, une fois par mois – son ancien partenaire patrouille avec elle une fois ou deux. Lorsqu'il est pris dans un brouillard, ces nuits permettent à Champoux de voir plus clair dans ses enquêtes.

Catherine s'attarde sur ce qu'elle appelle « l'Histoire », tous ces détails qui seraient écrits si on basait un roman sur ce crime. Quand Philippe commence la nuit avec elle, il doit raconter encore et encore l'Histoire. Au fil du récit, elle insère un point de vue différent, ajoute une perspective, une quantité phénoménale de « oui, mais si... ». Au début plat et uniforme, le délit prend de nouvelles dimensions, il se déploie et dévoile la complexité des protagonistes. Pour elle, chaque criminel a son récit, humain, inextricable, et ne peut être unidimensionnel. Philippe a tendance à miser sur ce que les gens font ; Catherine, sur ce qu'ils sont. Ce n'est pas pour les excuser, mais plutôt pour comprendre leur motif. Ensemble, à force de décortiquer un crime, ils écrivent l'Histoire plus clairement ; les personnages prennent forme et les clés de l'enquête apparaissent.

« Il faudrait que tu voies ses yeux ; deux gouffres à secrets. Ce jeune me dit : “ Tu ne sauras rien. ” Mais c'est lui, le fil conducteur, j'en suis sûr. Il ne veut pas me laisser entrer dans sa bulle...

– Pourquoi il ferait ça ? Tu es le méchant policier ! Probablement qu'il a quitté son pays après que ses parents se soient fait battre par des hordes de policiers corrompus, assoiffés de sang ! Ça ne donne pas trop le goût de te sauter dans les bras, mettons... »

Même habitué aux sarcasmes de son amie, Champoux explose.

« Il est le principal témoin d'un meurtre au premier degré ! Qu'est-ce que cela lui prend de plus pour parler à la police ! Blanche était sa prof... »

Sa voix se décompose. Le policier frotte à contre-sens sa barbe naissante, sur la joue droite, comme à chaque fois pour cacher un malaise.

« Je ne comprends pas que tu aies pris cette enquête. J'imagine que tu n'en as parlé à personne, pour Blanche et toi... »

Catherine regarde Philippe se triturer la joue. Elle poursuit.

« De toute façon, Mohammed est peut-être juste un petit revendeur qui ne veut pas que tu mettes ton nez dans son trafic. Il n'a probablement aucun lien avec ce que tu cherches.

- Tout a toujours un lien, c'est toi qui le répètes.
- L'as-tu enquêté ? »

Mohammed Kouline est né en Algérie, il y a 17 ans. Ses parents ont émigré à Montréal avec lui et ses deux jeunes soeurs quatre ans auparavant. Finissant à la Polyvalente St-Sulpice, il décrochera sûrement son diplôme d'études secondaires en juin prochain. En dépit de nombreuses absences, ses notes en français se situaient au-dessus de la moyenne et le reste était correct. Rien d'extraordinaire. Depuis quatre ans, Mohammed s'était fondu dans la jungle urbaine. La rue et ses parallèles. Les absences de l'école, comme un miroir des absences de la maison. Absences qu'il a utilisées à bon escient, laisse échapper Champoux avec un sourire narquois.

« Notre ami Mohammed a déjà été appréhendé pour possession de stupéfiants dans le but d'en faire le trafic. Je ne te parle pas de l'arrestation pour menaces de mort ou des quelques infractions aux règlements municipaux...

– Ça ne vaut pas grand-chose, ton petit dossier. On donne ces infractions parce que des délateurs ont vendu la mèche. Des gens voulaient lui nuire, alors ils font une plainte pour bruit ou disent que ton Mohammed les a brassés un peu... Penses-tu vraiment qu'un gars passe de chahuteur dans un parc à complice pour meurtre comme ça ? Ce n'est pas très sérieux, Champoux, tu le vois bien.

– Je n'ai pas dit qu'il était complice. Cela prouve seulement qu'il ne passe pas ses samedis à faire du macramé avec sa mère ou à jouer à *Dungeons and Dragons* en réseau.

- Il y a juste toi qui fais ça...
- Tricoter ?

— Niaisieux. »

Champoux convient que le dossier de Mohammed ne les oriente pas beaucoup. Catherine concède qu'il n'est pas blanc comme neige, acceptant ainsi la possibilité de son implication à quelque degré que ce soit du meurtre. Sa présence près de l'enseignante n'est pas un hasard.

Philippe se frotte la joue : il écarte définitivement l'hypothèse de l'homicide involontaire. Il repense au courriel laconique d'un auteur anonyme reçu tout juste avant de quitter le bureau. « Pourquoi Mohammed ne parle pas ? » Habituellement, il l'aurait imprimé, l'aurait joint au dossier et l'aurait oublié. Mais c'était exactement la question que Philippe se posait depuis que Mohammed avait posé sa main sur son épaule, en mimant les derniers souffles de Blanche. Il essayait de se laisser guider par son trouble.

\* \* \*

« Tu es sûr que tu ne veux pas que je te dépose quelque part ? »

Champoux donne toujours la même réponse à Catherine, à l'aube, après une nuit de patrouille. Il lui redit non, heureux de s'enfoncer dans la ville, même si les nuits de cette période de l'année s'étirent sans gêne. Participer à la sortie de la léthargie de Montréal, au petit matin, donne au détective, par osmose, une énergie nouvelle. La ville encore vide permet au policier d'ordonner le chaos de sa tête. Ses idées, au fil des rues, se mettent en place et définissent une architecture. Après une heure ou deux de marche, avec l'aide d'un espresso très italien sur St-Laurent, le tout finit par présenter un bâti intéressant. Il ne reste plus qu'à visiter la demeure.

En se repassant l'Histoire, le peu qu'il a ébauché avec Catherine, Champoux en arrive au moment où le coup de feu retentit. Mohammed ne collabore pas et ne fait que susciter la méfiance du policier. L'adolescent lui a répété les paroles de Blanche, mais personne ne peut les confirmer. Et si elles étaient fausses ? Et si elle en avait dit davantage ?

Mohammed possède le meilleur alibi : il se trouve face à Blanche alors qu'on lui tire dans le dos. Ce n'est pas ce qui le rend hors de tout soupçon aux yeux de Champoux, au contraire. Selon cette géométrie, Mohammed fait face au tueur quand celui-ci tire sur Blanche.

## II

Si je pouvais commencer par « Cher Journal », je sentirais au moins un destinataire. Je serais lue et ce lecteur pourrait me renvoyer entre les lignes. Mais non, rien. Personne. Les gens supportent la solitude de la vie comme ils le peuvent, j'imagine. Ma solitude, dans les pensées, me pèse parfois. Je suis seule avec mes croyances de fer et ma vision des relations. Qu'on se sent ridicule, quand c'est fini, des quelques « je t'aime » qu'on a laissé échapper !

En l'écrivant, je réalise ma méprise. Je ne suis probablement pas seule, avec mes conceptions. Je suis seule de Philippe. C'est son absence, sa seule absence, qui me trouble. Lui, plus loin de moi que je ne l'avais imaginé, plus loin de mon image amoureuse. Loin tout court. Je pensais avoir trouvé quelqu'un avec qui partager cette idée d'une relation non balisée. Il est resté au port après avoir visité le bateau. Fort courageux.

Pourquoi l'euphorie ne me berce-t-elle plus ? Notre magie, au lieu de se multiplier en synonymes, a vieilli. Je ne veux pas de souvenirs de nos moments magiques. Je veux leur écho perpétuel. Je veux que l'essence de ces instants nous submerge. Je les veux défis à notre imagination. Je veux que ces moments extirpent la passion du carcan imposé par la société. Maudit carcan qui dicte que les débuts passionnés doivent s'apaiser et mener nécessairement à un amour normal, équilibré et complet qui s'épanouira au sein d'un couple fidèle. Et si je n'en veux pas, du couple ? Aussi bandant qu'un bol de All-Bran. Il est bien connu que pour être sérieux, il faut bâtir un « couple », une catégorie spécifique, une case. Quelle horreur.

Je n'en démords pas. Nous devons demeurer exigeants. Le contact sacré de deux êtres ne peut jamais passer outre le rôle qu'il doit honorer auprès de nous. Cette magie allège la vie, la facilite, c'est entendu. Mais elle nous redonne aussi le meilleur de nous. Elle nous montre notre véritable pouvoir sur nous-mêmes, sur notre destinée et sur ce qu'on en fait. Sa drogue nous aide à combattre le roulis de la vie.

Je me suis grisée d'incarner l'interdit de Philippe. Je le faisais rêver, bander. À l'autre le rôle de l'attendre à la maison pour lui demander : « Pis, au bureau ? » Cela me convenait. J'ai plongé dans ce nous, contraire au sens commun, avec avidité, gourmande de ce qu'il m'offrait. Consciente de ce qu'il ne pouvait pas m'offrir. Cela me charmait.



Je ne jalouse pas la place de Vicky. La femme de Phil ne m'a jamais menacée. L'exclusivité de Philippe ne m'intéresse pas, puisque ma place est unique. Tout le monde pense que la fidélité permet de baliser le cœur. Il n'y a alors de place que pour une seule personne ; ainsi, si la place est prise... Je n'y crois pas. Le cœur ne se sature pas. Si une autre personne s'y pelotonne, alors elle repousse les frontières, fait tomber les barrières. Il agrandit l'espace et ainsi cette place unique, la mienne par exemple, n'empiète sur celle de nulle autre. Quand Philippe m'a attribué cette place singulière, j'ai pensé : « Enfin. » Je cherchais quelqu'un qui me rejoindrait sur des opinions, des exigences restées jusque-là orphelines. J'aurais attendu encore plus en sachant que j'allais finir par le trouver, qu'il me retrouverait, et que cela correspondrait si parfaitement à mes idées. J'aurais élaboré avec lui ce que personne n'avait eu la chance de construire.

Je ne sais comment, aveuglée par quelle émotion, j'ai pu oublier que ce qu'on dit, ce qu'on fait et ce qu'on est sont parfois séparés par des années-lumière!

Ce n'est pas ce qu'il pense de l'amour qui me désole de Philippe. C'est ce qu'il a fait de son couple. La place qu'il laisse à une relation comme celle qu'il a avec Vicky me choque. Il ne me trahit pas. Et s'il trahit peut-être les conventions sociales auxquelles Vicky croit, il ne la trahit pas, elle. Quand il disait m'aimer, cela ne modifiait pas son affection pour elle. Pourtant, ce que Philippe bafoue, c'est l'exigence des sentiments. Leur intégrité. Pour lui, Vicky, c'est l'autre moitié de son équipe dans la vie, une amie sincère. Son roc. Elle sera la mère de ses enfants, une femme solide. Un bon bol de All-Bran.

Il peut y avoir amour en dehors des frontières du couple : c'est bien le drame des gens que les petites cases sécurisent. Mais le couple sans amour ? Au secours. Je le trouve pathétique de ne plus aimer Vicky, mais de se barricader dans son couple, pour se protéger de l'échec. Ou alors est-ce seulement qu'il réussit tellement bien à se faire croire que c'est encore de l'amour. Ou un amour qui a évolué. Je ne veux pas prendre la place de sa femme, c'est juste que le personnage me désole.

Je me suis installée, ce soir, pour m'écrire, comme je dis. J'ai préparé ma bulle, parfaite : la musique de Groove Armada, le thé, les bougies, Georges en boule, pas loin. J'ai pensé que j'allais coucher sur papier les pensées qui, doucement, m'infectent. J'ai pensé : « Allez, au

moins, elles ne seront plus dans ta tête, débarrasse-t'en, fais de la place.» Et comme d'habitude, alors que je suis convaincue que rien ne se produira, la magie opère. Les mots réunis travaillent, se mélangent à ma réflexion et, lui donnant forme, lui permettent de se structurer et de progresser. Inconsistante dans ma tête, la vérité me semble évidente une fois écrite, sous mes yeux.

L'amour qu'il dit porter à Vicky, ce que moi j'appelle (OK, avec condescendance, je l'avoue) son affection, m'est insupportable. Je ne le comprends pas. Mais c'est son amour. Je n'ai pas le droit de juger, de dire que ce n'en est pas. Je ne peux que juger le mien. Ou m'en aller. Être intègre, justement, et dire que cela ne convient plus.

Le dire et le faire, parce que c'est ce que je suis.

Chaque fois que se termine une relation, l'impression que je m'approche de la vérité m'envoûte. Je deviens peut-être seulement plus lucide. Ou désillusionnée.

\* \* \*

« Hé, B.B.! Le soleil d'octobre nous fait honneur. As-tu la 3<sup>e</sup> période de libre ? On pourrait faire un pique-nique en foulard et mitaines... »

Si l'appel de Philippe surprend Blanche, elle ne se laisse pas décontenancer et prit rapidement une position défensive.

- « Tiens, un revenant! Qu'est-ce qui se passe ?
- Cela fait deux semaines que je ne t'ai pas vue. Et, euh, Blanche, je pense qu'il faudrait qu'on se parle.
- C'est beau. On vient de le faire.
- Quoi ?
- Phil, en disant le célèbrissime, le tellement cliché “ Écoute, faut qu'on se parle ”, je crois qu'on a dit tout ce qu'il y avait à dire. On le sait, on le sent tous les deux. Alors, c'est

fini, c'est tout. On ne va pas se mettre sur le respirateur artificiel. On n'est pas un couple, après tout, non ? »

Chère Blanche. Chatte. Câline et affectueuse, elle vous fait penser que placer votre nez dans son cou vous enlèverait la moitié du poids du monde sur vos épaules. Vous vous approchez, apprivoisé de tendresse. Alors, elle plisse le museau, crache et vous balance un coup de griffe sur votre vulnérable nez.

« On s'est promis de ne jamais se transformer en "naguère" mielleux. En tout cas, je ne sais pas si on se l'était promis, mais moi, c'est toujours ce que je me dis.

- Blanche, ce n'est pas nécessaire que cela se termine aussi raide.
- C'est dans l'ordre des choses que cela se termine comme on a commencé. On ne se refait pas.
- Arrête de faire la passionnée insaisissable.
- Philippe, s'il te plaît, ne me fais pas le coup de "On pourrait rester des amis". J'en ai déjà autant que j'en veux, des amis. Et puis, franchement, cela serait une insulte à ce qu'on a vécu depuis quelques mois : notre passion ne mérite pas l'agonie. Alors pas d'acharnement thérapeutique, le malade est mort. »

Philippe ne dit plus rien. Il laissa les secondes s'égoutter. Il savoura leur silence, le dernier.

« Ne me rappelle pas, ne m'écris plus. Au revoir, Philippe. »

Comme un accident d'auto où on voit sa vie défiler devant soi, Philippe est ébloui de flashes de Blanche. Le soleil dans ses cheveux. Son odeur, cueillie près de l'oreille, à la racine de sa chevelure. Ses mains à lui sur des endroits précis d'elle. Des cascades de rires. Un grain de beauté.

Le quotidien, violent, refit surface et écrasa son film muet. Octobre, mercredi, midi moins dix. Le téléphone le ramena affectueusement à la réalité.

« Veuillez raccrocher et composer de nouveau. Ceci est un message enregistré. S.V.P., raccrochez. »

Philippe replaça le combiné, encore hébété. La durée de l'appel l'avait foudroyé. Il avait simulé cette discussion dans sa tête des dizaines de fois la nuit précédente. Pas un mot prononcé par Blanche n'avait figuré dans son plan de match. La conclusion demeurerait la même : il était seul. Il avait seulement pensé y parvenir plus en douceur.

Enfin, il n'était plus vraiment seul. Vicky et lui se retrouveraient. La nouvelle qu'elle lui avait annoncée dimanche le lui confirmait : dans quelques mois, ils ne seraient plus seuls.

\* \* \*

Blanche surgit au département de mathématiques, rayonnante. Si elle avait eu 10 ans, on se serait demandé quel mauvais coup elle pouvait bien avoir commis. Si elle en avait eu 20, on l'aurait dite amoureuse. Ce jour-là, elle irradiait, simplement. Elle était Blanche, aux meilleurs jours.

Pour son amie Samuelle, emprisonnée de corrections à faire pour hier, elle arriva comme un soulagement. Sam mima un « Au secours » démesuré et ajouta ses mimiques habituelles pour que Blanche saisisse bien son besoin urgent de se faire délivrer.

« Je vous implore de me kidnapper, Grande Blanche, prêtresse du stylo rouge. Je n'en peux plus, regardez tous ces mini-tests. »

Elle s'affala sur ses copies dans un gargouillis inimitable, la langue pendante. Irrémédiable Sam. Elle se releva net, arborant un sourcil suspicieux, comme si un détail la faisait réagir à rebours. Elle scruta Blanche d'un œil soupçonneux. Fière que son amie ait enfin remarqué, Blanche parada avec ses nouveaux vêtements, ses nouveaux souliers, les cheveux impeccables et les yeux rehaussés d'un peu plus de maquillage qu'à l'accoutumée.

« Coudonc ! Tu as même de nouvelles boucles d'oreilles ! Tu es superbe ! Où avez-vous volé tout ce butin, Grande Prêtresse ? »

– J’ai commencé sur Laurier, puis le coiffeur, puis, évidemment, Mexx et Tristan sur Ste-Catherine. J’ai terminé en beauté chez Ogilvy’s. La vraie gâterie, c’est le taxi pour rentrer. Si j’avais eu un cellulaire, j’aurais pu feindre de parler pendant que j’enfourguais le tout dans l’auto. La photo aurait fait une excellente pub de femme au début de la trentaine qui, insouciant et cruelle, flambe le PIB d’un pays africain en un après-midi...

– Tout cela avec ton salaire de prof ?

– Tout cela avec mon salaire d’honnête travailleuse syndiquée et permanente sans automobile, sans hypothèque, sans enfant et maintenant sans amant! »

Les épaules de Sam tombèrent. Les commissures de ses lèvres, attirées par la soudaine même gravité, lâchèrent aussi le sourire qu’elles arboraient.

« Il me semblait bien, aussi. Tu as largué ton beau corps policier ? »

Blanche termina ses pas de danse et s’assit sur le bureau de Samuelle. La question de son amie lui fit perdre à peine de sa superbe.

« Non, il m’a fait le laisser. Typiquement homme, tellement tous pareils, que c’en est pathétique de manquer autant d’imagination. J’ai arrêté la conversation juste à temps. Deux secondes de plus et il me servait du grand “c’est pas toi, c’est moi.”

– Arrête, Blanche, c’est plus compliqué que cela. Et puis, ce n’est pas “tous les hommes”.

– Tu as raison, ce n’est pas tous les hommes. C’est seulement “tous les hommes que j’ai rencontrés jusqu’ici dans ma vie”. Allez, où va-t-on ? Je suggère le dernier rosé de l’été, je te fais ma pizza au chèvre et je t’aide à corriger tes mini-tests.

– Mais, bien sûr! Le dernier rosé de l’été au début du mois de novembre : aucun problème. Heureusement que le premier rosé de l’été arrive dans trois mois! J’adore. Go! Mais tous mes mini-tests, hein, j’ai quatre groupes! Je n’enseigne pas le français, moi...

– Si tu veux, j’emporte mes trois groupes de productions écrites pour te faire plaisir... »

Sam poussa son amie hors du local et elles prirent la poudre d’escampette.

Arrivées chez Blanche, elles installèrent leur attirail de correction. Stylos rouges, vin rosé et feuilles blanches. Bientôt, tout se transformerait en un fouillis total.

« Alors, c'est lui ou c'est toi ?

– C'est nous qui n'y étions plus. Partis avec les dernières feuilles de l'automne. Et puis, j'ai réalisé que je méprisais son amour pour Vicky. Donc, je le méprise à travers cela. Voilà dix jours de notre rupture et je me sens déjà plus en paix avec moi-même. »

Samuelle se rappela une des lettres de Blanche qui lui était parvenue d'Afrique. « Je suis partie pour vérifier les raisons de ma colère envers Luc. Et aussi pour voir toutes les raisons qui font que personne ne semble aimer comme moi. J'ai besoin de me recentrer. Ici, penser aux autres m'aide à mieux penser à moi. »

Elle s'était envolée là-bas, sans avertir vraiment personne, laissant son premier contrat de suppléance en plan. Elle avait laissé Luc lorsqu'il lui avait demandé quand ils pourraient passer aux choses sérieuses. Sous-entendu : un appartement, planifier des vacances, fusionner leurs projets de vie... Ulcérée, Blanche avait raconté la scène à Sam en hurlant : « Comme si un amour devenait sérieux quand on commençait les responsabilités domestiques. Je l'ai trouvé tellement débandant ! Je lui ai dit que tout avait été, pour moi, très sérieux jusqu'à ce qu'il ouvre la bouche ce soir-là. Il n'a pas compris. Cela me donne encore plus raison. » Deux semaines plus tard, elle partait dans une école primaire africaine, dans le cadre d'un projet de coopération.

Du Bénin, elle avait écrit de longues lettres à son amie. « Je ne veux pas devenir une personne surprise par le cours de la vie qui passe. Les gens qui ponctuent leur calendrier de " déjà " pour reprendre leur souffle m'exaspèrent. " Encore, encore ! " à mes lèvres me sied bien mieux.

Je me rappelle, à 10 ans, je défiais la gravité et m'élançais à toute allure pour descendre les escaliers. Certains se tenaient à la rampe ; moi, je battais des bras en me projetant dans le vide pour aller plus vite ! Bien sûr, tu peux arguer que ces gens-là, au moins, ne se sont pas fendu le menton. Chère Samuelle, mon amie. Ma cicatrice me rappelle l'importance, dans ma vie, de ce point de tension : l'équilibre entre tomber et voler. Et tomber rend précieux les moments où l'on vole. »



Après presque un an sur le continent noir, Blanche était rentrée au pays. Samuelle l'avait trouvée plus posée, plus réfléchie. Pas nécessairement plus calme : on parlait de Blanche, après tout. Tout de même, elle s'était confirmée à elle-même.

Blanche s'activa dans la cuisine, sortit des crudités et commença à pétrir la pâte.

« On ne se voyait plus beaucoup, je te l'avais dit. Et puis, j'ai bien d'autres chats à fouetter ces temps-ci.

- Tu es sûre que tu ne te mets pas dans le pétrin, avec ton projet ?
- Ne t'inquiète pas : il ne vous arrivera rien. Je me suis arrangée avec Mme Dupéré.
- C'est pour toi que je m'inquiète, Blanche. Pourquoi tu ne déposes pas juste une plainte à la police ou à la DPJ ?

- Je te l'ai expliqué! Cela ne donnera strictement rien : le dossier va se perdre, cela va prendre un temps fou et les filles ne voudront pas témoigner. De toute façon, elles auront bientôt 16 ans, alors la DPJ va les oublier. Je veux au moins essayer de faire quelque chose. Je suis sûre que mon idée donnera des résultats. Et vous n'avez presque rien à faire.

- Je sais. J'ai fait ce que tu m'as demandé. J'espère seulement que tu as raison, qu'on va vraiment pouvoir faire la différence auprès d'une fille ou deux. Et que tu ne vas pas te foutre dans un merdier impossible, Blanche Bellemare. »

## VENDREDI

- « Encore parti faire tes promenades nocturnes ?
- “ Matinales ”, pas nocturnes.
- Pour moi, il fait noir, c’est nocturne. Noir... nocturne... c’est pas ça ? En fait, tout ce qui se passe avant sept ou huit heures, je dirais qu’on touche à la catégorie “ nocturne ”. La semaine! La fin de semaine, ça dépend de...
- OK, une autre fois, Bob, le jeu du dictionnaire, le coupe Philippe. Je veux tout connaître de Mohammed Kouline. La solution de l’énigme commence par lui. On a trouvé le Sujet de notre Histoire. »

Le visage de Robert mime, grognon, « J’ai déjà sorti son dossier : il n’a pas de casier. On n’a... », mais s’arrête au « pas grand-chose » qui devait ponctuer sa phrase. Le collègue de Philippe se renfrogne. Il se rappelle, comme il l’a observé après chacune des excursions de son acolyte, que Champoux se met à chercher plus quand il a déjà trouvé plus. Un bout d’os qui émerge de la terre le rend insatiable.

- « Toi puis tes histoires d’Histoire...
- Le jeune a vu qui l’a tuée. Il se tenait en face de lui ; donc, c’est sûr qu’il regardait l’assassin quand il a tiré. Mais il refuse de nous donner des informations, parce qu’il doit être impliqué, d’une façon ou d’une autre. Peut-être connaît-il le tueur ? Mohammed se trouvait au meilleur endroit pour ne pas éveiller les soupçons. Qui sait, peut-être qu’il a même attiré Blanche à l’agora pour ensuite faire signe au tueur. Comme un code, genre : “ vas-y, tire ”. Il se tenait à côté d’elle, comme un drapeau rouge qu’on agite, tu comprends ? Je veux savoir qui il connaît, avec qui il sort, ce qu’il fait, quand, où. Je veux tous les rapports où son nom apparaît : a-t-il été plaignant dans des causes ? Je veux son dossier scolaire, ses absences, le nom de ses profs. Qui sont ses amis, ses ennemis, sa famille, ses blondes. Tout. »

Philippe scande sa liste d’épicerie davantage pour lui-même que pour Robert, comme un itinéraire. Les deux policiers le savent : c’est sa façon d’actionner les moteurs, de donner la direction au bateau. Il envoie aussi le signal qu’on passe à une autre vitesse.



La voix de Philippe laisse poindre sa hargne. Sans trop s'y attarder, Robert remarque qu'il paraît extrêmement déterminé dans la poursuite de son objectif. Sergent-détective Philippe Champoux, valeureux chevalier de la métropole.

« C'est parce que tu l'haïs déjà ou il y a quelque chose que tu ne me dis pas ? »

Champoux passe la porte. Que peut-il répondre ? Si on connaissait sa relation avec Blanche, on lui retirerait l'enquête. Puis, il y a certaines vérités que Philippe ne s'est pas encore avouées.

\* \* \*

La journée de Philippe se déroule au fil des appels téléphoniques et surtout des rencontres. Les gens vous parlent alors davantage. Grâce au travailleur de rue, à la voisine ou à l'agent sociocommunautaire, Mohammed s'esquisse, fait de clairs-obscurs.

Philippe recherche, comme chaque fois qu'il enquête, une perspective précise : quelle est la ville de son Sujet ? La grille de Mohammed. Chaque fois qu'il pénètre l'univers de quelqu'un, il a l'impression d'établir un tableau de données différent, un monde parallèle, comme dans les livres de science-fiction. Les dimensions se multiplient, comme plusieurs répliques du monde original avec des variations, toutes indépendantes. Parfois, un sujet remonte à la surface et explique la vie, là-bas. Sa ville, à travers ses yeux, se superpose à notre univers.

Mohammed côtoie un ou deux gangs, sans en être membre en règle. Il a sûrement délimité son territoire, négocié ses arrangements. Commerce de drogue. Dans une école, il est plutôt facile de savoir qui vend quoi. Il ne liquide pas de gros volumes, surtout du haschisch et du pot, probablement la plus grande partie à St-Sulpice. Cet argent peut représenter une motivation suffisante pour ne pas décrocher. Une des motivations.

Champoux doit réaliser qu'une seule voie est possible pour pénétrer cet univers : Mohammed. Le mépris et le mystère voilent ses yeux et empêchent le policier de le saisir. Mohammed lui refuse l'accès. « Raison de plus pour y plonger », se dit Champoux à voix haute, pour faire le point dans ses pensées.

« Que s'est-il passé, Blanche ? ajoute-t-il. Pourquoi l'as-tu protégé ? Dans quoi t'a-t-il entraînée ? »

\* \* \*

Mohammed fouille dans son casier, lance des coups d'œil dans les rangées vides des vestiaires. Il remue son désordre plus qu'il ne fait de véritable ménage. Il déplace les morceaux de son casse-tête. Puis, son regard se suspend, s'accroche, comme s'il avait trouvé une cible attendue depuis quelque temps. Il replace le casse-tête, pêle-mêle, cadenas sa case. Il s'élance, court presque.

« Yo, euh... Constable ! Monsieur...  
 – Sergent-détective Champoux, le reprend le policier.  
 – M. Champoux, il faut qu'on se parle. Je ne pensais jamais qu'un jour je dirais ça à la police. Mais, yo, je veux... »

Mohammed parle par saccades, comme s'il ordonnait morceau par morceau son puzzle. Il essaie de se maîtriser. Non pas qu'il soit ému, mais il se fait violence, à se tenir de la sorte devant un policier pour lui avouer qu'il n'a plus le choix.

« Elle ne méritait pas ça. Blanche. »

Philippe le regarde, comme s'il entendait pour la première fois le nom de la morte. Mohammed se redresse, reprend son calme. Il fixe Philippe et inspire.

« Sans la police, je ne peux rien faire, je suis tout seul. C'est pas vrai que le salaud qui l'a tuée va s'en sortir. »

Le policier se dit justement la même chose. Il laisse le jeune s'avancer. Il voudrait trouver de bonnes raisons de ne pas le croire. Mais il se rend à l'évidence, lui aussi : il n'a pas le choix. Il veut connaître les réponses. Encore une fois aujourd'hui, un courriel sans signataire. « Pourquoi Blanche Bellemare s'est retournée vers Mohammed ? Pourquoi m'a-t-elle encore tourné le dos ? » Que veut révéler cet auteur par ses questions ? Où le guide-t-il ?

« Qu'est-ce qui s'est passé, depuis hier ? Pourquoi tu coopères tout d'un coup ? Pourquoi viens-tu tout me raconter ?

— Je coopère, point. On verra ce que je pourrai vous dire. »

Champoux reçoit sa réponse avec un petit sourire. Son rictus trahit sa satisfaction, lui qui cherchait une raison pour ne pas faire confiance au jeune Arabe. L'attitude de Mohammed lui offre une bonne raison de se méfier. Sa joie s'évanouit comme elle est venue. Le jeune lui pose aussi un problème ; ces fois où Mohammed sortira de son mutisme, il ne pourra se permettre le luxe de le rejeter. Sans lui, pénétrer le monde du tueur est impossible. Son sourire fond.

Les deux hommes se fixent, calmes. Alertes. Difficile de définir la tension entre les deux. L'animosité qui viciait l'air, mercredi, après le meurtre, semble s'être dissipée. Mais un orage demeure et coiffe leur tête. Dessiner leur champ magnétique donnerait une œuvre intéressante pour un adepte d'art contemporain. Des arcs de cercle, de part et d'autre de leur crâne, cœur, ventre se rejoignant au centre. Des flèches de l'un à l'autre.

Réussir à apprivoiser un animal sauvage, écorché, se gagne pas à pas. On doit s'approcher doucement. Le travail prend des proportions colossales lorsque deux animaux blessés tentent de se rencontrer l'un l'autre. Seule l'urgence de retrouver le meurtrier les fait marcher sur leur orgueil.

« Viens, on m'a passé un local pour mes entrevues. On sera tranquilles. Mais j'ai rendez-vous avec une prof, alors il faut accélérer.

— Attendez! »

Mohammed arrête leur marche au début du corridor. Il se place pour ne pas être vu.

« Je ne peux pas vous en dire tant que cela. Je vous ai déjà dit que ce n'était pas moi qu'on visait. Je vous le redis. Je vous jure que je n'ai rien à voir là-dedans. Je peux aussi vous dire que ce n'est pas un élève de St-Sulpice qui a tiré. Je suis à peu près sûr. C'est tout ce que je peux faire. Je vous en dirai le plus possible aussitôt que je le pourrai.

- Cela ne vaut pas grand-chose, ce que tu me racontes. Comment puis-je te croire ?
- Je vous le dis. »

Mohammed regagne l'agora. Champoux le regarde s'évanouir, interdit, avec la nette impression de se faire manipuler comme un débutant.

« Petit crisse », laisse-t-il tomber avant de monter à l'étage.

\* \* \*

Samuelle corrige dans sa classe. Philippe passe la tête.

« Eh, beauté! Déesse des mathématiques... »

L'apostrophe fait remuer les boucles rousses. Pour toute réponse, elle se lève et l'étreint. Philippe dépose un baiser sur sa tête.

« Es-tu correcte ?

– Je ne sais pas. Oui, je suppose que oui. Je ne manque pas de travail. Mme Dupéré m'a offert de prendre quelques jours... mais je ne veux pas laisser mes élèves au début d'une étape. Honnêtement, c'est plus pour moi que pour eux!

– Je comprends... Sam, as-tu déjà enseigné à Mohammed Kouline ? Le connais-tu ? »

L'enseignante pousse une chaise vers son ami, s'assoit, reprend sa plume. Elle tire une copie de la pile vacillante.

« On se paie le stylo des grandes occasions... », dit Philippe pour défier le silence qu'impose Samuelle.

De tous les témoins que le policier voulait rencontrer, jamais il n'aurait pensé que ce serait son amie qui lui donnerait du fil à retordre. Une fille qu'il considère comme sa petite sœur, qui a justement pris la place de celle-ci.

« J'en ai pour 25 heures à corriger. Je ne vais pas me faire chier avec les Bic à 50 cents de l'école. En plus, ils donnent des ampoules. »

On perçoit à peine la bille qui flatte le papier. Le meilleur moyen pour faire parler Samuelle demeure d'entamer la discussion : les paroles l'entraînent. Philippe le sait. Il la connaît, sa rouquine.

« Quand j'ai vu Mohammed agenouillé près de Blanche, par son corps, ses yeux, j'ai senti qu'il avait quelque chose à voir dans l'histoire. Je ne l'aime pas, Sam. Et lui aussi, il m'haït. Je ne suis pas capable de le saisir, il s'obstine à rester dans une zone grise. Hier, il refuse de me parler, il me regarde à peine. Là, je viens de le voir : il me court après, mais pour me donner deux, trois détails insignifiants. Si je ne fais rien, il vient. Aussitôt que je vais vers lui, il se sauve. Quelque chose m'empêche de le croire et il n'y a rien de pire avec un témoin de son importance.

— Ce sont des enfants maganés, Philippe. Ce n'est pas ton Collège de Brébeuf, ici. Avant que tu ne les ramasses dans tes filets, dans dix ans, c'est ici ils vont avoir grandi. Ils réagissent de façon imprévisible parce qu'ils sont à vif. Mais jamais, quand tu leur parles, leurs réactions vont être incompréhensibles. Il faut aller vers eux. »

Philippe opine. Samuelle n'a pas cessé de corriger. Il continue.

« Mohammed me dit qu'il n'est pour rien dans la mort de Blanche. »

Philippe aimerait que son amie dénie. Samuelle sourit.

« Philippe, je ne comprends pas encore tout ce qui s'est passé. »

Son crayon claque sur le bureau. Deux de ses doigts caressent ses lèvres tremblotantes.

« Il m'en manque de grands bouts. Je ne réalise pas encore, je crois. Je me dis qu'elle va arriver n'importe quand, dans ma classe, pour me demander si je veux un café... Mais une

chose est certaine : c'est impossible que Mohammed ait même jamais pensé toucher à un seul cheveu de Blanche. Jamais.

— Ce gars-là est un visage à deux faces. Je ne comprends pas comment tu peux être si sûre de ce que tu avances. »

Elle le coupe presque, exaspérée.

« Parce qu'il l'aimait, Philippe. En 5<sup>e</sup> secondaire, à cause de l'âge, et la majorité de nos élèves ont du retard scolaire, la barrière devient moins évidente entre les élèves plus vieux et les jeunes profs. Cela arrive. Mohammed était amoureux de Blanche. Pour vrai.

— Justement, si elle lui a fait comprendre que c'était impossible et qu'elle l'a repoussé, ça pourrait devenir un motif raisonnable, non ? Il avait de la peine, il était frustré... Pour se venger, il a monté un complot. Il a peut-être perdu le contrôle et cela a dérapé. Bang. »

Samuelle s'esclaffe si spontanément d'un rire sincère, triste mais tellement sincère, que Philippe abdique. Il est forcé de ranger la dernière possibilité au rancart, avec les autres qui plaçaient autour de Mohammed une aura de suspicion. La porte qu'a ouverte Sam, l'instant d'un moment, cette possibilité de mobile, se referme.

Cette fois-ci, Philippe ne peut avoir raison ; Mohammed n'a aucun motif pour tuer Blanche, au contraire, constate-t-il avec un mélange de dépit, mais aussi de soulagement. Sourire aux lèvres, résigné, il admet que le jeune n'a pas tort... À qui pourrait-il reprocher son goût de Blanche ?

« Sans lui, cela va te prendre un temps fou. C'est toi qui me répètes sans cesse que le temps est le facteur numéro un pour résoudre un meurtre. Tu ne pourras pas faire la lumière sans son aide. Mais je t'avertis : beaucoup de choses vous opposent. Il ne sera jamais de ton bord.

— Comment ça ? Il m'aide ou il m'aide pas ?

— Oui, il t'aide. Mais il porte aussi son propre bagage. Son histoire ne te plaira peut-être pas.

— C'est quoi, votre problème, tout le monde ? Pourquoi personne dans cette école ne veut m'aider à trouver qui a tué Blanche ? L'aimiez-vous, oui ou non ? Voulez-vous qu'on mette la main sur son assassin, oui ou non ? Tout le monde a l'air d'avoir son petit bout



d'histoire ou même de savoir qui a tiré. Calvaire, arrêtez de tous protéger votre cul, pour l'instant, vos petits romans savon, je m'en contrefous!

— On est tous faits de cachettes et de recoins secrets, Philippe. Blanche aussi l'était. Tu plonges dans un méga-casse-tête. Pourquoi as-tu pris cette enquête ? N'est-ce pas contre la loi, d'ailleurs ?

— La vraie question, Sam, c'est comment aurais-je pu faire autrement ? »

La douleur qui la gruge tord le visage de Samuelle. Elle finit par expulser une plainte, des pleurs. Elle reprend son souffle. Les yeux dans le vague, elle dit, tout bas :

« J'ai entendu le coup de feu, je me suis précipitée. Plus je m'approchais, plus j'entendais son nom qui me cinglait le visage. Je répétais " non, non, non ", c'est tout ce que j'entendais, mon propre déni. Je l'ai devinée, de loin, étendue par terre, à travers le monde massé autour d'elle. Je ne l'ai même pas regardée, Philippe. »

Sa voix s'éteint, coupable. Elle retrouve le chemin, à travers ses sanglots, et continue.

« J'ai pensé à la fois où elle s'était endormie, pendant que je pratiquais mon violoncelle. Souvent, elle se couchait par terre près de l'instrument. Les vibrations de la musique pénétraient sa cage thoracique et elle disait que le poids des notes l'apaisait. Cette fois-là, elle s'était endormie sous un tas de notes, endormie dans Bach, vautrée dans la musique. Tellement elle : offerte, mais fermée. Secrète. Même endormie. Même morte. »

Philippe regarde Samuelle pleurer son amie. L'a-t-il pleurée, lui ? Elle essuie son visage. Ses yeux sont plus clairs que d'habitude, sa voix, plus grave.

« Trouver qui c'est, finalement, je ne sais pas si c'est important. Elle est morte, de toute façon. Et trouver pourquoi, je me demande jusqu'à quel point c'est dangereux.

— Si c'est dangereux de trouver pourquoi elle a été tuée, alors c'est important de savoir qui a tiré. Tu peux me donner encore beaucoup d'éléments qui seront utiles. Peut-être que tu ne t'en rends pas compte. Appelle-moi, on pourrait souper ensemble ce soir.

— OK, mais demain soir. Viens souper au condo, Peter part pour Washington jusqu'à mardi.

- Peter ? Washington ? Vous en faites, des détours, pour mettre du piquant dans votre vie !
- Que veux-tu, on ne peut pas tous être dans la police !
- Justement, tu en avais trouvé un bon gars, dans la police... Je ne comprends pas pourquoi tu l'as laissé tomber pour ton Peter, le notaire.
- Arrête, Stéphane était un abruti certifié. Sa seule qualité était d'être sur la même équipe que toi, quand tu étais dans l'Est... Allez, ouste, allez-vous-en, Monsieur l'Agent, vous empêchez une brave enseignante de sanctifier l'examen de centaines d'élèves avides d'apprendre.
- On dit " Monsieur le Sergent-détective ", Madame la Maîtresse d'école. Je ne suis plus agent.
- Tu es un grand frais chié de classe mondiale, si tu veux la vérité sur ton grade, bonhomme. »

Samuelle lançant « bonhomme », c'est le signe que la chatte est retombée sur ses pattes. Champoux lui lance un clin d'œil et quitte sa classe.

Sa mine redevient sombre sitôt son pied dans le corridor. Le Sujet, c'est Blanche. Son Sujet. Seul Mohammed détient des clés pour accéder à cette Blanche, secrète.

Champoux s'empare de son cellulaire et s'enferme dans son petit local sans fenêtres.

\* \* \*

« Tu ne penses pas qu'elle ait voulu te protéger, qu'elle s'est retournée parce qu'elle pensait que tu étais la cible ?

- Elle n'a pas voulu me protéger, parce que ce n'est pas moi qu'on visait. Ou alors, je ne verrais vraiment pas pourquoi. Et puis, ce n'était pas elle qu'on visait non plus.
- Le tueur est venu avec une cible précise en tête. Il a tué Blanche Bellemare. S'il ne te visait pas toi, il la visait, elle. Voilà.



— OK, mettons que c'était pour elle. Elle s'est retournée vers moi et on l'a tirée dans le dos. D'accord. Mais la dernière personne qu'elle a regardée, c'est moi. Et dans ses yeux, c'était triste, M. Champoux. Vous la connaissiez bien, Mme Bellemare, non ? Admettons qu'on la visait... Ne pensez-vous pas qu'avec tout le monde qu'il y avait, l'autre midi, elle aurait pu s'enfuir, se pencher, éviter la balle ? Là, j'ai senti qu'en me regardant, elle me disait, pendant deux secondes : " Tant pis. " Je ne sais pas ce qui l'a rendue aussi triste. Peut-être que son amie, la prof de maths, elle le saurait... ou vous. Si elle n'avait pas été si désespérée, peut-être qu'elle serait encore en vie. Non ? »

Retour dans la zone grise. Mohammed, qui semblait vouloir marcher avec le policier, s'enfuit dans le brouillard. À nouveau.

Que sait-il ? Que lui a confié Blanche ? Pourquoi aurait-elle partagé ses peines, ses amours avec un élève ? Champoux doit en avoir assez de cette enquête qui, lorsqu'elle semble aller dans la bonne direction, déraille.

Samuelle l'avait mis en garde de Mohammed, mais comment aurait-il pu se protéger d'une arme dont il ignorait l'existence ? Comment prévoir que Mohammed l'attaquerait avec une ombre du passé, intime ? Chacun ses cachettes.

« Ce que tu interprètes avoir vu, peut-être, en deux secondes, dans ses yeux, on s'en fout. Cela ne change rien au fait qu'on l'a descendue, au fait que quelqu'un la voulait morte. Ça m'intéresse plus que tes interprétations. »

Champoux doit trouver difficile de voir surgir cette autre Blanche, plus sombre. Celle qui le mènera au tueur. Quels détours lui fera-t-elle prendre ? On pense connaître les gens, on pense en être encore plus près puisqu'ils disent nous aimer. La confiance naît, ou plutôt, le besoin de faire confiance. L'abandon de l'amour ne devrait pas être mépris avec celui que procure la confiance. On pense rechercher l'amour, mais finalement, on voudrait se payer le luxe de pouvoir faire confiance, de ne plus avoir à se méfier, se protéger.

« Ah oui, je vous laisse mon numéro de cellulaire. La prochaine fois que vous voudrez me parler, pas besoin de me faire appeler par intercom dans toute l'école. J'aimerais mieux qu'on ne crie pas sur tous les toits qu'on se parle aussi souvent.

– Écoute-moi bien, Mohammed Chose. Tu vas arrêter de jouer au *ti-boss* de bécosse avec moi. Tu es le principal témoin d'un meurtre. Je suis capable de prouver que tu as vu l'assassin tirer. Si cela se trouve, tu le connais, puisque tu t'entêtes à ne rien me dire, pas même de quoi il a l'air. Je pourrais trouver n'importe quel truc pour te garder, alors arrête de me faire chier.

– Bien sûr. Gardez-moi. Ainsi, vous serez certain que je ne pourrai jamais vous aider à trouver qui l'a tuée.

– Si au moins j'étais sûr que tu allais me le dire tout court, Mohammed, cela réglerait quelques-uns de mes problèmes. Pour l'instant, tu ne m'as pas appris grand-chose.

– Je vous dis ce que je peux. Je ne suis même pas sûr c'est qui ! Et puis, on me tient par les couilles!

– Qui ? Le meurtrier ? Un complice ? Comment veux-tu que je t'aide ? Dis-moi qui c'est!

– Si je vous le dis, il n'y en aura plus, de couilles! »

Sa remarque le saisit lui-même. Il esquive un sourire et reprend son calme.

« Je peux m'en aller, maintenant, M. le policier ? Parce que c'est vous, le grand détective, après tout, pas moi. »

Champoux se demande comment Mohammed peut se moquer de lui avec si peu de gêne. Il se rappelle qu'il ne peut pas se passer de lui. Il se rappelle son besoin viscéral de trouver qui a tué Blanche. Son besoin de découvrir qui elle était en mettant au jour pourquoi on l'a tué. Il se rappelle aussi la pression médiatique et les appels de ses supérieurs. Il se rappelle qu'il n'a pas le choix.

« Tu as mon numéro de cellulaire. Je veux que tu m'appelles tous les jours, en fin de semaine. Si jamais tu as les couilles trop serrées, je pourrais peut-être te venir en aide. »

Mohammed se lève. Il sourit pour la première fois. Philippe lui rend son sourire.

## III

Après la cloche signalant la fin du cours, elle avait entendu la porte se refermer sur le dernier jeune et les croyait retournés à leurs préoccupations d'élèves. L'enseignante leur avait souhaité bonne journée. Elle rangeait les romans dans l'armoire.

Repères dans l'année, les romans imposés aux élèves marquaient le temps au rythme de leurs pages envolées. Ce troisième roman qu'elle faisait lire indiquait qu'on entrait dans la seconde moitié de l'année scolaire. Après la semaine de relâche s'amorçait la pente douce vers la fin de l'année.

Blanche sursauta lorsqu'elle vit son élève si près. Sa surprise fit écho bruyamment contre la porte métallique de l'armoire derrière elle. En s'approchant, il lui prit les livres des mains, soutenant son regard, et les déposa sur un bureau. En temps normal, elle aurait ri, désamorcé la situation, repoussé l'élève. L'enfant. Mais il avait déjà perdu ses gestes d'enfant.

Il s'approcha et elle recula dans ses retranchements. Elle sentit simultanément le métal froid de l'armoire sur ses omoplates, à travers sa chemise, et la main chaude dans le creux de son dos. L'enseignante se concentra, tenta de refroidir son esprit par de profondes inspirations. Il fit alors un petit va-et-vient du pouce dans son dos, comme le craquement d'une allumette. Cette caresse détruisit les efforts de Blanche pour ne pas s'embraser.

C'était de sa faute. Philippe. Des nuits à penser en rond avaient avorté de cadavres d'espérances. Mort-nées. Sans l'avouer à personne, surtout pas à elle-même, elle s'en voulait d'avoir presque souhaité qu'il lui dise : « L'amour, ainsi, ça me plaît. J'y crois, avec toi. » Elle s'en voulait déjà et se promettait de ne jamais recommencer.

Et voilà que lui, avec ses grandes mains et son sourire coquin, survenait et lui disait des mots tout simples, les seuls qu'elle attendait.

« Va falloir que vous m'aidiez. »

Le bout de son nez dessina son oreille. Ses lèvres s'apprêtaient à saisir son cou. Ce qu'elle devina tout près, sentit... Il se pressa contre elle. Elle s'étonna qu'il soit si honnête

avec son désir. Blanche sourit. Ulysse s'est permis d'écouter le chant des sirènes, pourquoi pas elle ? Elle ne voulait que les entendre, goûter son baiser, ensuite, elle reprendrait le contrôle... Victime d'elle-même, son trouble la rendait ivre.

Une phrase survint. L'écho lui répondait enfin.

« Moi, j'en peux plus. J'ai le goût, tellement, de vous. »

Il s'accrocha à son regard, attendit qu'elle cligne des yeux, de ce battement lent de consentement invitant. Puis, le garçon acheva de lui réchauffer la bouche, le corps. Une excitation née d'autant de douceur la transporta.

Dès ce baiser, un monde interdit lui insuffla une énergie mystérieuse. Ils venaient d'incruster dans leur vie un danger clandestin, un joyau convoité par mille voyous.

Mohammed l'avait rappelée à elle-même. Il lui redisait qui elle était. Un être de désir volatil et insaisissable.

\* \* \*

Blanche corrigeait à sa table de cuisine. Le printemps triste, celui nostalgique de l'hiver avec ses amoncellements de neige grise et croûtée, ne valait pas la peine qu'on le regarde. L'enseignante tournait le dos à son balcon.

Elle perçut un mouvement derrière elle, plus ample que celui d'un écureuil ou de son chat... Elle verrouillait sa porte patio en tout temps, il n'y avait pas de panique à avoir, mais l'ombre s'approchait, elle le sentait. Un cambrioleur n'aurait quand même pas l'audace de venir la narguer ainsi ! Elle se retourna, vive, et le vit. Après avoir replacé ses copies, elle tira la porte.

« Qu'est-ce que tu fais là ? Comment m'as-tu trouvée ?



— On trouve tout, sur Internet, aujourd'hui. Et comme tu es la plus belle prof de St-Sulpice, il y a déjà quelqu'un qui a posé une *webcam*, là, dans l'arbre... Alors, j'ai vu que je ne te dérangerai pas trop... Es-tu seule ? »

Elle fixa, perplexe, l'arbre en question, avec ses branches dénudées, puis pouffa en réalisant l'impossibilité technologique de la situation. Sourire coquin en coin, Mohammed attendait la permission d'entrer. Blanche sentit que son attitude forteresse n'était pas à toute épreuve : les mains de Mohammed tremblaient avant qu'il ne les cache dans les poches de son blouson. Mais Blanche ne détestait pas se faire surprendre, surtout lorsqu'elle corrigeait des textes assommants... Elle le laissa entrer.

« Qu'est-ce que tu as là ? »

Mohammed arborait une petite ecchymose sur une pommette, surmontée d'une plaie qui cicatrisait et qu'il oublierait en même temps que l'hiver. Il lui répondit par un clin d'œil, haussant les épaules. La dernière chose que Blanche souhaitait était de mater quelqu'un et Mohammed n'était pas venu pour se faire couvrir.

« Tu aurais pu au moins leur demander d'en faire une pareille de l'autre côté. Cela aurait été plus beau, avec un look symétrique. »

Mohammed sourit. Les doigts effilés de Blanche, qui effleurèrent son visage, lui firent fermer les yeux et incliner la tête, comme pour rechercher la chaleur promise par la proximité. L'électricité, comme les deux fois auparavant, jaillit.

En un geste parallèle au sien, il posa sa main sur son visage et l'embrassa. Se rapprochant, il l'étreignit de ses grands bras. Blanche l'attira vers le salon.

« Chaque fois, je pense que ce sera la dernière fois. Que tu vas me dire que c'est impossible. Qu'à cause de l'âge, puis que tu as été ma prof... Tu vas trouver une excuse pour me planter là.

— C'est justement parce que c'est impossible qu'on se voit. Et tu as raison, chaque fois, c'est la dernière fois. C'est parfait comme cela. Et ça met du piquant pour les fois d'après ! Les premières fois, on s'en souvient tout le temps.

— Arrête de jouer avec moi... Tu me prends pas au sérieux.

— Je te désire, Mohammed. Tu m'attires et ça, c'est très sérieux pour moi. Mais honnêtement, à part le désir entre nous deux, qu'est-ce qu'il y a d'autre ? »

Le défi, dans les yeux et la bouche de Blanche, sonna le garçon. Mohammed ne voulut pas répondre. Elle n'aurait pas voulu entendre, de toute façon.

Il prit ses lèvres, avec la même intensité que celle du dernier baiser, sur un quai. Il pourrait en profiter autant qu'il le pourrait. Pour cette nuit.

\* \* \*

Blanche s'accouda au guichet et prit son billet pour « Voyage au bout de la nuit ». Le documentaire brésilien racontait la condition des femmes dans les favelas, ces bidonvilles où poussent les habitations de fortune et le côté sombre de l'humain. En quittant le hublot typique de l'ExCentris, un jeune Arabe la bouscula un peu.

« 'Scuse, Madame. »

Blanche trouva que Mohammed exagérait, mais elle réprima son fou rire et grommela un semblant d'insultes. En marchant vers la salle, elle l'entendit siffloter tout bas, quelques pas derrière elle. Dans la file, ils se trouvaient côte à côte et, malgré le désir grandissant et leurs coups d'œil espiègles, ils continuèrent leur manège. Ils feignaient de ne pas se connaître. Mohammed avait baptisé leur jeu « Désirer l'inconnue en silence ».

Comme par hasard, en empruntant des chemins différents, ils aboutirent dans deux sièges voisins. Ils s'assirent comme si de rien n'était. Leurs coudes se touchaient. La salle était presque vide.

Avec la bénédiction de la noirceur, Blanche se permit d'observer Mohammed de tout son soûl. Elle détailla son corps d'homme, viril et attirant. Ses sourcils denses soulignaient l'esprit de ses yeux foncés. Il la surprenait par sa tranquille assurance. Les adultes en contact avec les

élèves, à la polyvalente St-Sulpice, leur concédaient une maturité surprenante pour leur âge. Ils vivaient des histoires dont la majorité des enseignants n'auraient pu imaginer les premières phrases. Peu d'élèves à la polyvalente étaient nés au Québec. Qu'ils soient arrivés en bas âge ou il y a peu d'années, ils jouaient, pour leur famille, le rôle du maillon avec le reste de la société d'accueil. Ils accompagnaient grand-maman à la Régie de l'assurance-maladie, prenaient soin des plus jeunes pendant que les parents travaillaient à des heures impossibles, traduisaient la correspondance gouvernementale et parfois les règlements scolaires... Ils interprétaient pour leurs parents bien plus que la langue.

Blanche n'ignorait rien de cette situation que vivait aussi Mohammed. Mais la maturité qui émanait de lui l'étonnait quand même. Blanche cherchait à se faire surprendre et peut-être avait-elle accueilli cette relation tordue, avec Mohammed, exprès pour vivre la satisfaction d'être déstabilisée.

Le visage de Mohammed révéla à Blanche sa capacité d'abandon. Elle se demanda si son âge y était pour quelque chose. Les enfants acceptent-ils mieux leurs pulsions? Elle se ravisa. Pour les accepter, il fallait déjà en prendre conscience : cette étape survenait plus tard, lorsque, plus vieux, on apprenait à calmer les instincts qu'on nous a dit de maîtriser. On les filtre alors par le rationnel avant de les exposer au grand jour. Blanche sentait que Mohammed vivait ses pulsions, voilà tout, sans combattre quoi que ce soit. Ce n'était pas nécessairement l'âge, c'était lui.

Avec l'impunité accordée par l'intimité de la salle sombre, Mohammed profita du fait qu'il pouvait enfin regarder Blanche à loisir. Comme lorsqu'il se trouvait en classe, mais il l'avait, ce soir-là, pour lui seul. Et elle se trouvait tellement près qu'il pouvait enfin se vautrer dans les effluves de son odeur. Il pouvait demeurer à proximité sans avoir à lui demander des explications sur un exercice de lecture qu'il comprenait déjà. Blanche, toute seule pour lui, c'était retrouver le modèle vivant d'une photographie qu'on a usée à force de trop la regarder.

Elle scrutait l'écran, concentrée et avide de l'histoire qu'on lui livrait. Ses yeux brillaient et son faciès se modifiait selon le propos du film. Blanche accueillait ses propres réactions sans gêne. L'émotion de Blanche l'émut, lui. Il la trouva belle, encore. Cette attirance incontrôlable l'excitait.

Blanche sentit le regard de Mohammed sur son visage. Elle décrocha net du film et se retourna. Ils se sourirent et s'embrassèrent, les yeux grand ouverts dans le noir. La conscience qu'ils avaient de l'interdit leur en faisait savourer tout le piquant.

Le film terminé, ils sortirent sans dire un mot. Mohammed et Blanche profitèrent du désir qu'alimentaient la distance et la retenue et se régalerent de ce cadeau défendu. St-Laurent les mena jusqu'à l'avenue Mont-Royal où ils bifurquèrent vers la montagne. Ce premier jour de juin les gâtait d'une soirée fraîche et douce. Montréal en été est une lettre longtemps espérée du facteur : vous ne l'attendiez plus et elle est là, enfin, entre vos mains, vous offrant un plaisir d'autant plus agréable que vous le savez éphémère.

« J'ai aimé la façon de filmer des trois documentaristes. C'est une bonne idée de montrer la vie dans les favelas en suivant trois femmes de différentes générations. La grand-mère, enfin, la femme de 52 ans, m'est rentrée direct au cœur, dit Blanche, presque pour elle-même.

– Cela montre surtout qu'une roue qui tourne comme ça, on dirait qu'on ne peut plus l'arrêter. Même pour ceux qui veulent vraiment s'en sortir, c'est presque impossible. Dans la vraie vie, tu verras jamais des histoires comme dans les films, genre " Je viens d'une favela du nord de Rio, mais je termine mon MBA cette année et retournerai aider ma communauté et surtout ma petite soeur qui pourrit d'une bonne gonorrhée." »

Par son sarcasme, Mohammed venait d'ouvrir la brèche que Blanche espérait. L'excitation d'enfreindre un tabou demeurait le cœur de leur relation. Néanmoins, Blanche voulait voir ce qu'il y avait au-delà de la transgression de leur interdit. Qu'y a-t-il après le désir? Son instinct d'autodestruction refaisait surface : au lieu de savourer le plaisir d'être séduite et de séduire un homme qu'elle n'aurait jamais imaginé dans son lit, Blanche provoquait son objet de désir. Elle connaissait la déception qui naîtrait probablement de mieux connaître son jeune amant. Elle titillait précocement la fin et menaçait elle-même de se lasser. Au lieu de se préserver autant qu'elle le pouvait d'une désillusion, Blanche aimait mieux y sauter à pieds joints. Toute Blanche.



« C'est facile de dire qu'on ne peut rien faire. Je n'y crois pas. Si un système pourri devient endémique au point où est convaincu qu'il n'y a plus rien à faire, alors il faut juste penser autrement.

– C'est quoi, endémique ?

– C'est que c'est tellement incrusté dans ta chair que tu ne peux plus t'imaginer comment c'était avant. Cela signifie "qui est toujours présent" et c'est presque toujours accolé à un problème social, mettons : "Un chômage endémique". C'est rendu normal. Je trouve que c'est aussi la plus belle excuse pour baisser les bras. Des fois, bouger une seule pierre peut faire s'écrouler un édifice. Faut arrêter de dire qu'on ne peut rien faire.

– OK, mais qu'est-ce que ça veut dire ? Comment tu fais, dans la vraie vie ?

– Faut penser autrement : prendre le problème, ses conséquences, et voir comment on peut tirer notre épingle du jeu.

– Alors, tu pourrais trouver un job à mon père ? Tout le monde passe son secondaire 5 ? Bonne nouvelle ! »

Blanche regarda Mohammed, charmée qu'il la mette au défi de la sorte.

« Je n'ai pas de baguette magique, mais j'ai entrepris une petite bataille. J'aime mieux essayer quelque chose et risquer que cela ne fonctionne pas plutôt que me dire que je ne suis pas concernée. On est tous concernés. Qu'est-ce qu'on peut faire pour dissoudre un problème devenu endémique ? Il faut trouver le point de rupture, le moment où le système devient tellement troué qu'il se désagrège. Un seul trou peut faire s'effondrer une tour.

– C'est quoi, ton système ? Qui sauves-tu, avec tes trous ? »

Blanche s'était emballée. Par où commencer ? Jusqu'où aller avec Mohammed ? Baiser quelqu'un et lui faire confiance : pour Blanche, un énorme précipice séparait les deux... Est-ce qu'elle lui raconterait tout ?

« Mon système, il se trouve dans un espace où les lois et la justice ne peuvent plus nous dire comment penser. Notre propre jugement pose les balises. C'est exigeant et difficile, surtout parce que plusieurs personnes pensent que le bien ne peut être fait qu'à l'intérieur des frontières des lois. Comme si l'amour ne pouvait s'épanouir qu'à l'intérieur d'un couple fidèle et pas ailleurs... »

Mohammed s'approcha d'un gros érable. Il se lova dans les énormes racines et invita Blanche à s'asseoir entre ses jambes. Il l'enlaça et lui demanda de continuer. Il enfouit son nez dans ses boucles blondes et embrassa son oreille.

Blanche lui raconta, comme on narre un récit, l'histoire qui l'avait menée là. La nuit où elle était tombée sur Angela, poisseuse et provocatrice. Elle lui parla de Cindy, de Maria, de Mouna. Elle relata comment elle était remontée jusqu'à P. Elle expliqua, comment elle avait choisi de naviguer dans la houle. Elle étala enfin l'architecture de son Système et expliqua la façon dont elle l'avait mis en place avec Mme Dupéré et d'autres enseignants.

À travers son récit, elle définit ce qui, pour elle, justifiait les risques pris, avec les lois de ce pays et celles de la rue. Elle ne cacha pas ses vulnérabilités, ni les compromis qu'elle avait dû faire à propos de ses propres valeurs. Le Système de Blanche apparaissait à Mohammed, superposé à la ville vacillante qui s'offrait à eux.

\* \* \*

« Blanche, Mohammed te cherchait partout tout à l'heure... T'a-t-il trouvée ? »

Vieille fille du département de français, Laure Boulianne s'astreignait à parler comme si elle couchait avec Bernard Pivot. Pourtant, la dernière fois qu'elle avait lu un roman d'une collection autre que « jeunesse » remontait au collège classique. Mme Boulianne leur préférerait les grammaires et autres codes, dont elle soulait ensuite ses collègues. Soufflant sur sa soupe chaude, elle lança à son interlocutrice un regard chargé de sous-entendus.

« Dis donc, avec la myriade de périodes d'encadrement que tu lui pourvois, il ne pourra qu'exceller et réussir brillamment l'examen de lecture qui approche.

– Je ne vois pas comment tu peux savoir que je lui donne de la récup' : tu es toujours partie avant trois heures et demie.

– Tout de même, tu suscites l'admiration chez tous tes collègues ! Donner toutes ces périodes de récupération si tardivement dans l'année... »

Mme Boulianne suspendit sa cuillère dégoulinante. Une tête avait passé la porte.

« Madame Bellemare ? Je peux vous voir ? »

Une fébrilité électrique irradiait de Mohammed. L'Algérien lança à Blanche un regard à prendre ou à laisser. Il disparut du cadre de porte et elle le suivit, se soustrayant à la remarque de sa collègue.

« C'est qu'il la veut, sa règle des participes passés », gloussa la vieille enseignante. Elle grimaça de plaisir en pensant aux scénarios qui peuplèrent sa fin de semaine.

Blanche ouvrit la porte d'un local voisin et la referma sur Mohammed. La voix du jeune bourdonnait, comme les échos de la polyvalente pendant cette heure de dîner.

« Il faut que je te dise : Flavio, Mme Rivard, tout ce qui s'est passé... C'est de ma faute.

— Ah oui ? C'est toi qui lui as dit de l'insulter et de la pousser dans le tableau ? C'est ton idée, ça ? Dis donc, tu en as de l'influence... »

Habituellement bon public des remarques grinçantes de Blanche, Mohammed soupira, crispé. Deux jours auparavant, Flavio Perez avait été convoqué avec sa mère au bureau de la directrice-adjointe pour une incartade avec son enseignante de sciences. En classe, il l'avait violemment projetée contre le tableau après l'avoir abreuvée d'injures.

Les directeurs débordés l'étaient encore plus en fin d'année scolaire. Leur patience n'était plus que l'ombre de celle de septembre. Excédée, la directrice-adjointe avait remarqué que le dossier de Flavio avait épaissi avec trop de constance au fil de l'année. Elle l'avait donc suspendu jusqu'aux examens, avec obligation de récupérer auprès de ses enseignants l'étude pour préparer ses évaluations finales. Flavio était reparti piteux, sa mère sur les talons. La directrice-adjointe avait claqué la porte de son bureau, pâle de rage.

Mme Dionne, flanquée de l'enseignante victime, venait d'expliquer à la mère que son fils avait traité cette enseignante d'« ostie de grosse vache ». La mère de Flavio avait regardé la menue Mme Rivard et avait signifié sa désapprobation à son fils. « Franchement, elle est pas si grosse que ça... ». Ce fut la goutte de trop. L'enseignante, triste, était sortie en haussant les

épaules. Elle déclarait forfait. Trois minutes plus tard, Mme Dionne signait la suspension du garçon, ulcérée de ne pas pouvoir suspendre sa mère dans le même élan...

Les agressions envers un enseignant ne pleuvaient pas, mais, au moindre cas, la nouvelle se répandait comme une rumeur vicieuse. L'humeur des enseignants y était sensible. Les élèves le sentaient, assumaient en bloc l'erreur de leur camarade et leur agitation diminuait. Le cycle revenait à son point zéro. Jusqu'au prochain épisode.

Mohammed dérogeait cette fois-là à la dynamique : il ne tenait pas en place.

« Flavio prend des amphet. Avec ça, le *down* te rend agressif. C'est moi qui lui ai vendu ses pilules. J'aurais pas dû, pas à lui, il est déjà pas bien dans sa tête... Mais il a insisté et cela faisait deux fois que je refusais, alors j'ai fini par lui en vendre. Et il a péti un câble. Ce que je suis venu te dire, c'est que ton histoire de mettre notre pierre au jeu, pour faire la différence, cela n'arrête pas de me trotter dans la tête. Je veux faire quelque chose, moi aussi. »

Mohammed saccadait ses phrases de ses deux mains en parallèle, en regardant le sol et en reprenant son souffle quand il le pouvait. Blanche cherchait son regard. Il venait de lui admettre qu'il vendait de la drogue à l'école comme si de rien n'était. En consommer, d'accord, elle ne s'était pas imaginé qu'il carburait seulement au Pepsi. Mais de là à en vendre... à l'intérieur des murs de l'école!

« Si je n'avais pas vendu le stock à Flavio, il serait encore ici. Son attitude n'a pas arrêté d'empirer depuis qu'il a goûté à ses petites vitamines... Au moins, le pot et le hasch, ça *chill*, ça ne te fait pas perdre les pédales comme il l'a fait. Alors, c'est ça : maintenant, je ne vends plus de chimique.

– Oui, mais Mohammed, il finira bien par se trouver un autre vendeur. Lui comme tous les autres. C'est la logique de mon système : si on enlève celui qui comble un besoin, quelqu'un d'autre viendra prendre sa place pour combler le manque. On n'est pas plus avancés. Il faut s'attaquer au besoin comme tel en voyant comment on peut défaire la chaîne des événements qui y mènent ou comment en tirer profit.

– C'est pour cela que j'ai besoin de ton aide. J'ai une idée. Je ne sais pas si tu peux me suivre jusqu'au bout. Mais au moins, on aura essayé, non ? On pourrait faire une différence, peut-être. »

Elle l'aurait embrassé. Là. Le mélange de deux sentiments venait de la submerger : la joie immense de trouver son partenaire, de savoir qu'elle courait avec lui vers le même but, et surtout cette attirance violente qui naît quand vous découvrez que la personne désirée vous donne un peu plus que vous n'espériez.

Comme alibi, Blanche sortit un dictionnaire, un Bescherelle, deux manuels et elle s'assit à un bureau, tirant une chaise pour Mohammed. Derrière leur paravent, ils discutèrent jusqu'à ce que la cloche de la fin du dîner les surprenne.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le soir.



## SAMEDI

Philippe se réveille, s'assied dans le lit et replace l'édredon sur les épaules de son épouse. Les yeux boursoufflés, il frotte le plat de ses mains sur toute la longueur de son visage, toute la longueur. Ses yeux ainsi frictionnés prennent quelques secondes de plus, bénies, pour quitter un flou gris et confortable. Il fixe le ciel, qui annonce un jour aussi joyeux que son humeur, et se lève. La nuit de novembre se prélassse.

Sous la douche bouillante, il répète son massage, probablement avec le même espoir vain de chasser cette envie de rentrer sous terre.

Au deuxième espresso, noir comme dans les romans policiers, l'envie de changer d'emploi, de changer de pays, de changer de vie ne fait que s'amplifier. L'enquête ne fait que s'embrouiller. Les personnages ne font que se complexifier. Et pour ajouter au reste, les médias le poursuivaient comme des charognards depuis mercredi midi.

Ce matin, dans *La Presse*, s'étale à pleines pages la psychose de la semaine. Demi-page de la Une, gros caractères. Les yeux d'un ado. A2 : La violence endémique dans nos écoles secondaires publiques, ou même (horreur !) privées. La sécurité de nos enfants n'est plus qu'un leurre. A3 : Le succès mitigé des postes de police de quartier, qui nous avaient vendu l'approche communautaire. A4 : La réaction des directions d'écoles, du syndicat, des enseignants, des élèves. A5 : Et bien sûr les parents, qui s'inquiètent, A6 : qui n'en reviennent pas, A7 : qui vont retirer leurs enfants de l'école. A8 : Leur enfant. Photo gros plan.

Philippe replace les cahiers de *La Presse* en ordre pour que Vicky puisse les lire, lorsque le jour et elle se lèveront. Ouvrir son journal du samedi comme si on était la première personne à le lire est bien plus agréable ; c'est une de leurs perles d'intimité, à Vicky et à lui. Juste pour cette fois, Philippe triche et une partie du cahier des actualités atterrit dans le bac à recyclage. Juste pour cette fois, se dit-il en allant refermer la porte de la chambre où il a entendu son épouse remuer.

« Je pense que ça va être un samedi pareil à un lundi matin, mon poussin, lui chuchote-t-il. La journée va être longue. »

Il a rêvé de Blanche toute la nuit, incapable de chasser son image même au creux de ses songes. Elle revient le lécher comme une vague, inlassable. Cette nuit, il n'entendait que le va-et-vient de la mer, sa voix noyée qui lui demandait, chaque fois que l'eau se brisait sur ses pieds prisonniers du sable, pourquoi il était parti. Qu'il aurait pu la protéger, qu'elle s'était perdue dans la tempête à cause de lui, pour oublier. Et que maintenant, les morceaux de son âme brisée venaient échouer à ses pieds. Rêve récurrent, multiplié.

Philippe y a pensé : Blanche a-t-elle vu le meurtrier la mettre en joue ? A-t-elle eu peur ? Si elle s'est cambrée aussi vivement, c'est que la vue de l'arme l'a poussée, avant que l'on appuie sur la détente, à se protéger. Bien futilement. Trop tard, Blanche.

Collé à son écran, comme un moustique sur la seule source lumineuse de la pièce, Philippe se torture avec la question du jour. Cette fois-ci, l'auteur anonyme y va par une grande interrogation philosophique. « Que peut-on faire devant la trahison immense ? » Sûrement un élève en manque de sensations fortes, a dit Robert. Ce serait facile d'y croire si ce n'était pas l'écho des pensées de Philippe. Il s'habille et quitte l'appartement.

Il jongle, traverse le parc Jarry, parle à voix haute. Raconter l'histoire à un auditeur l'aiderait, mais, un petit matin où Philippe l'avait tiré du sommeil sans y penser, son collègue Robert a établi une règle : stricte interdiction de l'appeler avant que le soleil ne soit bien visible au-dessus de la ville.

Philippe a hâte de voir Samuelle ce soir. Lui parler de Blanche lui ferait le plus grand bien. Se délivrer du fardeau d'une fausse culpabilité. Confirmer auprès de son amie si ce qu'il craint, ce dont il rêve depuis des nuits, est bel et bien faux. Il ne pense pas que Blanche se soit suicidée... Mais qu'elle ait abandonné, sans tenter de lutter contre le ressac, serait-ce possible ? Elle se serait laissé couler au fond de l'eau. Sa Blanche, qui lui faisait peur par sa fougue, son énergie incontrôlable, se serait-elle laissé prendre par la vague de fond ? Triste et épuisée ? Elle le trouverait prétentieux de se croire si important pour elle et ne lui avouerait probablement jamais... mais il ne peut s'enlever de la tête qu'il a participé à sa tristesse des derniers mois.

L'horizon naît d'un trait violet. Philippe se dirige vers la rue Casgrain, chez Blanche. Sans penser que quelqu'un aurait pu habiter là, avec elle, il cogne tout de même, pour s'approcher un peu du souvenir de Blanche, peut-être.

Une lueur apparaît, puis une autre. Les pas s'approchent. Philippe recule, comme s'il ne s'attendait pas à se faire ouvrir et que devant le danger imminent, il hésitait entre la fuite ou l'attaque. À l'aise lors des confrontations avec un inconnu, même armé et dangereux, Philippe devient démuni dans les face-à-face que la vie personnelle impose. Figé, il salue la jeune femme qu'il vient de tirer de son sommeil.

« Sergent-détective Champoux, SPVM », finit-il par articuler.

Il pense à montrer son badge, mais la jeune femme le coupe avant qu'il n'ait réussi à extirper la main de son jean.

« Je sais qui tu es. Tu en as mis du temps pour revenir ici.

— Je peux avoir le même privilège ? Vous êtes ? »

La jeune femme lui sourit puis lui tourne le dos et repart dans l'appartement. Ce sourire, il le reconnaît. Il est plus triste, ce matin, mais c'est presque le même. Des lèvres minces qui retroussent sur de petites canines saillantes. Et les yeux, ces mêmes yeux dont la couleur est celle de la ligne d'horizon, là où le bleu pâlit. Ce sont les yeux de Blanche. La porte ouverte invite Champoux à emboîter le pas de la grande sœur de son ancienne amante. Le policier échoue au milieu de la cuisine, ses bras en trop.

« Café ?

— Non merci, j'essaie d'arrêter. »

Philippe sourit maladroitement. Sa réplique tombe à plat. La jeune femme s'affaire à la cuisinière. Il tire une chaise et s'assied. Pendant que le rond rougit, la grande sœur disparaît dans le bureau de Blanche. Elle revient avec une lettre d'une écriture adolescente qu'elle tend au policier. Elle dépose devant eux une boîte joliment décorée.

« Ça traînait sur la table de chevet de Blanche. Au début, j'ai pensé que c'était un travail d'élève. Mais c'était écrit "vrai", je ne sais pas trop comment le dire... C'était une



écriture authentique, trop sincère pour être juste un récit inventé. Alors je l'ai lue au complet. Il y a quelque chose de tellement désespéré dans cette lettre-là... Puis je me suis dit que le ton était trop intime pour que ce soit une première lettre. Alors j'ai fouillé partout et je suis tombée sur la boîte. C'est rempli de lettres de cette fille-là, celle qui écrit en fuchsia, mais d'autres aussi. On dirait que chaque fille a sa couleur, mais aucune lettre n'est signée.

— Je peux les prendre ?

— Je te les donne. Trouve-le donc, le sale qui a fait ça. Si c'était un policier qui s'était fait descendre, vous l'auriez déjà foutu en dedans.

— Tu es sûrement la mieux placée pour savoir que s'il y a un meurtrier que je veux retrouver au plus crisse, c'est bien celui de Blanche. Qu'est-ce que tu en penses ? »

Le liquide brûlant finit de monter bruyamment dans la cafetière italienne. Elle se lève et sort deux tasses à espresso, faisant fi du refus de Champoux.

« Je pense que tu les aimes courts ?

— Vous vous dites vraiment tout, entre sœurs ?

— Blanche n'est pas ma sœur, c'est une autre partie de moi-même. »

Une ombre traverse le regard de Philippe. Est-ce le souvenir de sa propre petite sœur, arrachée brutalement à sa vie ? Ou alors le fantôme fugitif de son amour, sa Blanche en robe d'été, un soir volé ? Philippe chasse l'image de cette femme, cette Blanche qui ne cesse de s'évanouir et de disparaître. Sa Blanche semble n'avoir jamais existé. Un mirage, parmi les autres.

« Vous vous êtes vues souvent ces derniers temps ?

— J'habite à Toronto depuis un an. Je fais de la traduction dans un bureau d'avocats. Blanche et moi, on s'écrit ou on se parle des dizaines de fois par semaine. Elle devait venir à Toronto au début du mois, mais elle a annulé son vol. Puisqu'on devait partir ensemble à Noël, elle allait finir ses affaires avant. Elle allait donner un bon coup pour partir en vacances sans travail. Je n'ai rien dit. J'ai pensé qu'elle en avait beaucoup à me raconter. Elle m'a dit qu'elle avait rencontré quelqu'un. Quelqu'un de vraiment spécial et qu'elle me donnerait tous les détails quand on se verrait. Blanche a le don de rendre extraordinaire ceux qu'elle aime. »

Les dernières phrases s'adressaient toutes entières à Philippe. Il a bu chacun des mots comme on avale un médicament infect. La nausée surgit immédiatement, mais on ferme les yeux, on tire la moue : on sait que tout avaler guérira le malaise et seule cette assurance permet de vaincre l'envie de vomir.

Se savoir désiré, aimé, respecté vous donne des ailes. Se savoir remplacé peut tuer. Il ingurgite la moitié de son café. La sœur de Blanche a-t-elle dit cela pour le secouer et lui dire qu'il y a quelqu'un d'autre ou pour lui rappeler que Blanche l'avait rendu, à travers ses yeux, plus extraordinaire qu'il ne l'était ?

Philippe prend la boîte et y entasse la lettre. Il sourit à la femme, avec sur les lèvres le début d'une promesse qu'il ne peut prononcer. Il quitte l'appartement et l'odeur de Blanche, cette odeur qui lui rappelle les souvenirs qu'il avait, lui aussi, soigneusement cachés dans une boîte enfouie.

Le cellulaire du policier vibre, l'afficheur indique que son amie Catherine tente de le rejoindre.

« Je te réveille ?  
— Malheureusement non. Qu'est-ce qui se passe ?  
— Je viens de finir ma nuit. Je quitte le poste, faut que je te parle. On a trouvé quelque chose de bizarre en patrouillant cette nuit, Myers et moi. Je viens de cliquer sur deux ou trois détails. T'es où? »

\* \* \*

Champoux conserve sur lui la boîte de lettres. Il fixe le liquide noir dans la porcelaine blanche, devant lui, et se demande combien de tasses d'espresso il devra avaler avant que son cœur s'épuise totalement et abandonne. Il s'imagine des espresso de plus en plus forts, doubles, triples courts. De plus en plus petits, de plus en plus puissants. Puis, la délivrance, le train qui arrête sa course folle.

« As-tu déjà entendu parler de suicides à l'espresso? »

Catherine le regarde, éberluée.

« Mais de quoi tu parles? Hé, reviens sur terre : je suis en train de te trouver des pistes pour résoudre ton meurtre. Écoutes-tu ce que je te dis depuis tantôt ? »

Probablement le premier surpris de sa divagation, Philippe se frotte la joue, tente de chasser son égarement. Il avale cul sec son quatrième espresso. Il est 8h30.

« C'est beau ? Tu es avec moi ? Alors, comme je te disais, Myers commence à les connaître, ces filles-là. Il est bon, je te le dis, il a la fibre du sauveur, un peu. Ou celle du grand frère. Il est arrivé au poste juste l'été passé, mais il connaît le monde du quartier mieux que moi. Il a un bon contact. C'est lui qui a fait le lien entre les filles. En fait, il a commencé par remarquer le *piercing* d'une des filles. Elle a une cerise au nombril.

- Il a vu leur nombril en plein mois de novembre?
- Franchement, c'est pas si difficile que ça, laisse tomber Catherine. Même en février, tu peux voir la couleur de leur string. Nous, on avait des jeans déchirés comme Madonna et c'était la fin du monde. Imagine. Mais c'est pas ça, l'important. »

Philippe sourit. Catherine se perd souvent dans les méandres de ses histoires. Elle impute cela au fait que Internet l'a contaminée et que sa tête fonctionne maintenant en hyperliens. Elle navigue d'une histoire à l'autre, cliquant chaque fois sur un mot, une image, qui l'amène ailleurs, puis se rappelle soudain qu'elle avait commencé à lire une page qu'elle n'a jamais terminée. Alors elle ferme toutes les fenêtres et continue, comme si de rien n'était.

« La cerise, cela lui a fait penser à une expression en anglais. Ça te dit quelque chose, "pop my cherry" ?

- Jamais entendue. Mais j'ai pas besoin d'un dictionnaire pour comprendre.
- Bravo. Et si je te dis que quatre filles d'un même gang portent la cerise comme un trophée, qu'est-ce que tu comprends? »

Champoux tente d'apprivoiser l'incompréhensible pour des filles de quinze ou seize ans. Un peu blasé peut-être, il pourrait penser que leur provocation du début a fini par se désagréger en espèce d'abandon, étendard de la fin de leur combat. Mais peut-être aussi ne

pense-t-il à rien de tout cela, les filles étant tellement éloignées de son monde, de l'autre côté de la frontière.

Ce monde de la rue, personne ne le comprend avant de s'y retrouver. Certains y ont fait naufrage sans s'en rendre compte. D'autres n'ont pu résister à son pouvoir d'attraction. Catherine poursuit.

« La semaine passée, on était sur l'équipe de soir. En finissant, Myers a croisé une de ses filles, qui avait l'air d'être un peu sur les nerfs. Elle devait attendre quelqu'un. En tout cas, elle se rongait les ongles comme si elle n'avait pas mangé depuis trois jours. Quand il lui a demandé si elle ne voulait pas qu'on la ramène chez elle, elle n'a rien dit. Finalement, elle est partie d'un coup, en disant que son chum devait venir la chercher mais qu'elle avait dû se tromper d'heure. Myers l'a enquêtée, pour être sûr qu'elle n'était pas en fugue. Il n'y avait rien dans son dossier, et on devait rentrer. »

Philippe attend la piste que lui a promise Catherine. Elle saisit son appréhension, sa crainte que l'indice désiré, la lumière au bout du tunnel, ne soit qu'un feu follet. Elle lui envoie un sourire d'encouragement, presque arrogante. Elle sait que ce qu'elle a trouvé vaut la peine de souffrir un peu d'attente.

« C'est cette nuit qu'on s'est rendu compte que les trois filles qui se tiennent avec elle portent le même piercing. Alors on a enquêté celles qu'on pouvait. Elles avaient toutes la même résidence. On est allés voir où elles habitaient, supposément. En y allant, j'ai pensé : " C'est fou, elles habitent à côté de chez la Blanche de Philippe ". »

Elle prend bien le temps de marquer sa phrase.

« En fait, c'était chez Blanche.

— Comment ça ? »

Catherine hausse les épaules, perplexe. Dans leur course à relais, elle lui passe le témoin. La léthargie de Philippe s'est évanouie.

« Il faut que tu m'envoies leur nom au complet. Je vais vérifier à l'école si elles étaient connues, si Blanche les a eues comme élèves. Ne les lâchez pas : ayez toujours un œil sur

elles. Elles sont peut-être en danger. En fait, il ne faudrait vraiment pas qu'elles disparaissent. Quel lien il pourrait y avoir entre quatre putes et Blanche ? »

Probablement mû autant par les espresso que par le sentiment d'urgence qui vient de ressurgir, Philippe se lève d'un bond, embrasse son amie. Il part, la boîte à trésors sous le bras, pour un peu de lecture chez lui. Sa réponse se trouve au cœur des lettres.

\* \* \*

Les grappes de fautes d'orthographe ralentissent la lecture de Champoux. Il se surprend quand même, à peine coupable, à s'amuser des erreurs des filles. « Je le sait qu'ils son mal saints. » Chaque phrase mérite une note de créativité... Si peu d'attention à la langue témoigne néanmoins de la spontanéité des auteurs. Blanche a dû tout de même ressentir un pincement au cœur, si elle avait été la prof de ces filles, de voir que son enseignement se retrouvait à peine dans leurs lettres.

Le classement des lettres achevé (par filles, dans l'ordre chronologique le plus plausible), Philippe pénètre chacun de ces petits mondes parallèles. À chaque fille sa ville, sa dimension, sa couleur d'encre. Le téléphone le tire de son univers.

« Je me suis dit que t'aurais le goût de me parler. Je me suis retenu, mais un peu plus et je mettais mon réveil pour toi. Je suis quand même lève-tôt, ce matin. Je m'en viens pas pire, à force de me tenir avec un drogué comme toi.

- Il y a moins de caféine dans mes espressos que dans ton jus de Tim Horton, Bob.
- Il paraît, rétorque Robert. Mon jus me coûte aussi le tiers de tes petites affaires d'Italiens. Franchement, je vois juste des avantages, le gros. »

Robert attend que Philippe se lance, qu'il raconte l'histoire, qu'il pose des questions auxquelles il répond lui-même, alors que son collègue l'écoute. Robert sait que tendre l'oreille fait parler Philippe et entraîne son raisonnement. Il le connaît, son partenaire. Robert lui a dit quelquefois, en fin de soirée, ivre et épuisé, que si Philippe avait eu une paire de seins, il



l'aurait trouvé pas mal de son goût. Venant de son collègue, caricature de lui-même, Philippe n'aurait pu espérer un compliment mieux tourné. La complicité s'exprime bien mal. Elle lie deux êtres : c'est une aura. La dire, l'effleurer de paroles, dissipe son magnétisme. Une fumée, qui glisse, fuit subitement, effrayée par un mouvement soudain. Vaut mieux ne pas tenter de la saisir, mais la savourer dans ce qu'elle a de meilleur : le silence de ceux qui se disent l'important sans mot.

« Elle l'a vu tirer. Donc, elle l'avait déjà à l'œil... Elle s'y attendait, suppose Philippe. Ça s'est passé trop vite pour qu'elle ait été surprise. Je veux dire : il n'a pas pu rester avec son *gun* dans les airs très longtemps. Ce n'est pas à ce moment-là qu'elle s'est rendu compte qu'il était trop tard. C'est avant. Quand il a tiré, elle le regardait déjà. Elle le connaissait. Mais avant, il a dû s'approcher. Comment il a pu se fondre dans la foule du dîner? Qui peut passer inaperçu dans une école?

– Un jeune, dans une école, ça doit quand même passer pas mal incognito... Je veux dire, il y en a quelques-uns, tu sais, lance Robert.

– Pas tant que ça. Ils les connaissent tous, tu ne peux pas entrer dans une école comme dans un centre d'achats. Et Mohammed me dit que ce n'est pas quelqu'un de l'école.

– Comment il sait ça, lui ? Depuis quand tu le crois? Si elle l'a vu, d'autres l'ont vu. Pourquoi personne ne dit rien ? Si c'est quelqu'un de l'école, pourquoi faire ça dans l'école? Si c'est pas quelqu'un de l'école, pourquoi y venir ? Qui l'a fait entrer ? Il y a bien quelqu'un, dans l'école, qui le sait ! As-tu bien interrogé tout le monde? »

Robert le provoque, le harcèle. Réveiller le lion qui dort. Le doute les sape : auraient-ils dû demeurer à l'intérieur des murs de l'école, interroger ceux qui s'y trouvaient ? Il aurait perdu moins de temps qu'à errer dans la rue en pensant y trouver l'assassin...

Dans l'école, Philippe connaît Samuelle.

\* \* \*

« Qui a reçu ce courriel ? Vous étiez combien ?

– Je ne le sais pas. On ne savait pas qui était dans le Système, c'était mieux comme ça. Chacun faisait sa petite affaire. Peut-être qu'en regardant le nombre d'élèves dans les groupes de chacun des profs, tu pourras avoir des indices.

– Quel rapport ? C'est quoi ça, le Système ? Sam ! J'en reviens pas que tu me caches, à moi, des indices qui pourraient nous aider à arrêter le gars qui a tiré sur Blanche. Crisse, Sam, c'est de la complicité!

– Va chier, Phil. Es-tu bien dans ton petit monde où tout est toujours noir ou blanc, et jamais nuancé ? Cela doit te faciliter la vie, hein ? Comme ça, tu es sûr de jamais devoir aller vers les gens, de ne jamais avoir à te forcer à comprendre leur univers. " If you're not with us, you're against us ", c'est ça ? Je ne te dis pas c'est qui, parce que je n'en ai pas la moindre crisse d'idée. Je te parle de quelque chose qui n'a peut-être même pas rapport. C'est peut-être une fausse piste, le Système ; tu n'as pas besoin de savoir ce que c'est. Blanche s'est foutue dans la merde toute seule, comme une grande fille, comme on sait tous les deux qu'elle était très douée pour le faire.

– Sam, tu fais de l'obstruction, c'est grave. Tu ne peux pas me cacher ce que c'est que votre Système. »

Samuelle peut. Elle finit de laver la vaisselle, comme si Philippe n'était pas là, à gesticuler, le linge à vaisselle dans une main, le courriel que lui a imprimé son amie de l'autre.

Le courriel, envoyé en copie invisible afin de protéger l'identité des autres destinataires, les prévenait que l'on viendrait les voir dans le cadre de l'enquête sur le meurtre de Blanche.

« Puisque nous sommes les responsables, en dernier lieu, de l'organisation de l'école et que nous détenons tous les morceaux du puzzle, nous vous demandons de référer toute personne à mon attention : je m'empresserai de donner tout renseignement nécessaire à l'arrestation du meurtrier de Blanche Bellemare.

Nous vous disons à nouveau notre douleur et partageons la peine de tous et de toutes d'avoir perdu une enseignante admirable, une amie, pour qui le bien-être des élèves, et par ricochet celui de ses collègues, était au centre de ses préoccupations, jusqu'à la fin.

Estelle Dupéré »

« Va voir Mme Dupéré, c'est elle qui a tes réponses. C'est écrit dans son email. Moi, je ne sais rien de plus.



– Tu ne crois même pas ce que tu me dis. C'est sûr qu'il y a un lien. Tu sais que ça explique le début de l'histoire, d'où Blanche est partie pour finir là où elle a fini. Mais qui protégez-vous ?

– Et toi, Phil, tu protèges qui, quand tu fais ta job ? Tu aides qui ? Je veux dire, pour quoi tu as fait policier ? Quelle différence fais-tu dans le monde ? »

La vaisselle est finie. Un verre dégoutte et égrène les secondes qui bâtissent le silence entre Samuelle et Philippe. Il lui demande :

« Ferais-tu quelque chose d'illégal si tu jugeais que c'était quand même pour le Bien ?

– Blanche disait que la loi, c'est juste une construction pour ceux qui ne sont pas capables d'utiliser leur jugement. À force de décider pour nous, la loi nous a rendus paresseux, incapables de trancher sur ce qui est mieux de ce qui est nuisible et des conséquences que nos choix impliquent. »

Philippe attend que son amie déballe ce qu'elle retient depuis le début. Elle a mis la table, elle s'approche. Il sait qu'il joue un jeu, une tactique pour obtenir les informations dont il a besoin. Peut-être cela devient-il une méthode de travail et que Philippe n'est même plus conscient qu'il utilise cette technique. Mais il s'autorise à jouer ce soir avec la tête de sa meilleure amie...

Jamais Philippe n'aurait la même implication émotive pour résoudre le meurtre si ce n'était du rôle qu'y joue Blanche. Plus l'enquête progresse, plus il voit Blanche se transformer. Découvrir qui était Blanche a supplanté, comme motivation, découvrir qui l'a tuée. Certaines personnes sont des perles, toutes rondes, sans surprises ni aspérités. D'autres sont des diamants dont les facettes se multiplient. Selon l'éclairage, la lumière qu'ils reflètent se modifie. L'endroit d'où vous les regardez change aussi votre perception. Comment définir ces personnages qui ne sont jamais les mêmes, dont les circonstances participent autant à leur définition que leur propre être ?

Samuelle prend une voix feutrée.

« Il y a certaines filles qui étaient absentes, dans mes groupes. Elles étaient là quelque temps en septembre, puis elles ne revenaient pas. Mais pour celles-là, je ne devais pas inscrire

leur absence. Mesdames et Messieurs, roulements de tambour : le Système, » lance Samuelle, en modulant les syllabes comme si elle se faisait annonceuse dans un cirque. Mais son ton s'est cassé. « On déclarait que des élèves étaient dans nos cours alors qu'elles ne l'étaient pas. Au lieu d'avoir 32 élèves, mettons, tu te retrouvais avec 28 élèves, parce que quatre étaient systématiquement absentes. Mais l'école recevait l'argent pour 32 élèves. C'est excitant, non ? Ça doit sûrement être illégal, en fait. D'ailleurs, ne pas donner de devoirs aux élèves après un cours, c'est illégal aussi, selon la loi des mesures essentielles, alors, plus rien ne m'étonne. Tu pourrais vérifier dans les registres, pour connaître quelles filles étaient "là-pas-là" et quels profs jouaient le jeu. »

Les filles, Philippe les a lues tout l'après-midi. Et les enseignants, que pourraient-ils vraiment lui apprendre ?

« Ce qui m'intéresse, c'est connaître, ou juste comprendre. C'est qui, ces filles-là ? Pourquoi elles venaient puis repartaient ? Elles viennent d'où ? Pourquoi Blanche s'est fait descendre à cause de ça ?

- Es-tu sûr que tu veux comprendre ?
- Arrête, Sam. Arrête de penser que vous êtes tout seuls, pauvres profs. Que le salut du monde repose sur vos épaules. Il n'y a pas juste vous qui portez la croix de la souffrance universelle. »

Cette discorde, ils l'ont déjà eue auparavant. Ils l'ont usée à la corde, avant de convenir qu'ils n'aborderaient plus le sujet. Même avec toute l'affection qu'ils se portent, ils n'en revenaient pas que l'autre soit incapable de comprendre son point de vue.

« C'est ce que je pensais, je ne suis pas sûre que tu veuilles vraiment comprendre. Je t'ai dit tout ce que je savais. Je ne sais pas si cela peut t'aider. Maintenant, va-t'en. Va voir Mme Dupéré, elle va t'expliquer le reste et elle aura peut-être plus de patience que moi. Et puis, c'est Blanche et elle qui avaient décidé que c'était pour le mieux. Pour le Bien. Moi, je ne sais rien de plus. Vraiment. »

## IV

Blanche frappa à la porte entrouverte et entra dans le bureau de la directrice. Elle referma la porte sur elle.

« Comment ça va, Mme Dupéré? » dit-elle comme pour s'assurer qu'elle pouvait bien entrer dans le repère de la directrice.

Mme Dupéré leva un œil et tendit une feuille à l'enseignante, pour l'inviter. Un genre d'affiche inspirée de celles qu'on trouve dans les western spaghetti, avec photo et rançon. « Maman recherchée morte ou vive ». Un astérisque précisait qu'une préférence allait à la capture de la proie vivante. Au centre, la photo de la directrice, tout sourire, à célébrer un anniversaire, le visage empli de soleil. En bas : « Je t'aime Maman. Je m'ennuie de toi. » Le marathon des fins d'année scolaire affecte tout le monde et fait des dommages collatéraux imprévus.

« Je l'ai reçu par courriel de mon fils de huit ans. Je le trouve un peu jeune pour être aussi cynique, tu ne penses pas? »

Les yeux de Blanche quittèrent la figure souriante de la photographie et se posèrent sur le visage assombri de la directrice. Le contraste lui tira un rictus amer.

« Les vacances arrivent, vous allez redevenir la femme reposée de la photo. Faut pas travailler autant. Je me demande si cela fait vraiment une différence, après tout.

– Tu voulais me voir. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Blanche? » demanda Mme Dupéré en continuant de signer des documents.

Par où commencer? Comment exposer à cette femme que Blanche admirait l'idée de Mohammed, leur projet, sans que cela n'ait l'air d'une surenchère malsaine du Système, de ce que Blanche avait déjà mis en place? L'idée de Mohammed avait convaincu Blanche. Elle l'avait mis à l'épreuve, avait confronté ses justifications, mais le projet se tenait, solide, avec la seule contrainte de l'illégalité, dans un pays où les lois civiles tentent, tant bien que mal, de

conserver leur suprématie. Blanche ne pouvait nier que l'idée de son jeune amant était en continuité avec le Système et sa philosophie.

Blanche débuta en reprenant cette philosophie. Utiliser un problème insolvable, teigne, inextricable, pour en régler un autre, dans le but d'améliorer, un peu, le sort de ceux qui essaient de s'en sortir. Pour les filles, elle avait réussi à convaincre Mme Dupéré et quelques profs. Cependant, le sujet de la drogue, en milieu défavorisé, demeurait délicat... Elle rappela l'incident de l'agression de Mme Rivard, le mois dernier. On ne pouvait nier la présence de la drogue, dure, en leurs murs. Elle tenta de justifier le déraisonnable. Elle savait Mme Dupéré intelligente et ouverte aux façons de réinventer le monde pour le rendre meilleur. Elle connaissait son instinct politique et sa sensibilité à l'opinion publique (et celle de son commissaire scolaire).

La jeune enseignante capta l'attention de la directrice, qui cessa d'écrire, de répondre au téléphone, de lire un rapport et de rédiger son courriel. À cause du Système, Blanche sentait qu'ils faisaient déjà une différence. Il fallait être patiente. On pouvait aller plus loin, aider d'autres élèves, modifier l'engrenage. Blanche esquissa son idée, la place de Mohammed, ses résolutions, le support que pourrait donner l'école.

Au bout de sa proposition, de sa revendication, un long silence. Blanche et la directrice, seules, à la croisée d'un choix à faire. L'ivresse du pouvoir.

\* \* \*

Les soirées avec Blanche s'étaient raréfiées. Les appels s'étaient espacés, les occasions avaient disparu et les bonheurs spontanés et faciles avaient laissé place aux soupers planifiés et formels. À un certain moment de leur amitié, Samuelle et elle en étaient à un point tel de proximité qu'elles ne se saluaient même plus en débutant un appel téléphonique. Elles attaquaient la conversation comme si elles s'étaient trouvées dans la même pièce. Or la distance, et l'étiollement de leur intimité qui en résultait, s'étaient installés sournoisement sans que les deux filles ne le réalisent. Samuelle en souffrait et ne pouvait concevoir que Blanche

n'en fut pas affectée. Son amie lui manquait, mais sa tristesse décuplait de sentir qu'elle ne manquait pas autant à Blanche.

Ce soir-là, elles devaient se réappropriser doucement. Leur connivence rejaillit assez aisément, vin rosé aidant, même si Blanche conservait farouchement dans une zone d'ombre un insaisissable bonheur. Samuelle le devinait, dans ses yeux, ses sourires, ses rires si grands. Elle sentait une présence derrière cette joie contagieuse. Ou peut-être était-ce seulement sa Blanche, ainsi, vivante et intense, et qu'avait glissé dans l'oubli combien elle l'aimait.

Samuelle s'approchait aussi de ce qui fascinait les hommes chez Blanche, ce mystère en elle. Elle comprenait que ce pût être magnétisant. Il avait fallu que les deux amies se voient un peu moins pour que le recul permette à Samuelle de le saisir.

Ce recul, Samuelle craignait l'avoir provoqué sans le vouloir. Lorsque l'architecture du Système avait germé dans la tête de Blanche, celle-ci avait voulu la partager avec sa meilleure amie. Lui expliquer d'où lui venait l'urgence d'agir, ce qui la touchait dans le drame des filles, pourquoi son action lui importait autant, la façon dont elle avait échafaudé le Système, sa philosophie. Samuelle avait esquivé ce monde que lui tendait Blanche, l'espace parallèle que voulait lui ouvrir son amie. Ne pas entendre, ne pas trop poser de questions. Samuelle croyait que moins elle en savait, mieux c'était. Elle avait d'ailleurs conseillé à Blanche de faire de même avec les autres enseignants qui participaient à son projet. On lui faisait confiance, on savait que ses actions étaient motivées par le Bien et pour le Bien. « On n'est pas obligés de tout savoir. Réduis tes risques. Tu me le raconteras quand tout sera terminé. » Ainsi, pour une rarissime fois, Blanche avait tu un grand pan de sa vie à son amie. Samuelle savait que Blanche embrasserait son projet corps et âme et qu'elle se coupait ainsi un peu d'elle, mais Samuelle connaissait au moins ce par quoi son amie lui échappait. Quelque temps.

Or, après une heure de retrouvailles, à enchaîner quelques commérages dignes des salles de profs les plus distrayantes, à parler de Peter, l'amoureux de Samuelle, et de leur prochaine semaine de camping, après des nouvelles de la sœur de Blanche, Samuelle fut persuadée que Blanche lui dissimulait un amoureux. Elle déchiffrait Blanche : elle était éprise. La rouquine ressentit la cruelle morsure de la jalousie, d'être ainsi tenue à l'écart de cette bulle amoureuse, tenue hors du secret de ce magicien qui l'avait transformée, même si, pour ceux qui

connaissaient Blanche, il était reconnu qu'elle avait le don de se transformer toute seule. Ce n'était pas les hommes par rapport à elle ou elle face à ses amants : c'était elle par rapport à elle-même. Blanche possédait cette faculté de demeurer détachée de ce qui lui arrivait, ou de *qui* lui arrivait, mais d'en vivre quand même toute l'intensité, d'en retirer la passion et d'en faire son propre carburant.

« Tu ne me diras pas c'est qui? Il va falloir que je te torture jusqu'à ce que tu craches le morceau? »

Blanche ne pouvait se réfugier dans une surprise feinte. Pas à Samuelle, même à ce moment.

« Je ne pense pas que tu vas être très chaude à l'idée. De toute façon, ce n'est pas très sérieux...

— Ben voyons, tu sais que tes histoires d'amour me réjouissent : par procuration, je vis une existence trépidante grâce à toi. Je ne pense plus que tu puisses vraiment me choquer. »

Samuelle se mit à énumérer les amants possibles de son amie. Une personnalité connue ? Un homme politique? Un Noir? Un Juif? Un Ouzbek? Un vieux? Un parent de l'école? Plus elle avançait dans sa séquence, plus elle s'ébranlait elle-même. Dans quelle situation extrême s'était jetée son amie pour qu'elle doive se draper ainsi d'une fausse pudeur l'excusant de taire son secret? Quelqu'un qu'elle connaissait? Une autre femme?

« Tu brûles. Je baise un élève qui s'en va en secondaire 5.

— Voyons donc, Blanche, tu me niaisais? Crisse, es-tu malade ? »

Blanche prit une gorgée de vin et sourit, ses yeux mi-clos de contentement, satisfaite de son effet. Un peu aussi pour laisser glisser le reproche à peine voilé de son amie sur son indifférence. Elle se grisa du contentement d'avoir raison : Samuelle ne semblait pas précisément emballée à l'idée de voir son amie s'enticher d'un mineur qui fréquentait leur polyvalente...

« Quand on s'embrasse, il garde ses yeux fermés, tout le long. Il savoure nos baisers même quelques secondes après. Qu'est-ce que tu veux, ça m'attendrit!



— Franchement, t'es pas sérieuse! Tu sais comment ils sont, les élèves. Tu dois être un trophée pour ses amis, c'est tout. Je sais pas : tu vaux 100 points dans un tableau de chasse, ou quelque chose du genre. Voyons donc, t'es moins tarte que ça, Blanche! Ouvre-les, toi, tes yeux!

— Sam, il est vrai, il s'abandonne. Ça fait du bien, si tu savais! Et puis les hommes sont les hommes, il faut juste ne pas perdre le contrôle, même s'ils t'ont convaincue qu'ils sont amoureux. Ou pire, même s'ils se sont convaincus eux-mêmes! »

Samuelle s'efforça de sourire du trait de son amie. Elle voulait dissimuler combien sa révélation la choquait. Sa complice lui sembla encore plus éloignée et moins compréhensible. Pourquoi transgresser les lois ? Pour le simple plaisir d'enfoncer un couteau dans un tabou?

« Je ne veux pas savoir c'est qui. J'aime mieux que tu ne m'en dises pas trop, finalement. Si c'est pas sérieux, j'imagine que ça va finir par te passer, comme d'habitude. Je sais que tu ne veux pas d'enfant, le tic-tac de tes ovaires, tu l'entends peut-être pas, moins que moi en tout cas, c'est correct, mais me semble que tu pourrais penser à vivre une relation sérieuse, bientôt, non? »

Elle coupa net ses paroles montagne russes. Se ressaisissant, parce qu'elle sentit son ton un peu plus désespéré qu'il ne l'était en réalité, Samuelle se réfugia dans ses cabotinages habituels. Elle prit le ton gras d'un oncle éméché.

« T'aimerais pas ça, un bon petit gars, correct pis normal? Qué'qu'un de standard, là, fait sur mesures juste pour toi, t'sé veux dire? »

Blanche pouffa. Elle s'approcha de son amie et enlaça sa taille. Elle sentait que Samuelle accusait le coup. Habituellement, l'onde de choc s'évanouissait en quelques heures.

« Chaque fois, tu t'inquiètes pour rien. J'essaie de donner à l'amour la place qui lui revient dans ma vie, c'est-à-dire pas trop disproportionnée. Quand tu contrôles ça, tu te protèges des raz-de-marée quand tu en as un qui décide de partir sans t'avertir. »

Une chanson mélancolique jouait en sourdine et Blanche n'aurait pu exprimer mieux que ce piano sur ces mots combien ses cicatrices lointaines lui avaient forgé un cœur robuste. Une forteresse. Elle embrassa Samuelle sur la tempe.



\* \* \*

Le mur arrêta son élan, son dos absorba le coup, alors qu'elle prenait entre ses mains son crâne rasé. Son hâle lui plaisait, ses muscles tendus l'excitaient. Elle aimait sa peau foncée sur la sienne, si claire. Elle se sentait terriblement vivante, survivante, lorsqu'ils faisaient l'amour. Toujours la fougue et l'urgence du désir les forçaient à n'être que là, ensemble dans cet espace que leur soif de l'autre créait. Ses coudes le tenaient à une distance aguichante. Déjà ses paupières à lui se laissaient bercer par le désir et tombaient en fixant ses lèvres. Elle, les yeux grand ouverts d'excitation, le détaillait pour ne pas en perdre une image. Ils savouraient l'adrénaline qui jaillit tout juste avant le grand saut, les quelques secondes avant que le barrage ne cède et que le plaisir ne survienne, libérateur.

Elle écarta ses bras et l'accueillit avec sa bouche gourmande. L'intensité qu'elle lisait sur le visage de son jeune amant amorçait son plaisir. Déjà les mains de Mohammed sur ses hanches, la rapprochant de lui, permettaient au garçon de la sentir le plus près possible de son désir, de leur bulle enfin retrouvée. Mohammed n'ignora pas plus longtemps le bonheur que procurent les robes soleil et, agenouillé, n'eut qu'à relever le volant sur la taille de Blanche pour profiter de ce que le soleil avait répandu sur ses jambes. Il les embrassa et, remontant, il atteignit la moiteur de Blanche dont il prit possession. Blanche, qui ne le quittait pas des yeux, se cambrait et ses cuisses se tendaient, fermes. Elle retira le chandail de Mohammed, qui la souleva pour la déposer sur le comptoir de granit de l'îlot de la cuisine. Froid. Encore, le contraste de leur désir intime et ardent avec le monde extérieur froid, comme la première fois. Elle fit tomber les bretelles de sa robe juste ce qu'il fallait pour que Mohammed profite de ses seins blancs.

Puis elle le repoussa et détacha son pantalon en le regardant après chaque bouchée de lui qu'elle récoltait sur les épaules, la poitrine, le cou. Le pantalon vaincu, elle humecta le membre de Mohamed du fruit de son excitation.

Elle se retourna et s'affala sur l'îlot. Il commença à faire glisser la fermeture éclair de sa robe, mais s'arrêta à mi-chemin, pour conserver le plaisir de relever sa jupe. Il la pénétra et le deuxième apaisement survint, pour eux deux : se retrouver enfin. Elle s'arqua et il la releva,

par une épaule, prit un sein entre les doigts de son autre main et la ramena contre lui. Son visage dans ses boucles blondes, il déposa sur son oreille sa langue et quelques mots arabes. Elle sourit et sourit ainsi jusqu'à l'orgasme, alors qu'il la tenait contre lui et qu'elle se masturbait en même temps.

Réfugié dans son cou, il la retourna pour l'embrasser encore, comme on dit au revoir. Juste après l'amour ardent et exigeant, après que l'urgence des corps ait été assouvie, elle l'attira sur le sofa où elle recouvrit leur corps et, enfin, savoura le silence. Même à l'épicentre d'une passion, on a droit aux moments doux après l'amour.

Au commencement, ils ne durent pas longtemps, ces moments volés. Puis ils s'étendent et se prélassent, on savoure les instants au lit, on demeure dans cette intimité qui ne nous effraie plus. Alors, on sent un autre sentiment s'immiscer. On approche du point de bascule. Ce moment de chute, Blanche l'avait toujours anéanti avant qu'elle ne puisse plus faire marche arrière. Pour elle, cet instant relevait du point de non-retour. Or elle s'était toujours maintenue dans l'enivrement, l'effervescence, l'éphémère.

Malheureusement pour les principes de Blanche, Mohammed et elle étaient devenus beaucoup trop présents dans la vie l'un de l'autre pour que seul le désir sexuel soit au centre de leur plaisir d'être ensemble. Heureusement, le Système masquait l'atteinte du point de bascule et permettait à Blanche de ne pas paniquer.

Elle ne traitait pas Mohammed autrement que ses autres amants, mais la conviction qu'une véritable union avec un gars de dix-sept ans demeurerait absolument impossible la rassurait et lui permettait d'être moins sur la défensive. Que jamais cela ne lui passerait par la tête, à lui, la réconfortait surtout... Elle qui se pensait imperturbable s'avouait apaisée par tous ces impossibles qui s'alignaient.

« C'est qui, Philippe?

— C'est un homme qui est passé et qui est parti. »

Mohammed l'écoutait raconter ce pourquoi elle se donnait autant pour le Système, pourquoi elle avait pénétré le monde de la rue. Pourquoi elle faisait tout ce qu'elle faisait pour

les filles, dans le seul but, par une mince chance, d'offrir une autre avenue. « Qu'elles assument leur choix, ça va, mais qu'elles aient au moins le choix... »

Elle relata à Mohammed comment, lorsqu'elle était tombée sur Angela, ce soir-là, sa vision du monde avait subi un tournant. Amochée, dans un état d'ébriété avancée (ou pire), affublée de trop peu de vêtements pour laisser place à l'imagination, Angela titubait dans la ruelle où Blanche cherchait en vain son chat. La perte de ses inhibitions déliait la langue d'Angela qui avait pris Blanche par le cou, comme on retrouve une grande amie. « Ah ben! La belle Mme Bellemare! *Long time no see!* » Son ecchymose à l'œil rendait pathétique la joie éthylique de la jeune fille. La rumeur voulait qu'elle soit aux États-Unis, dans un gang, au cœur d'un réseau de la mafia, sur Internet, mais voilà où elle se trouvait vraiment : dans la ruelle de Blanche, perdue même à deux pas de chez elle.

Blanche cherchait son chat, mais elle avait trouvé un animal autrement plus blessé. Lui ouvrir la porte, lui offrir de guérir son œil, et son corps et un peu de son âme avait fait fuir Angela. « Je voulais lui dire que je pouvais l'aider à s'en sortir, à 16 ans, on a la vie devant soi. Elle m'a envoyé chier en tchèque. Et pour être sûre que j'avais bien compris, elle me l'a redit en français. Elle écumait. J'avais déjà compris dès les premiers mots que je l'avais perdue. Je me suis trouvée grossière. »

Blanche ne se le pardonnerait que si elle réussissait à ce que Angela, à force de se laisser apprivoiser, se raconte un peu. Doucement. Elle avait fait patienter Blanche, qui avait bien appris sa leçon. Blanche est brillante, elle sait écouter, et elle lit beaucoup plus que ce qu'on lui dit. Et lorsqu'elle a une idée en tête... Blanche avait fini par apprivoiser Angela. Saisissant l'occasion d'entrer dans son univers, elle avait déposé Angela quelque part, un soir.

« Quand elle a ouvert la porte, P. est passé tout près et lui a lancé un regard de la mort. J'ai senti que chacun des muscles d'Angela s'excusait. C'était l'odeur répugnante de la peur. Je pouvais supporter qu'elle choisisse la rue, mais pas qu'elle subisse P. Lui, je lui avais déjà enseigné et, déjà en classe, je voyais que c'était un petit manipulateur. Il y en a qui deviennent de vrais experts. »

Blanche avait déjà fait le lien : elle continua de parler à Angela puis remarqua d'autres filles, dans ce coin, qui avaient aussi déserté l'école. Le regard de P. et le sien se croisèrent.

Puis, sans avertissement, Angela quitta pour Toronto. Blanche l'avait su en questionnant les filles après avoir écouté le message sur sa boîte vocale une quinzaine de fois, sans comprendre. « Je t'expliquerai, je t'écirai, prends soin des girls. »

Pour Blanche, ce fut un vœu qu'elle fit sien. Elle ne se voyait pas passer outre la mission que lui confiait Angela, sans le savoir. Des chemins se croisent et le hasard n'y est souvent pour rien.

Un soir, elle alla voir P. et lui proposa une entente qui impliquait les filles. Il ne la crut pas capable de mettre ses menaces à exécution et lui cracha qu'elle ne serait que des problèmes de plus. « Il m'a dit : " Penses-tu que j'ai besoin de quelqu'un pour venir jouer à Mère Teresa avec mes salopes? " Il le faisait exprès, de les appeler comme cela devant moi. ». Pendant la semaine, un de ses revendeurs fut intercepté et son stock, saisi. P. capta le message que lui fit parvenir Blanche, arrogante : « Ça aide de coucher avec les bonnes personnes ». La bonne personne, c'était Philippe, qui lui avait fait rencontrer son amie Catherine, qu'elle avait croisée, oh, par hasard, dans la rue et à qui elle avait confié que ce petit revendeur, oui, lui, il commençait à devenir insistant auprès de certains élèves. Il n'y avait qu'à l'observer pour s'en rendre compte. Il y avait certainement quelque chose à faire...

Blanche revit P., oh, par hasard, et ils convinrent d'un pacte, la base du Système. La négociation la grisa. La certitude d'ouvrir une fenêtre pour les filles, ne serait-ce que pour qu'elles puissent mieux respirer, la rassura dans ses choix. Son jugement de faire le bien, de faire le mieux, demeura la seule certitude qui lui servit de guide hors des frontières sécurisantes de la loi.

## DIMANCHE

Philippe a pris un soin fou pour classer et lire les lettres de chacune des filles. Et quelques garçons. Il reconstruit le casse-tête des récits qui s'enchevêtrent.

Son cellulaire sonne. Mohamed l'attend au bout du fil.

« Au rapport, Inspecteur.

– Tu as retrouvé ton sens de l'humour? C'est bien. La fin de semaine est agréable, même si on est tranquille chez soi?

– Mais je suis toujours très tranquille, répond Mohammed, feignant l'insulte. Et je suis toujours très drôle. »

De fait, c'est la première chose comique que l'on ait dite à Champoux aujourd'hui. Il cesse de rigoler ; c'est probablement aussi la dernière.

« Mohammed, je suis allé à l'appartement de Blanche hier. Je suis tombé sur une boîte vraiment intéressante. Elle contenait un paquet de lettres. Il y en avait vraiment plusieurs. De personnes différentes. »

La boîte contient-elle toutes les lettres ? Toute la correspondance de Blanche ? Mohammed attend la suite.

« Est-ce que tu connais les Cherry?

– Oui, je les connais. C'est deux ou trois filles qui ont quitté l'école l'an passé. Ou cette année, je ne me rappelle plus.

– Pourquoi es-tu sûr que c'est d'elles dont je parle? Qu'est-ce qu'elles ont de spécial? »

Champoux reprend son personnage de policier suspicieux. Mohammed bondit.

« Vous voulez que je vous dise tout, mais vous ne me dites pas ce que vous savez. Voulez-vous vraiment qu'on le retrouve, celui qui a tué Blanche? J'en reviens pas que vous pensiez encore que vous allez y arriver tout seul. On est pris ensemble. Vous pensez que ça fait mon affaire, de chercher le meurtrier avec vous? Vous savez qui c'est, les Cherry, vous

savez pourquoi elles écrivaient à Blanche, puis vous savez ce qu'elles lui ont écrit. Vous les avez toutes lues, les lettres, alors pourquoi vous attendez que je vous dise ce que vous savez déjà ? »

Bien sûr qu'il les a toutes lues. Certaines, il les a relues, les a usées, se demandant si, à force de les lire, les mots n'allaient pas s'atténuer, s'effacer un peu. Les lettres turquoises, puis les fuchsia et enfin les vertes. D'autres de Louis. Et celles signées de Mohammed, moins nombreuses, plus sibyllines. Il les a probablement lues toute la nuit.

« C'est pas ta *job*, de retrouver le meurtrier : c'est la mienne. Ça fait que rends-toi utile au lieu de me faire la morale. Il faut que je parle à ces filles-là. Retrouve-les donc.

– Elles sont peut-être retournées dans leur pays, ou alors on les a *shipées* à Toronto ou dans un bar miteux d'une ville perdue que même toi, tu connais pas le nom. Mais je ne sais pas. On ne peut plus croire personne.

– Toi, Mohammed, penses-tu vraiment que tu vas pouvoir le trouver tout seul, le meurtrier de Blanche ?

– *Yo*, si je le trouve, il vous en restera même pas assez pour faire des burgers. »

Philippe saisit-il tout ce que ce « *yo* » implique de proximité avec Mohammed ? « *Yo* », adressé au sergent-détective, sonne le glas d'une lutte furtive. C'est l'abandon des gants, Mohammed qui avoue que, sans le pouvoir du système en place, il n'y arrivera pas. Mohammed qui tend la main.

« Vous pensez que je l'ai vu tirer, le gars, que je sais c'est qui. Si je l'avais vu, je lui aurais déjà réglé son compte. C'est d'ailleurs exactement ce que je voulais faire. Lui régler son compte, et vous laisser les miettes pour que vous puissiez vous faire plaisir à votre tour. Mais je ne sais pas qui c'est. Quand j'ai entendu le coup de feu, je regardais Blanche. Elle me cachait. Elle m'a dit : " Alors on a gagné. Leur édifice s'écroule. Continue, fais attention. " Je n'ai pas vu qui c'était, et elle ne m'a rien dit d'autre.

– Il y a d'autre chose que je devrais savoir ? » demande posément Philippe.

Mohammed suspend sa réponse.

« Vous en savez déjà pas mal. Je vais essayer de retrouver une des Cherry, si elles sont encore en ville et en vie. Si possible avant que quelqu'un d'autre ne les retrouve. »

\* \* \*

Au petit matin, Catherine a envoyé un courriel à son ancien partenaire. Philippe fixe les trois noms sur son écran d'ordinateur, qui s'associent aux trois couleurs des lettres adressées à Blanche.

Il rejoint la directrice au téléphone. Philippe lui demande si ces trois filles fréquentent St-Sulpice et si Blanche leur a enseigné. Il énumère les noms. Au bout du fil, la directrice esquive la question, parle de transfert de commission scolaire, d'absentéisme chronique, de difficulté à entrer en communication avec la famille... En fait, il faudrait vérifier, sur 1300 élèves, vous comprenez, et puis, pour chacun des profs... Philippe adore ce moment. Les gens mentent si facilement qu'ils se convainquent parfois eux-mêmes qu'ils ne mentent pas, qu'ils ne disent qu'une partie de la vérité. Comme si c'était différent de mentir.

Philippe propose des hypothèses qui n'ont aucune chair, construites à partir d'un peu de mauvaise foi. Il le fait exprès, pour que la personne qu'il interroge, déjà affaiblie par les secrets qu'elle porte, se trahisse. Il est rare que personne ne veuille desserrer l'étau contraignant de ce qui est camouflé.

« M. Champoux, vous avez des amis du secondaire qui ont fait des MBA et d'autres, des prostituées. C'est la vie. St-Sulpice ne fait pas exception, même si malheureusement, il est possible que nous ayons produit plus de prostituées que de MBA. C'est ça, la vie, dans notre milieu. St-Sulpice, c'est un bout de la société de demain. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?

— Je veux que vous me disiez c'est quoi, le Système. Je veux que vous m'expliquiez comment vous pouvez encourager des adolescentes à se prostituer. Qui sont ces filles? Et que faisait Blanche dans tout ce bordel pour que quelqu'un entre dans votre école et la descende, sans que ça n'énerve personne ? »



Silences. Philippe aurait préféré jouer son interrogatoire face à face.

« Vous pensez que je reste calme à savoir que mes profs peuvent se faire descendre en pleine place publique, dans mon école, un petit mercredi midi tranquille de novembre? Vous pensez que ça m'enchant de voir mes filles ailleurs que dans une classe, à l'abri? Vous pensez que j'encourage tout cela? Et vous, que faites-vous pour ne pas que ça arrive? Je n'ai quand même pas besoin de vous faire la morale et de vous expliquer que nous sommes tous responsables de la violence ! Les enfants tout croches, ce sont aussi nos enfants. »

La situation prend un tournant, celui d'un non-retour. Le point de rupture. Philippe provoque ce moment, parce qu'il a compris que les gens disent la vérité lorsqu'ils se fâchent. La colère détruit les garde-fous qui permettent les mensonges.

Une évidence naît aussi. L'école : tout y a débuté, tout devrait se résoudre au cœur de ce monstre de béton. Philippe aurait dû y penser, au lieu d'errer dans la rue anonyme. Le rendez-vous est fixé avec Mme Dupéré pour lundi matin, première heure.

\* \* \*

En soirée, Philippe reçoit un appel de Peter, inquiet de ne pouvoir rejoindre Samuelle. Sa semaine de congrès aux États-Unis tombe bien mal, il le sait, pour sa douce qui vit seule le deuil de sa meilleure amie. Pour Samuelle, la peine profonde, c'est le deuil de ne plus avoir la chance de reconstruire la proximité avec Blanche. Jamais. Elle l'a confié à son amoureux, en larmes une de ces soirées, puisqu'ils se sont appelés toute la fin de semaine, avant de s'endormir. Cependant, ce soir, seule la boîte vocale lui répond.

« Maybe she's just asleep in front of the TV, but she hates watching TV. Would you mind going to the condo and have a look? »

Non, Philippe *doesn't mind*. Par contre, il *minderait* que Peter lui parle en français, puisque monsieur a fait les grandes écoles de Paris, mais c'est une autre histoire et l'inquiétude pour son amie prend le dessus.

Il arrive à l'appartement de ses amis et est accueilli par la voisine qui fait le pied de grue au bas de l'escalier.

« Ça a été comme ça toute la soirée. Elle ne répond pas au téléphone puis elle m'entend pas quand je cogne. J'ai pensé appeler la police... mais ils ont déjà assez de misère à attraper des tueurs de même... Ça serait un peu niaisieux de les appeler juste pour de la musique classique, hein?

— Ça serait vraiment niaisieux, oui. La prochaine fois, appelez donc les pompiers », la coupe Philippe.

Il passe la première porte et gravit l'escalier rapidement, guidé par une symphonie qui joue à tue-tête dans l'appartement de son amie. Son poing sur la porte ne réussit qu'à s'éteindre parmi les coups de timbales de l'orchestre.

Il dévale les escaliers et court vers l'arrière du bâtiment, en espérant que la porte du balcon ne soit pas verrouillée. Devant la porte patio, la vision de son amie immobile le pétrifie. Son violoncelle gît près d'elle, l'archet prêt à s'évader de ses doigts inertes. Il scrute la poitrine de Samuelle, étendue par terre.

Il aperçoit alors son corps secoué de violents spasmes et pousse un soupir de soulagement en tirant la porte.

Samuelle pleure, le crâne entre deux haut-parleurs qui vocifèrent. Les larmes coulent de son cou, suivent sa gorge et, comme les doigts de mains glacées, enserrant ses seins, son cœur, et se perdent. Elle sent des mains d'eau et voudrait qu'il y ait, au bout, des bras qui la serrent tellement fort que sa peine s'étoufferait, par manque d'air, si fort que la pression pourrait extraire tout le sable de son cœur. Et l'asphyxie allégerait la culpabilité qui la fait respirer à moitié depuis la mort de sa Blanche.

Philippe se penche sur son amie, qui semble à peine étonnée de son incursion. Elle se redresse et le force à s'asseoir près de lui. Samuelle se fait du cinéma : rendre sa peine plus

grande que nature possède pour elle un effet cathartique. Elle hurle, davantage pour elle-même, à travers Beethoven et des milliers de larmes :

« Écoute, écoute... »

Les yeux fermés, elle dirige un orchestre en fouettant les airs de son archet dangereux.

« Si j'étais peintre et qu'on m'avait crevé les yeux, penses-tu que je pourrais agencer les couleurs aussi majestueusement, créer des jeux de lumière que je ne vois même pas ? Mettons que j'étais sourde, penses-tu que je pourrais composer et diriger une symphonie aussi grande ? Non. Non ! Le sais-tu, pourquoi ? Parce qu'il y a des génies, puis il y a nous autres, tout petits, un peu épais et même pas capables de faire ce que les animaux les plus débiles font instinctivement. S'aimer, se protéger. Veiller les uns sur les autres. »

Un nouveau sanglot éclate, maître de son corps, et semble ne jamais vouloir cesser.

« C'était ma meilleure amie, comprends-tu, mais je l'ai trahie, OK ? Tra-hie ! C'était juste trop pour moi. Je ne voulais pas comprendre, j'ai fermé la porte. Son petit chum, pis son maudit Système aussi. Je l'ai laissée toute seule. Je me disais qu'avec le temps, elle se ferait une raison, que c'était juste une passe. Regarde ce qui s'est passé, avec le temps ! » crie-t-elle, le visage décomposé.

Philippe étouffe les gémissements de son amie au creux de son épaule et l'y laisse sangloter.

« Quel petit chum ? demande Philippe, même devant la réponse qu'il tente d'éviter depuis quelques jours. Son amie se dégage, le visage barbouillé de ses boucles rousses.

— Je pense qu'elle était bien juste quand les relations étaient impossibles. Je ne l'avais jamais vue comme ça. Puis une fois, à la rentrée au mois de septembre, je l'ai aperçue avec lui. Elle m'en avait parlé pendant l'été, mais je n'ai rien voulu entendre. La vérité, en fait, c'est que, à ce moment-là, j'étais aux aguets, je l'espionnais presque... Je voulais savoir lequel de nos élèves elle pouvait bien baiser. Pourtant, pas besoin d'être Sherlock Holmes, ça crevait les yeux. Il la regardait... »

Perdue dans ses souvenirs, Samuelle vacille et Philippe la rattrape *in extremis*.

« Gin tonic? »

Samuelle tique, stoppée au milieu de ses pensées brouillées, pensant que Philippe lui offre un verre. Lorsqu'elle comprend que son ami a plutôt saisi la cause de son état, elle renifle et essuie ses larmes. Comme une enfant prise en flagrant délit, elle fait la moue et pointe, sur le comptoir, le verre typique sur pied, en forme de V. Comme vide.

« *Please, a dry martini!* En fait, c'est driezxxx Martinizxxxxx, surenchérit Samuelle avec un mauvais accent anglophone. *Shaken, not stirred!* hoquette-t-elle après un rire triste. Mais t'inquiète pas, mon ami : j'ai quand même mangé plein d'olives. Pour me faire un petit fond. Parce que. Je le sais. Que. C'est pas bien. De boire de l'alcool. Le ventre vide.

– Tu vois, je pense que tu vas déjà mieux.

– Tu trouves que je vais mieux ? pleurniche Samuelle, dont le corps ne cesse de tourner. Je vais pas mieux du tout. Je suis en tout petits morceaux, éparpillés par terre, partout, partout... »

L'archet fend l'air, montre les morceaux. Le flot de larmes reprend, comme la pluie tranquille après un orage qui a fait ses ravages.

« Viens ici », dit Philippe en l'entraînant sur le sofa. Il en profite pour baisser le volume de la Neuvième Symphonie sans l'éteindre, voulant préserver la bulle dans laquelle se trouvent son amie, mais aussi ses tympans. Philippe prend l'archet des mains de Samuelle avant qu'elle ne fasse des ravages. « Pourquoi dis-tu que tu l'as trahie ? Essaies-tu de me dire quelque chose ? »

## V

Blanche franchit une des lourdes portes de l'école, sous un panneau dépouillé où était inscrit *Administration*. Un élève était posté à l'entrée, comme à chacun des accès de l'école. Escouade scolaire. *Scholar squad*, en anglais : les élèves adoraient. Ils se créaient un créole intraduisible, fait d'expressions adolescentes, de mots français, de structures anglophones et d'images de continents lointains. Leur façon de construire ici leur propre pays.

Matin et midi, une dizaine d'entre eux étaient disséminés aux différentes portes de l'école et en surveillaient l'accès aux adultes. Les élèves, eux, devaient utiliser la seule entrée qui leur était réservée, flanquée d'un panneau où était inscrit avec la même poésie *Élèves*.

Blanche entra dans l'école au moment où un élève fermait son casier, au bout du corridor, à sa droite. Elle le connaissait, elle les connaissait tous ; mais en plus d'avoir été un de ses élèves, Sandro faisait partie de l'équipe de Mohammed. Celui-ci avait nommé ainsi son cercle de privilégiés, les habitués de Blanche, avec qui il avait partagé son idée, une partie du Système. Et une partie du marché de la drogue à St-Sulpice, ce que Mohammed et Blanche avaient autorisé et mis en place comme trafic, dans l'esprit du Système.

Après le fracas de la porte métallique sur ses gonds, Sandro se retourna, les bras de chaque côté du corps, le regard placide. Le temps de pénétrer le regard l'un de l'autre, Blanche et lui laissèrent le temps se suspendre quelques secondes, dans un lointain face à face. Sandro balança son sac sur son épaule et marcha nonchalamment vers l'agora, sans quitter Blanche du regard. Elle le suivit des yeux sans broncher elle-même, jusqu'à ce qu'il arrive à sa hauteur. Il disparut derrière elle.

Tournant la tête d'un quart de tour, le menton en parfaite ligne avec son épaule gauche, elle croisa le regard de Mohammed, à l'autre extrémité du corridor perpendiculaire au sien. Sans rien dire, il se dirigea vers l'agora déjà bourdonnante et disparut de son champ de vision. Blanche fit demi-tour pour le rejoindre, empruntant un des longs corridors qui menaient à l'agora.



Pierre-Yves, le technicien en éducation spécialisée, marchait en sa direction. Pierre-Yves venait des rangs de la police de Montréal. Il avait terminé sa formation et franchi l'étape de l'École nationale de police à Nicolet. Puis, quelques mois à bord d'une auto patrouille lui avaient suffi : il avait abdicué. Sa copine disait qu'il déprimait de voir tant de jeunes dans la rue, alors qu'il aurait été si simple d'être là, au début de leur histoire, pour leur éviter cette vie. Les écoles sont remplies de ces rêves d'une société meilleure, et pourtant les bras manquent encore.

Pierre-Yves hocha la tête en dépassant Blanche. Sans son aval, l'Équipe aurait été impossible. Il avait adhéré à la philosophie du Système, même si Blanche sentait qu'il conservait une réserve sur le Système dans son ensemble. Comment aurait-il pu en être autrement? Le Système était basé sur une philosophie où prévalait le jugement de ce qui était le mieux pour l'évolution d'un système social, au-delà des lois, même si les objectifs de justice demeuraient. Le Système, c'était surtout retourner à son avantage des situations incontournables, quitte à fermer les yeux sur certaines irrégularités... Cela permettait la présence des filles dans les cours, même si elles se prostituaient pour un gang de rue. C'était aussi la bénédiction du trafic de la drogue à St-Sulpice, où seules les drogues douces étaient permises et où l'argent recueilli ne servait pas qu'à acheter des cellulaires et des vêtements griffés.

Pour autoriser l'Équipe, Mohammed avait fait promettre à ses revendeurs que la moitié de leur profit allait dans un compte pour des études, ou à leur famille. Pierre-Yves doutait que c'était bel et bien le cas, mais il voulait, lui aussi, y croire un peu. Puis, il n'avait pu endiguer seul le trafic de drogues à St-Sulpice et c'était la seule raison qui l'avait poussé à accepter le pacte de Mohammed. Il voulait tout essayer. On commençait par éliminer le trafic des drogues dures à l'école, avec la complicité de l'Équipe. En sachant qui vendait du pot ou du hasch et à qui, Pierre-Yves pensait pouvoir l'éradiquer complètement, mais Mohamed l'avait convaincu du contraire. On aiderait les jeunes qui seraient susceptibles de basculer dans une consommation plus dangereuse. C'était l'important. Mohammed pensait que c'était impossible d'empêcher les jeunes d'essayer. Alors aussi bien qu'ils le fassent dans un cadre moins dangereux, où les cas problèmes pouvaient être repérés presque tout de suite. Interdire ne fait qu'encourager. Blanche savait que Pierre-Yves n'avait pas tourné complètement le dos à la possibilité d'avoir une école sans drogues. Il avait son plan. Mais d'autres personnages,

avec leur histoire, surgiraient. Impossible de prévoir quoi que ce soit. La vie tournait. Au moins, d'ici là, Blanche savait qu'ils auraient fait une différence.

Blanche se planta à côté de Mme Dupéré, au milieu des élèves. Un seul sourire, vrai et complice. Leurs regards papillonnèrent à nouveau d'un groupe à un élève à un autre... Elles aperçurent les filles, parmi une bande de cinquième secondaire. Elles regimbaient à assister à leurs cours le premier mois, mais elles n'avaient pas le choix. C'était prévu dans le Système, au moins jusqu'au 30 septembre, dernier jour pour compléter la déclaration de la clientèle auprès du Ministère. Cependant, nul besoin de les forcer pour rester à l'école entre les cours. Les amis, la vie sociale ou seulement le fait de côtoyer les mêmes personnes chaque jour, éléments stables dans le chaos quotidien, permettaient de ne pas perdre pied.

« Grosse année en perspective », laissa tomber Mme Dupéré sans la regarder.

Blanche sourit en coin. « Attendez de voir! » Elle lui envoya un clin d'œil rempli d'audace et elles se séparèrent.

Depuis l'arrivée de Blanche dans l'école ce matin-là, jusqu'à sa rencontre avec Mme Dupéré, tous les regards se sont croisés et ont formé une boucle : certains se sont baissés, d'autres se sont soutenus. Un clin d'œil. En arpentant l'école, le tour était fait de l'organisation du Système : les filles et l'école de Mme Dupéré. Mohammed et le petit cercle d'habitues, son Équipe toutes couleurs confondues. Chaque bulle ignorant l'existence de l'autre, pour sa sécurité. Un seul noyau commun. À l'épicentre, Blanche s'enivra d'un avenir meilleur, à portée de main. La beauté du possible la rasséréna.

Blanche marcha vers Mohammed.

« Comment ça va à la maison, avec ta mère? demanda Blanche à Mohammed sans cesser sa surveillance de l'agora.

— Me crois-tu si je te dis que cela fait une différence? Juste le fait de lui enlever le stress du *cash*, l'ambiance à la maison est moins lourde. Elle crie moins. Elle encourage mon père, elle écoute ma sœur. On dirait que ça se peut pas.

— Je te crois. En fait, ça ne me surprend pas : le Système, c'est ça. »



Mohammed accueillit sa réponse avec un bonheur simple et repartit en trotinant vers Louis et Evans. Elle l'avait pourtant averti de ne pas lui envoyer de clins d'œil quand ils se croisaient à l'école. Mais il lui avait rétorqué qu'il ne s'en rendait même plus compte, que ses yeux ne lui obéissaient pas quand il la regardait et que, de toutes façons, il n'était pas le seul. Il se perdait dans une mer d'amoureux secrets, alors qui remarquerait...

Septembre portait l'espoir des commencements. L'excitation de la rentrée, le retour des amis : l'enthousiasme se lisait sur les visages. Jumelée à l'air frais et aux couleurs de l'automne, cette euphorie créait un voile, à peine perceptible, de magie. C'était le temps préféré de Blanche, le moment où elle sentait que tout pouvait être reconstruit, que le meilleur attendait, au détour, qu'on le découvre et qu'on lui fasse lumière.

\* \* \*

Une nuit annonçant un hiver précoce, Blanche rentrait chez elle après avoir sillonné les rues de Montréal. Elle partait parfois arpenter la ville et elle croisait ses filles, qui flânaient elles aussi. Les gars rôdaient, non loin. Elles ne faisaient jamais la rue comme on l'écrit dans les romans glauques. Elles faisaient partie d'un gang, elles n'avaient pas besoin de s'abaisser à faire le trottoir. Elles n'étaient pas des putes, voilà ce qu'elles disaient. La réalité, c'est que P. ne l'aurait jamais permis. C'était trop dangereux. Les filles s'imaginaient qu'il les protégeait. Blanche savait qu'il voulait les soustraire aux regards des policiers, ne pas prendre de risque, ne pas leur laisser la chance de se libérer de son emprise. Il pouvait ainsi mieux les manipuler et leur demander de lui rendre service. Ou juste payer ce qu'il leur avait donné au début.

Dans son jeans informe et avec son kangourou gris sur la tête, Blanche se fondait dans les murs du quartier. Murmures des vies qui peuplaient la cité. Marcher dans la ville, puis revenir par la ruelle. Et laisser la lumière du balcon allumée, comme le signal d'un port ami. Leur signal. Cette nuit, Lena, la petite dernière, était entrée doucement. Après être allée faire un client à domicile, elle retournait rejoindre P.

« Je l'aime vraiment. Je le sais que je suis spéciale pour lui. Avec moi, il est pas comme avec les autres filles. Il me le dit tout le temps. Tu ne me crois pas, hein? Mais moi, je le sens.

– Je te crois, c'est ce qui me fait peur. Tu sais pourquoi c'est ce gars-là qui vient te chercher autant, et pas un autre gars? Pourquoi tu l'aimes, lui ? »

La bouche de Blanche brûlait : elle se retenait de dire à Lena qu'au début, toutes les filles avaient été bien spéciales, elles aussi... Au cours de l'année, depuis qu'Angela était partie, elle s'était dicté un code de conduite. Elle avait appris de cette première fille à laquelle elle s'était attachée ; Blanche avait tenté de la deviner par les moindres détails qu'elle lui avait laissés. Elle avait ensuite reconnu chez toutes ses filles les mêmes blessures. Mounia demeurait frondeuse, exagérément hardie. Cindy la secrète, était nerveuse et angoissée, presque autant que Lena, dont l'exubérance cachait le manque de confiance en elle. Toutes dissimulaient mal un gouffre d'amour, un immense trou au-dessus duquel elles tanguaient et qui menaçait sans cesse de les avaler.

Blanche s'était donc obligée à ne pas parler, jamais. Elle devait écouter seulement, la gageure prise avec elle-même se trouvait au cœur de cette ligne de conduite. Elle avait parié que c'était la seule façon d'éloigner les filles du gouffre. Les écouter, les faire parler pour qu'elles s'entendent raconter ce dans quoi elles s'empêtraient – son oncle psychanalyste aurait aimé la technique... Ne jamais les complimenter sur leurs bijoux ou les vêtements : cela était l'arme de P., l'incarnation de sa mainmise sur elles. Être là, devenir cette terre ferme qui permet de ne pas perdre pied. Et surtout, se faire violence et être patiente. Profiter du premier mois de l'année scolaire, alors que les filles assistaient à leurs cours, pour pénétrer la bulle où elles se réfugiaient. Blanche devait lutter contre la désinhibition dans laquelle les filles s'étaient drapées, comme une chape de protection. Angela lui avait échappé. Elle l'avait perdue aux mains de P., qui l'avait envoyée hors d'atteinte. Avec chaque fille, la confiance devait être échafaudée patiemment.

Blanche aurait voulu un moyen net et rapide d'anéantir P., tous les clients et tous les proxénètes de la ville. La seule façon par laquelle elle avait pu trouver la paix, le compromis qu'elle avait fait avec sa conscience, c'était le Système. Elle amenait les filles en classe quelques semaines, jusqu'à la déclaration de clientèle, à la fin septembre. Lors de cette opération annuelle, les directions de chacune des écoles de la province attestaient du nombre

d'élèves en classe pour ensuite recevoir les fonds du Ministère, basé sur le nombre d'élèves inscrits. Inscrits et présents en classe. Faire croire que les filles étaient présentes dans un groupe, fausser la déclaration de clientèle, permettait de diminuer le nombre d'élèves dans un des groupes de ses collègues. Cela ne signifiait rien pour la majorité des gens. Pourtant, les enseignants, avec cinq ou six élèves en moins dans un groupe déterminé, devenaient plus disponibles pour les adolescents qui restaient en classe. Pour Blanche, cela signifiait que ses collègues, ses élèves, disposaient d'un peu plus de temps, pour souffler, pour rêver de leur vie. Elle carburait à l'espoir que moins de filles en manque d'amour se retrouvent dans les bras de gars en mal d'appartenance, qui ont défini à leur façon le respect et la réussite sociale.

Et pour ces filles qui s'y trouvaient déjà, Blanche espérait être le phare. Bien sûr, c'était un pari, et on ne gagne pas à tous les coups.

\* \* \*

Au début, Blanche avait suggéré d'écrire, question de passer le temps. L'exercice demeurait plus productif, quand les filles attendaient entre deux clients, que de suivre les lézardes au plafond de ce six et demie labyrinthique et lugubre où elles étaient cloîtrées des soirées, des nuits entières, parfois présentes en même temps, chacune dans une chambre, pour que les clients se succèdent plus rapidement.

« Écrire, c'est le yoga de l'âme », leur avait glissé Blanche. Les lettres une par derrière l'autre permettaient de recréer le fil de sa vie, ce fil dont on s'est éloigné. Plus elles écriraient, plus les mots viendraient facilement, et c'étaient ces mots qui remplaceraient les idées. Elle avait donné à chacune un stylo de couleur différente, avec les mêmes consignes. « Ne débutez pas par des salutations qui nous trahiraient. Ne signez pas. Écrivez pour vous, ou à moi si cela vous fait du bien de savoir que je vous lirai. Car je lirai tout. »

Au début, elles n'avaient le temps d'aligner que quelques mots, après être demeurées le crayon plein de bonne volonté, mais en vain. Elles ne disposaient souvent que de quelques maigres minutes, et la souplesse de la plume restait à travailler. En fait, elles devaient d'abord

se redonner le droit de s'exprimer, alors que toutes, d'Angela à Lena, avait tant peiné pour taire une âme tailladée et un corps déjà prisonnier des brumes de la drogue et de l'alcool. Elles devaient extraire leur parole de la léthargie.

Blanche lisait un des mots de Mounia, écrit la fin de semaine précédente – il avait fait très beau, et peut-être que cet été des Indiens rayonnant avait éloigné quelques clients et laissé le temps à Mounia d'écrire un peu. Malgré cela, elle avait été dans un tel état second lors de sa brève rédaction que même le papier semblait encore imbibé d'alcool.

Blanche rangea la feuille pliée dans sa boîte. Elle ne put s'empêcher de ressortir une autre lettre, la dernière d'une série de missives qui, depuis le départ, l'avait intriguée et qu'elle s'était empêchée de rejeter.

Sans savoir pourquoi, au lieu de les lire et de les jeter ensuite, elle avait classé ces lettres dans la même boîte que celles des filles. Habituellement, les élèves lui envoyaient des courriels sincères mais rapides. Celui qui s'était penché sur le papier pour coucher des mots qu'il ne pouvait effacer, à moins de sacrifier la lettre au complet, donnait une valeur à la lettre qui l'empêchait de jeter ces papiers noircis d'une écriture minuscule.

Cette dernière lettre de Louis, un de ses élèves, lui trottait dans la tête depuis quelques nuits. Pourquoi ses mots la suivaient-ils pas à pas ? Louis était un bon élève, réservé et discret, et dont elle sentait l'intérêt sincère en classe. Il l'écoutait toujours. Il souriait à ses récits. Même si elle savait qu'il n'était pas issu d'un milieu à problèmes – elle avait rencontré sa mère et son père à toutes les soirées de parents, ses notes étaient au-dessus de la moyenne et jamais, en rencontre d'étape, son nom ne ressortait dans les suivis de cas –, elle sentait son élève fragile, comme s'il vacillait sur un fil.

Blanche avait le privilège de pénétrer l'imaginaire de plusieurs élèves pour qui l'écriture demeurait le seul moyen d'expression. Les textes narratifs qu'elle exigeait d'eux recelaient de mines d'or dont étaient privés ses collègues. Leurs mots d'élèves donnaient un relief supplémentaire à leur personnalité. C'était un accès direct à leur jardin secret.

La jeune femme s'était retrouvée parachutée dans un espace surprenant à la lecture des lettres de Louis. Elle reconnaissait sa calligraphie et son style, mais cette écriture s'était

recroquevillée pour emplir la feuille sans plus tenir compte des marges et l'histoire n'avait plus rien à voir avec les textes qu'il avait produits en classe. Si Louis ne l'avait l'interpellée à plusieurs reprises au gré des lignes, elle aurait crû qu'il avait adressé sa lettre à un autre destinataire. Elle aurait alors cultivé le plaisir d'une lectrice aux yeux voyeurs, mise au fait d'émotions qu'elle ne soupçonnait pas. Ou alors, elle aurait pensé que Louis l'aurait plongée, pour le plaisir de la création, dans le récit à la première personne d'un être troublé, vivant un drame qu'on lui projetait exclusivement.

Or un trouble étrange se dégageait des lettres. Elle n'arrivait pas à se convaincre que ce n'était qu'une histoire innocente. Les lettres s'étaient succédé depuis l'an passé et, plus les feuilles s'accumulaient, plus le ton de Louis la jetait dans un malaise qu'elle ne pouvait apprivoiser. La dernière lettre reçue, avec son tutoiement entêté acérant des accusations feutrées, amplifiait ce sentiment désagréable.

« Blanche, ton nom est la réponse à toutes mes questions orphelines. Ces questions que j'ai toujours posées, seul dans mon lit, sans même penser que des réponses pourraient les rattraper, les prendre, les consoler. Mais j'ai trouvé. Tu es ma réponse. Blanche, je n'ai pas à t'expliquer, à toi, alors que j'ai moi-même déchiffré ton propre secret, notre secret, caché au fond de tes entrailles. N'as-tu pas le goût de savourer la délivrance que procure la fin d'un tel silence au cœur de ta vie? Blanche, si je réussis à noyer mes pourquoi sans écho, à te cacher ma douleur, me regarderas-tu enfin, tel que tu devrais me regarder, tu le sais au fond de toi, Blanche, tu le sais. Je voudrais tellement que tu assumes notre histoire et que tu puisses me considérer comme tu devrais le faire. Pas comme un autre élève parmi une centaine d'autres, pas un parmi trente élèves. Moi tout seul, comme le seul enfant que tu as eu. On le sait maintenant tout les deux. J'ai compris les messages que tu m'as envoyés, les dates qui se croisent. J'ai appris l'an dernier que je n'étais pas leur enfant. Notre histoire alors s'est éclairée. Toute apparue d'un coup. Que va-t-on faire maintenant? »

Blanche tentait de reconstruire un puzzle troué d'avance. La mère de Louis lui avait confié que celui-ci avait été très troublé d'apprendre son adoption, l'an passé. Mais pour le reste, comment avait-il pu construire une telle histoire? Quel fantasme s'était-il autorisé pour se révéler comme son fils? Et quelle était cette menace voilée qu'elle lisait, au détour des mots? Elle plaça la lettre dans son agenda; elle en parlerait à Mme Dupéré plus tard.



Blanche arriva tôt à l'école, en coup de vent, malgré qu'elle ne dût être en classe qu'en après-midi. C'était un matin où tout s'enchaînait efficacement, comme par magie. La jeune femme avait attrapé l'autobus de justesse. Elle avait croisé Mohammed en entrant dans l'école, il lui avait souri, comme un soleil matinal les jours de grands froids. Ses examens étaient corrigés, ses notes étaient compilées. Son projet de lecture pour la deuxième étape l'emballait déjà. Tout roulait.

Blanche se sentit triomphante. Elle avait gagné. La lettre de Cindy reçue dimanche, lue, relue, fatiguée tellement elle l'avait brandie comme un étendard de sa victoire, l'avait mise dans un état euphorique qui ne s'atténuait pas depuis trois jours.

« Je me flex. Là, c'est sûr. Je sais que je l'ai dit plein de fois pis que peut-être que tu me croiras pas. Mais là c'est vrai que j'en peux pu de tout les mottés, avec leur cash sale, leur queue poilue pis leurs excuses de loosers. Avant-hier, j'en ai fait un dans son char, y'était pressé. Quand j'ai fini, je me suis relevée pour m'en aller pis je me suis rendu compte que y'avait un siège de bébé en arrière de son char. Je me suis dit qu'il fallait être vraiment wack pour être rendu là. Pis tout de suite après, je me suis dit que c'était moi la wack qui venais de le sucer dans son char avant qui s'en retourne dormir avec sa femme pis son kid. Je veux pu faire ça.

Faque j'vas me sauver, pasque sinon P. y va me vendre pareil comme y'a vendu Angela. Le pire, c'est que je l'aime. Je sais pas comment je vas faire. Chus pas capable de lui en vouloir. Mais si je pars pas, il va finir par me tuer morceau par morceau. J'ai dit aux filles qu'il fallait que je parte dans mon pays, à cause de ma grand-mère qui vient de mourir, mais de pas le dire. Comme ça, je suis sûre qui vont le dire à P., pis ça va me donner une couple de jours avant qui se rende compte que chus juste cachée. Y'a rien que toi qui le sais, mais je te dis pas ousque je vas, tout d'un coup que t'es obligée de le dire. J'vas me cacher un petit bout. Pis la prochaine fois que j'vas t'écrire, j'vas signer mon nom en bas de la lettre. J'vas faire ce que je veux. J'vas t'être pauvre, mais j'vas t'être libre. »



Même ce mercredi matin, Blanche avait peine à croire ce qu'elle avait lu tant de fois. Les erreurs de langue participaient à la douleur du texte de Cindy. Ces derniers paragraphes concluaient une lettre de quelques pages écrites visiblement d'un trait et dont le fil conducteur apparaissait net. Elle avait gagné. Son Système marchait.

La cloche du début de la première période sonnait. Blanche pourrait travailler dans sa classe le projet de la deuxième étape qu'elle voulait présenter à ses élèves. Novembre qui pourtant n'est pas réputé pour être joyeux s'annonçait plus chaleureux qu'espéré. Elle parlerait à Mohammed d'une idée volée au sommeil hier. Elle le verrait à l'agora, ce midi.

## LUNDI

Philippe et Mme Dupéré se rencontrent dans le stationnement du personnel. Elle l'invite à la suivre d'un regard.

« Vous commencez toujours aussi tôt ? demande Champoux.

– Si on veut avoir le temps de travailler avant que les élèves arrivent, il faut s'y prendre à bonne heure. Les matins, c'est une longueur d'avance. Et l'habitude ne se perd pas, même en journée pédagogique ! »

Ils pénètrent dans la polyvalente, désincarnée avant l'arrivée des milliers d'élèves. On dirait une triste usine. Ils croisent Gustave, le surveillant d'élèves, qui longe le corridor comme une ombre. Ce dernier fixe Champoux pendant quelques secondes avant de disparaître derrière eux.

Champoux entame la conversation avant même d'atteindre le bureau de la directrice. Il veut arriver au cœur du sujet rapidement. S'il le pouvait, il prendrait une télécommande et appuierait sur l'avance rapide. C'est sous-estimer Mme Dupéré, qui lui sourit et ne laisse échapper aucun mot. Elle referme la porte de son bureau derrière lui, prend le temps d'enlever son manteau et de ranger son attaché-case. Sans l'inviter à s'asseoir, alors qu'elle ouvre un des dossiers alignés sur son bureau, Mme Dupéré débute son récit.

« Vous ne connaissiez pas Blanche Bellemare. C'était une femme extraordinaire, avec une vision particulière de notre société, de la vie. Elle n'était pas nécessairement aimée de tous. Elle a dérangé bien des gens. Mais ceux qui l'aimaient auraient tout fait pour elle. Et elle était prête à tout pour demeurer fidèle à ses idéaux. Ces idéaux, ils étaient faits de justice et d'égalité des chances. Blanche voulait le Bien. Elle croyait qu'une société meilleure était à notre portée. Elle voyait le monde autrement. C'est le genre de slogan qu'on entend dans les médias, mais c'est tellement galvaudé ! On en oublie ce que cela veut vraiment dire que de faire les choses comme personne ne les a faites avant. Et pour changer vraiment une situation qui vous révolte, comme elle l'a fait, on doit prendre de vrais risques.

– Cela ne vous dérange pas que je m'assoie ? demande Philippe sans espérer de réponse.

– Le Système, c'est ce qu'a trouvé Blanche pour penser notre monde autrement. Jamais je n'aurais cru que les choses se termineraient comme elles l'ont fait mercredi dernier. Aujourd'hui, vous allez me dire que c'était évident que ça allait mal tourner. Pourtant, si l'idée de Blanche avait marché, on aurait crié au génie, on aurait dit que c'était évident que ça irait comme prévu. C'est exactement ce qu'elle m'a répondu quand je lui ai demandé d'être prudente.

– Qui l'a tuée, Mme Dupéré?

– Franchement, pensez-vous que, si je le savais, je vous l'aurais caché ?, tranche la directrice. Je ne vois pas comment ce pourrait être quelqu'un de l'école. Le problème, c'est que pour nous protéger, Blanche a caché toute l'autre partie du Système. Elle ne nous a pas dit qui se trouvait derrière le rideau.

– Les filles? Qui étaient-elles? Où sont-elles ? »

Elles devraient quand même se douter, les filles, de la personne qui a descendu Blanche. Elles représentent le lien, après tout, entre l'école et la rue. Un des liens. Pourquoi ne se manifestent-elles pas ?

Mme Dupéré se plie aux questions de Philippe. Elle ne peut plus dissimuler quoi que ce soit maintenant.

« Les filles sont des décrocheuses ; elles avaient déjà quitté l'école. Elles ont rejoint les rangs d'un gang de rue. Ou plutôt, elles ont été recrutées, devrais-je dire. Comme elles n'ont que 15 ans, il est vain, si on peut le formuler ainsi, de porter plainte à la DPJ. Le temps que leur dossier soit traité, elles auront célébré leur 16<sup>e</sup> anniversaire. Et alors, on juge qu'elles sont trop vieilles, car, le temps de monter de faire les enquêtes, de ramasser les témoignages, de demander les recours, elles approcheront 18 ans, et là, on ne pourra plus *légalement* rien faire. Alors, on ne fait rien dès le départ. Je ne sais pas comment Blanche a fait pour les retrouver. Et je ne sais pas ce qu'elle leur a dit pour les convaincre de venir en classe au début de l'année, mais en septembre dernier, nous avons placé cinq filles dans le même groupe de 3<sup>e</sup> secondaire. Elles ne sont presque plus revenues, après le 30 septembre. Certains profs, ceux qui faisaient partie du Système, devaient continuer à les déclarer dans leur classe, ce qui fait que, dans les fichiers, elles étaient présentes à l'école. Nous obtenons les fonds du Ministère pour cinq élèves qui ne nous coûtent rien dans les faits. Ces absentes laissent plus de place

aux 27 autres élèves qui sont restés en classe et qui ont besoin de leur enseignant. Voilà ma partie du Système, sergent-détective Champoux. Cela ne vous fait pas un gros mobile de meurtre.

— Vous avez fermé les yeux sur la prostitution de mineures, au risque de la vie d'une enseignante, pour cinq élèves de moins dans un groupe de secondaire 3 ? » insiste Champoux. La directrice soutient son regard.

N'importe qui l'aurait lapidée, mais Champoux sait que c'est l'idée de Blanche. La partie du casse-tête que Blanche détenait jetterait une autre lumière sur le cauchemar de Philippe. Cette partie de l'équation échappe à Mme Dupéré. La vérité, c'est qu'on préférerait ne pas savoir. Blanche avait dit à la directrice ainsi qu'à ses collègues que ces filles étaient dans la rue de toute façon et qu'elle désirait les aider autrement. On ne peut aider personne contre son gré, c'est la base de la relation d'aide. Blanche avait donc décidé de demeurer présente pour les filles, pour que, le jour où elles lanceraient l'appel de détresse, il soit entendu immédiatement. « Pensez-vous qu'elles vont attendre les heures ouvrables pour crier qu'elles n'en peuvent plus? Si ça arrive, ce sera un 9-1-1 ; si personne ne répond, elles replongeront. » Même si on sait que l'éruption approche, comment prédire exactement quand le volcan explosera? Voilà un des arguments qui avaient convaincu Mme Dupéré.

« Je lui ai dit qu'on essayait deux ans. Si rien ne se produisait, l'école cesserait la collaboration. D'ici là, oui, nous avons fermé les yeux sur ce que ces filles faisaient quand elles n'étaient pas à l'école. Parce que de toute façon, on avait déjà échoué. Blanche m'a convaincue qu'on devait essayer de faire autre chose. Elle voulait aider ces filles-là. Et en diminuant le nombre d'élèves par classe, elle aidait d'autres filles à ne pas se rendre là.

— Où sont les filles ? Comment est-ce que je peux leur parler ? »

Philippe n'a que faire des justifications de la directrice. Il doit parler aux filles, mais il craint que Mme Dupéré ne sache pas où les trouver. Les adresses des filles le conduiraient sûrement à la rue Casgrain. Que faire avec quatre noms de fugueuses dans une ville de plusieurs millions d'habitants ?

La réponse de Mme Dupéré se résume à un haussement coupable des épaules. Les craintes de Philippe se cristallisent. Les filles se sont envolées et Blanche, le dernier lien qu'il leur restait avec le monde extérieur, est morte. Il se lève sèchement.

Alors qu'il approche de la porte, la directrice lui lance, presque avec défi, que le Système, ce n'était pas que les filles. Philippe bronche à peine et tourne la poignée : il provoque la directrice pour qu'elle crache le morceau. Il tire la porte. Quelqu'un lui fait face, sur le seuil.

« Tiens, justement, je crois que c'est le bon moment de vous présenter Pierre-Yves. »

Attendait-il de l'autre côté de la porte que la directrice lui dise d'entrer ? Mme Dupéré l'avait-elle conservé comme un as dans sa manche ? Philippe revient, suspicieux, s'asseoir au bureau de la directrice alors qu'elle lui présente le technicien en éducation spécialisée. Ce dernier semble si peu surpris de la présence du policier que Philippe se demande jusqu'à quel point ils ont répété la scène avant son arrivée. Les propos que tient Pierre-Yves lui semblent d'ailleurs très bien structurés pour quelqu'un qui se trouve là par hasard, au petit matin, et qui raconte spontanément son histoire.

Avec l'aval de Mme Dupéré, l'homme lui expose le marché de la drogue douce qui s'est implanté à l'école. Un marché qu'ils contrôlent. Pierre-Yves décrit l'idée de Mohammed puis la demande de Blanche. Simplement, l'Équipe, quatre gars et une fille, revendeurs, liés par le serment de verser l'argent sale dans un compte pour aider leurs parents ou leurs études futures. Grâce à la collaboration de l'Équipe de Mohammed, l'école a éradiqué le marché de drogues dures qui y sévissait. Ils savent aussi qui consomme, et ainsi qui est à risque de basculer au-delà de la consommation « exploratoire », comme la nomme Pierre-Yves. « On n'encourage pas, on encadre. Quand il y en a un ou une plus fragile, on le sait tout de suite, on le suit. » Un autre Système. Les yeux de Philippe alternent de Pierre-Yves à Mme Dupéré. Pourquoi la directrice lui fait-elle ce matin l'étalage de cette histoire ?

« Quel rapport entre les filles et la drogue ? » demande Philippe en regardant ses deux interlocuteurs.

Le silence perplexe de Pierre-Yves fait comprendre à Philippe, cinq secondes trop tard, que le technicien ignore le Système des filles. Lui connaissait le Système de la drogue.

Philippe balbutie. Le téléphone de la directrice rompt le malaise, comme dans les films, et autorise ainsi la directrice à remercier les deux hommes d'un coup d'œil. Pierre-Yves sort en saluant Champoux de la tête.

Le policier saisit le message de la directrice : à part Blanche et elle, une seule autre personne ne connaît les deux Systèmes. Voilà pourquoi Pierre-Yves est venu raconter son Système. Elle ne voulait pas nommer Mohammed, mais a réussi à laisser sous-entendre son implication dans l'histoire. Comment aurait-elle pu porter des accusations franches ? Néanmoins, elle ne voulait pas prendre la chance qu'un indice échappe à la seule personne en position de résoudre l'énigme. Mohammed est partout. Elle aurait bien vérifié elle-même... mais Champoux est là pour ça, après tout.

\* \* \*

Philippe sort en trombe du bureau de la directrice. Sitôt à l'extérieur de l'école, il compose le numéro du cellulaire de Mohammed. Le message laconique de la boîte vocale le fait sortir de ses gonds.

« Mohammed, ici Philippe Champoux. À quoi ça sert, ton cellulaire, si tu le fermes quand on a besoin de toi ? T'es où ? Il faut qu'on se voie absolument avant que tu ailles à l'école. Je serai chez Enzo pour la prochaine heure, sur St-Laurent. »

Philippe jette un œil à sa montre. Huit heures passées. Catherine dort peut-être déjà : son quart de nuit s'est terminé vers 7h et elle possède le don de s'endormir dès que ses paupières sont autorisées à se fermer. Quand on est agent, c'est une bénédiction qui permet de récupérer du rythme fou des horaires. Ce l'est moins quand votre ami a justement besoin de votre oreille pour mettre de l'ordre dans ses idées. Il tente son cellulaire. « Salut, c'est Catherine ! Je vous rappelle ! » Il lui demande de le joindre dès son réveil et marche vers son boui-boui italien. L'air frais, la caféine, la ville. Même le seul sourire du serveur que ses habitudes désordonnées ne surprennent plus contribuera à lui donner l'énergie qui lui fait défaut.



Philippe s'installe dans un coin avec son premier espresso. Les arbres grelottants, à l'extérieur du café, l'emportent dans une nécessaire méditation. Comment le Système de la drogue et l'Équipe ont-ils participé à la mort de Blanche ? Philippe ébauche des hypothèses, voit des routes se croiser. L'Équipe ainsi que Mohammed, comment sont-ils reliés au meurtre ? Impossible qu'ils ne le soient pas... Il vient de trouver sa porte d'entrée, la personne de l'intérieur, qui a fait pénétrer l'arme ou peut-être même le meurtrier jusqu'à l'agora. Même avec les meilleures intentions au départ, personne n'est à l'abri du chantage : peut-être qu'un membre de l'Équipe, une fois le doigt dans l'engrenage, est devenu sensible à l'appât du gain. À chacun son talon d'Achille. Celui qui fournit la drogue à l'Équipe pourrait être la même personne qui manipulait les filles. Mais pourquoi voulait-il tuer Blanche ?

Philippe est interrompu par l'irruption de Mohammed qui s'affale devant lui les yeux bouffis.

« Je ne vais pas à l'école aujourd'hui, c'est congé pédagogique. Vous êtes *speed*, ce matin, détective... Quelle mouche vous a piqué ? »

La nonchalance de Mohammed ajoute à l'irritation de Philippe. Celui-ci feutre sa voix, mais prend soin de ne pas dissimuler sa colère.

« C'est quoi cette histoire de trafic de drogues dans l'école, ton équipe puis je ne sais pas quoi encore ? T'as pas pensé que c'était important de m'en parler, depuis le début ? Tu t'es pas dit que ça pourrait avoir un rapport avec notre meurtre ? À quoi tu joues ? »

— Ho, ho... Tranquille. Je ne vous en ai pas parlé parce que je suis sûr que cela n'a pas de rapport. Pas besoin de mettre l'Équipe dans le pétrin pour un peu de hasch. Je voulais pas vous détourner de la vraie enquête. De toute façon, vous n'auriez pas compris tout de suite pourquoi on faisait ça.

— Non seulement je ne comprends pas plus maintenant, mais il y a de bonnes chances pour que je ne te croie même plus quand tout va être fini. Va falloir que tu m'expliques tes combines très clairement avant que je m'énerve pour vrai et que je finisse par faire ce que j'aurais dû faire depuis le début : te *crisser* en dedans pour être sûr que tu ne joues pas ta *game* de ton bord. »

Pour Mohammed, ce n'est pas le temps de perdre la confiance de Champoux et de risquer qu'on ne trouve pas l'assassin. Il sacrifie ses secrets. Le ton du policier l'exaspère, mais il pense à la façon dont Blanche aurait réagi. Elle aurait tu son mépris pour l'arrogance de cet homme. Pugnace, elle se serait accrochée à son but ultime, n'aurait conservé que cela en tête et aurait repris son équilibre. Ne regarder que ce point lumineux, au loin, pour marcher plus droit.

« Ce qu'on ne peut pas empêcher, on peut au moins le contrôler puis en tirer profit : c'est ça, le Système. Vous savez ce que cela veut dire, "endémique" ? C'est comme ça que Blanche m'a expliqué le concept. Vous ne pourrez jamais empêcher des jeunes d'essayer la drogue. C'est sûr qu'on se dit tous que les adultes l'ont essayé, alors c'est difficile de nous faire la morale ensuite... Faut juste pas dépasser les limites, tomber dans quelque chose de pire. Et puis, l'argent sale, il pourrait servir à quelque chose de propre. Le profit, c'était pour nos études ou notre famille. C'était ça, mon idée à moi du Système. C'est comme ça que j'ai voulu faire quelque chose pour changer un peu le monde.

— Blanche te laissait faire ton petit commerce avec tes amis sous prétexte que tu nourrissais ta famille? C'est touchant. Mais elle vérifiait ça comment? Elle avait ouvert un compte à la Caisse pop de Villeray?

— Elle nous croyait. Elle me croyait. »

Philippe attend la justification qui étayera ce que Mohammed essaie de lui faire avaler. Rien ne vient. C'est son seul argument, « elle me croyait ». Le policier demeure dubitatif. Peut-être n'aurait-il jamais dû le croire. Philippe fait signe au serveur, qui active son monstre de métal brillant.

« J'étais sur Internet hier. Je pense que j'ai retrouvé une des filles », lance Mohammed.

Voilà bien le problème d'Internet : on ne peut jamais être certain de l'identité de la personne à l'autre bout du clavier. Philippe provoque Mohammed. Cette perche tendue n'est qu'un autre mirage. Mohammed se défend.

« Elle a répondu à mon courriel. Elle ne voulait pas me voir, elle m'a écrit que c'était trop dangereux. Alors, je lui ai dit qui vous étiez et où aller vous rencontrer. Peut-être qu'elle

va rester cachée. J'espère que non. Elle s'appelle Cindy. » dit Mohammed, en refermant son manteau.

Champoux termine son café et sort, peu de temps après le jeune homme.

\* \* \*

Les yeux d'une jeune fille au visage imperméable balaient le plancher du C.O. Nord, un des quatre Centres Opérationnels du Service de police de la Ville de Montréal. Un agent ouvre une porte, laisse entrer la frêle fille dans le bureau du sergent-détective Champoux. En évitant le regard du policier, elle dépose un petit bijou, une tige de métal surmontée de pierres rouges et vertes. Une cerise de mauvais goût. La boucle de nombril.

Elle lève les yeux, de grands disques bruns, charbonnés à la va-vite, et regarde Philippe.

« C'est de ma faute. »

Les gens qui ne sont pas responsables des fautes pour lesquelles vous recherchez un coupable s'accusent souvent de beaucoup de maux. Ce doit être parce que ceux qui devraient prendre le blâme le rejettent du revers de la main.

« Pourquoi tu penses que c'est de ta faute ?

— Je ne le pense pas, je le sais. Mme Bellemare m'a aidée et il n'a pas aimé cela. Quand il a compris que je l'avais quitté, il a sauté une coche. Fait que pour ne pas qu'elle aide d'autres filles, il l'a tuée.

— Qui, ça, "il" ? Où étais-tu mercredi dernier ? Étais-tu à l'école ? »

Deux traces noires filent sur les joues de Cindy. Ses yeux reprennent leur course de papillon schizophrène.

« J'étais cachée. Il est capable de tout, vous comprenez pas ? Je pense que j'aurais aimé mieux qu'il me tue à la place. Au moins, ça n'aurait dérangé personne. Je pensais jamais qu'il

irait jusque-là. Il ne parlait presque jamais, j'aurais dû le savoir que c'était un malade puis qu'il fallait pas le niaiser », hoquette-t-elle.

Malhabile devant les débordements émotifs des autres, Philippe dissimule son malaise en fixant son attention sur des objets anodins. Il tend une boîte de papiers mouchoirs à la jeune fille :

« Écoute, on va commencer par le début. Tu vas me raconter toute l'histoire. N'aie plus peur. Tu as bien fait de venir me voir. »

Le ton se veut rassurant. Cindy s'écrie, presque furieuse :

« Vous dites tout le temps ça. Si je suis venue, c'est juste parce que je pense que ça peut pas être pire. » Elle reprend son souffle : « Blanche aussi, elle m'avait dit que je prenais la bonne décision, qu'elle allait m'aider. Que j'avais bien fait. Puis aujourd'hui, elle est morte. Fait que ç'a donné quoi, hein ? »

Champoux passe outre son commentaire. Il ne commencera pas à argumenter avec une fugueuse de 15 ans en état de crise. Puis, elle pourrait avoir raison. Il ouvre un nouveau dossier.

« Je vais vraiment faire ce que je peux, OK ? C'est ce qu'on veut tous, et si tout le monde coopère, on va l'attraper. Tu t'appelles comment ? demande-t-il en inscrivant la réponse avant qu'elle n'ouvre la bouche.

— Cindy. » Elle se referme, disparaît dans son brouillard.

Champoux, qui était tout appliqué à remplir sa fiche, suspend son crayon au-dessus de son dossier et lève la tête. Il soupire bruyamment pour montrer son exaspération grandissante. Philippe utilise inconsciemment ce personnage, pour mettre de la pression et aussi pour montrer qu'il contrôle la situation. Les yeux de la Chilienne battent furieusement, mais les larmes qu'elle voulait chasser gagnent la lutte. Philippe appuie chacune de ses syllabes. Son ton a légèrement augmenté.

« Cindy. Bon, va falloir que tu m'aides, Cindy. T'es pas venue ici juste pour me dire ton prénom, hein ? Cindy... Cindy qui ? T'es née quand ? T'habites où ? Si tu veux aider Mme Bellemare, si tu veux qu'on t'aide, il faut que tu m'aides, moi. Vas-y. »

Après une inspiration saccadée, ravalant un sanglot, les sourcils en accent circonflexe, Cindy décline son identité et donne une adresse.

- « C'est l'adresse de mes parents. Mais j'habite plus là.
- Évidemment. Tu connais le 6561 Casgrain ?
- Oui, c'est l'appartement de Blanche.
- Mais encore ?
- Hein ?
- Comment sais-tu que c'était son appartement ? »

Philippe pianote sur un clavier désuet en fixant son écran. Il prend le temps de poser sa question suivante, en détournant la tête au dernier mot, pour l'effet.

« Et comment se fait-il que j'ai cette adresse comme ton domicile ? »

Cindy ne bouge plus. Elle fixe Champoux. Elle n'a pas fait tout ce chemin pour lui révéler seulement son nom, après tout. D'une traite, elle lui débite sa réponse.

« Toutes les Cherry avaient cette adresse. On pouvait toutes y aller. On ne couchait pas souvent là, des fois c'était juste une sieste pour se reposer, mais au moins, quand on pouvait, c'était une bonne cachette. Elle a dit que ça nous protégerait et que c'était plus facile, pour l'école, puis la gang. Blanche, c'était notre mentor.

– OK, soupire Champoux. Je vais me prendre un café. On va reprendre depuis le début. Veux-tu un chocolat chaud ?

– J'aimerais mieux un café, moi aussi. Avec trois sucres, SVP. »

Le policier regarde la jeune fille. Dans ce corps de femme, déjà mature et confiant, se cache une âme toute jeune, malhabile et écorchée. Il en voit chaque jour, des enfants blessés, des hommes désespérés, des femmes brisées. Mais avec ce maquillage grossier, la réalité lui assène un violent coup.

Alors que Champoux prépare les deux cafés, Robert lui chuchote qu'il aurait plutôt demandé un Pepsi, à son âge. Champoux fixe le liquide sirupeux, épuisé. La fin approche, la résolution du meurtre, il la touche : il appréhende seulement de s'effondrer à deux pas de la ligne d'arrivée.

Philippe revient dans son bureau, où Cindy s'applique à torturer une mèche de cheveux de ses doigts aux ongles mutilés. Il craint ce qu'elle va lui raconter. En fait, il réalise qu'il repousse ce moment où sa Blanche à lui, celle dont il était amoureux, aura complètement disparu. Pourtant, toutes les Blanche ne peuvent être tellement éloignées les unes des autres. Il ne se résout pas à laisser aller sa Blanche et se dit que ce qu'il connaît d'elle, de ses instincts, de ses désirs, devrait l'aider dans son enquête et non pas lui voiler la vérité. Toutes les facettes juxtaposées composent un kaléidoscope.

« Vous devez en entendre des millions d'histoires comme la mienne, je suis pas vraiment originale. C'est juste que nous autres, on avait Blanche. Je sais pas si c'est lui qui l'a tuée, mais c'est sûr que c'est lui qui a donné la job.

— Le problème, c'est que des "c'est sûr que c'est lui", c'est pas très convaincant pour un juge. Reprends depuis le début, comment tu l'as rencontré, lui, qui est-il, puis comment Blanche est arrivée dans le décor. C'était quoi sa relation avec votre gang. »

Cindy fronce les sourcils, comme si replacer tous ces morceaux de puzzle qui flottent au milieu de la peur et de la peine lui demandait un effort surhumain. Puis une étincelle, sur son visage, la lumière ; elle se rappelle le début du tunnel.

Une copine lui a présenté d'autres amis, à un *party* dont l'école avait parlé toute la semaine. Est apparu le beau et grand P. Il lui a dit ce qu'elle avait toujours été avide d'entendre : je serai toujours là pour te protéger et prendre soin de toi. Tu es ma princesse. Toi, je t'aime. Toi, c'est pas pareil. Tu es différente des autres.

« Je sais pas trop comment ça se fait que Blanche est comme entrée dans la gang. Ça doit être à cause d'Angela. En tout cas, P. était vraiment en *crisse* que Blanche et elle se connaissent. Au squat, quand il s'en est rendu compte, il a sauté sa coche et lui a cassé le nez. C'est ça qui est trompeur. Des fois, c'était le plus gentil des gars, plus fin que les autres. Je me



trouvais tellement chanceuse qu'il m'aime. J'aurais tout fait. Tout pardonné. Puis sans raison, il changeait complètement. »

Elle va replonger dans sa relation avec P., le policier le voit. Encore une fois, l'interrogation cinglante le frappe : comment peut-on se faire manipuler autant et en redemander ? Philippe la ramène à Blanche.

« En fait, je pense que Blanche et lui se connaissaient déjà. Peut-être par l'école. Je sais pas ce qu'ils se sont dit, mais elle a dû faire un *deal* avec lui, parce qu'on avait le droit de la voir et il se fâchait pas trop. Mais il fallait qu'on aille à l'école au début de l'année. Ils nous ont dit que c'était pour mieux nous cacher ensuite, qu'on aurait pas la DPJ après nous autres. Notre adresse était celle de Blanche, parce que sinon on n'en avait pas vraiment. Puis moi, je voulais pas retourner dans Parc-Ex chez mes parents. »

La vibration du cellulaire de Philippe lui indique le réveil de Catherine. L'entretien avec Cindy se termine, après que Champoux lui eut posé les questions qui lui trottaient dans la tête. Celles sur Mohammed. Que savait-il de l'univers de l'assassin ? Il le connaissait et se doutait que c'était lui ? Il y a aussi ce qu'il ne peut demander à Cindy, mais qui le taraude et qu'il ne s'explique toujours pas : pourquoi Mohammed lui cache-t-il encore des éléments qui pourraient les aider à résoudre le meurtre ?

\* \* \*

Philippe coupe le moteur quelques dizaines de mètres après avoir dépassé Catherine, qui marche sur la rue du Parc. Arrivée à la hauteur de l'automobile banalisée, elle y entre sans hésitation. La portière claque. Elle frotte ses doigts dans la paume de sa main opposée, pour se réchauffer. Sans même lui jeter un coup d'œil, en continuant de jeter des coups d'oeils furtifs aux alentours, Philippe se met à parler comme si la conversation n'avait été suspendue qu'un instant. Il expose à sa complice son intuition et les intentions qui en sont nées.

« Pourquoi maintenant, qu'est-ce qui s'est passé cet avant-midi pour que tu te décides ? » l'interroge Catherine.

Philippe redémarre, lui raconte la visite de Cindy au poste. Ceux qu'elle a nommés, l'emplacement du squat. Ils se postent non loin de la résidence de Mohammed. Habituellement, en filature, Philippe s'étire les muscles du cou, se cale dans le siège et rabat une casquette sur son visage. Aujourd'hui, à peine dévie-t-il la colonne vertébrale pour se donner un semblant de nonchalance. Il attend, tout court. Catherine le regarde, inquiète. La lumière grise de la fin de la journée enlève la netteté des traits de Philippe, mais son état se devinerait dans le noir. Il est exténué, et même au-delà.

Mohammed sort de chez lui. Il marche, la tête incrustée dans les épaules, vers le coin industriel du quartier, avant le parc. Les policiers le talonnent, dans leur véhicule. Il coupe à travers les stationnements des bâtisses abandonnées, ce qui force les deux complices à laisser leur automobile pour le suivre.

Philippe et Catherine le voient disparaître derrière une bâtisse de béton. Le bruit d'impact d'une lourde porte les avertit que le jeune Arabe s'est introduit dans l'édifice. Ils s'approchent prudemment. Ils sondent la porte, pour confirmer qu'elle est déverrouillée.

« On ne peut pas entrer là-dedans. C'est sûr qu'on va se faire ramasser dans un coin. Je ne suis même pas supposée être avec toi. S'il a laissé la porte débarrée, c'est peut-être que quelqu'un vient le rejoindre, suppose la policière.

— Non, c'est parce qu'il n'a pas la clé. Je n'ai pas le choix : faut que je le suive. Je vais y aller tout seul. Bob sait que je suis sur le terrain en train de le filer. Il devrait arriver bientôt. Reste ici pour monter la garde. Garde ton cellulaire pas loin. Prends pas de risques.

— Non, prendre des risques, ça, je te laisse ça. » répond Catherine pour clore la rafale d'instructions de Philippe.

\* \* \*

Philippe suit Mohammed qui a pris l'escalier près de l'entrée. Il le situe grâce aux bruits qu'il parsème sur son chemin, l'écho se perdant derrière lui. L'immeuble abandonné ne semble pas si grand de l'extérieur, pourtant, à chaque palier que Philippe atteint, les corridors se déroulent devant lui, comme d'interminables allées où se perdent les sons du vide. La nuit précoce de novembre tombe rapidement et bientôt il n'y verra plus rien.

Mohammed a atteint sa destination. Plus un son, que les gargouillis d'une veille bâtisse. Puis, les pas de quelqu'un, plus bas, dont Philippe entend les précautions.

La tête de Robert apparaît au palier.

« Au moins, t'as pas attendu que j'aie un *gun* sur la tempe et six gangsters autour de moi pour débarquer. Je me demande si c'est pas par manque d'esprit dramatique... chuchote Philippe.

— Tu lis trop de romans policiers, c'est pas bon pour toi, après t'es rempli d'attentes... Catherine est repartie. Qu'est-ce que tu veux faire ? Il est où, notre champion ? »

Mohammed s'est arrêté au dernier étage. Les deux policiers gravissent l'escalier de béton et s'arrêtent avant la dernière volée de marches. Mohammed vient de pénétrer dans la pièce et il a refermé la porte sur lui

« Il attend quelqu'un ? s'enquiert Robert.

— Il est venu rejoindre quelqu'un. C'est la première fois qu'il vient au squat, la petite me l'a confirmé tantôt. C'est quelqu'un qui l'a fait venir. Et c'est ce quelqu'un qui m'intéresse.

— Et comment as-tu appris tout ça, Sherlock Holmes ? »

Philippe lui raconte que l'écrivain des questions électroniques a modifié sa méthode. Il lui a adressé un courriel plus étoffé ce midi, en donnant la copie conforme d'une missive envoyée plus tôt à Mohammed. Il lui donnait rendez-vous au squat. Et par le fait même à Philippe.

. Philippe, qui s'est approché de la pièce pendant que Robert fait le guet au sommet de l'escalier, tend l'oreille. L'écrivain des courriels apostrophe Mohammed en lançant : « Enfin ! » Philippe ne veut pas reconnaître cette voix qu'il a entendue la semaine dernière. Ses présomptions sur les liens entre l'Équipe, le Système des filles et l'assassin de Blanche n'ont plus aucune valeur lorsque Philippe comprend que Louis se trouve à l'épicentre du

drame. Louis ! Il rit de ses instincts de fin limier puisque suivre la seule piste valable lui semblait trop évident qu'il l'avait laissée en plan. C'était si simple. Une rage froide le submerge comme une régurgitation douloureuse. Il tait sa frustration pour écouter Louis.

« Je sais que tu as un lien spécial avec Blanche, je le sais, je l'ai dit à P. aussi. Mais ce lien, plein d'autres hommes l'ont eu avant toi. Tu es juste un amant insignifiant parmi tant d'autres. Moi, je suis le seul fils qu'elle avait. Elle aurait dû prendre soin de moi. Elle aurait dû se rendre compte de la valeur de notre relation. Mais ça lui a pris trop de temps avant de comprendre. Trop. Elle savait qu'elle m'avait abandonné, elle le savait. Je sais qu'elle s'en voulait. J'étais heureux dans ma famille d'adoption, mais c'est avec elle que j'aurais dû être. Je suis le seul. C'est moi. Mais elle m'a écarté. J'ai trop attendu. Et ce qu'elle m'a fait, je ne lui ai jamais pardonné. On laisse des amants, on n'abandonne pas son enfant. Même les animaux les plus cruels ne font pas ça. Peut-être que si elle avait pu lire mes lettres correctement, si elle avait saisi tous mes mots, tout ce que je lui disais entre les lignes, on n'en serait pas là. Mais l'impatience m'a brûlé. Elle a payé. J'ai utilisé P., je l'ai fait entrer dans l'école. Mais c'est mon plan qu'il est venu exécuter. Mon plan. »

Au milieu des sofas recouverts de couvre-lits disparates, au centre de cette pièce démesurée et froide, Louis sait qu'il s'adresse autant à Mohammed qu'au policier derrière la porte. Il a construit tout son théâtre sur ce dernier acte. Louis attend, il croit qu'il suffira du souffle d'un ange pour que Mohammed bascule et adopte son histoire. Avec les secondes qui s'écoulent comme des heures, Mohammed essaie de comprendre la trahison de Louis, son dessein.

Impatient, Philippe entre, l'arme devant. Il concède qu'il n'est pas habitué de recueillir des confessions aussi rapides. « Ça serait sûrement divertissant de te laisser continuer, mais je pense que tu devrais utiliser ton droit au silence sans regret. J'en ai assez comme cela. » lance-t-il à Louis. Le regard de Mohammed n'est plus qu'incrédulité. Pendant que le policier vérifie que le jeune n'est pas armé, Mohammed vocifère que c'est impossible, que Philippe n'a rien compris. La réaction de Mohammed nourrit le sourire de Louis.

Robert franchit le seuil en avertissant que quelqu'un s'en vient : la bouteille vide qu'il a laissée devant la porte d'entrée, comme un signal, vient de tinter. Cette personne n'est pas seule. « C'est P. C'est lui que vous cherchez », insiste Mohammed, droit et frustré.

Surpris que ce nouveau personnage intervienne dans son histoire, Louis dévisage Robert alors que celui-ci tente de deviner l'avancée de P. dans l'immeuble. Pendant que l'attention de Louis est accaparée ailleurs, Mohammed attire le regard de Philippe. Il agite sa main près de sa tête d'un signe sans équivoque pour illustrer son opinion sur l'équilibre mental de son ami. Louis capte au dernier moment les mimiques de Mohammed, qui cache sa main, coupable, ne voulant pas provoquer le volcan.

« Vous pensez que je délire. Vous pensez que je ne serais pas capable de faire ça ? C'est moi qui ai manipulé P., c'est moi le cerveau, c'est vrai. Je lui ai juste fait croire que j'avais un bon motif pour la tuer, je lui ai montré ma rage, elle est vraie quand même, ma rage. J'ai juste eu à dire que moi, je ne pourrais jamais faire cela, alors que lui... Et voilà, il a fait ce que moi j'aurais dû faire, ce que ma rage m'aurait poussé à faire si j'avais pas réfléchi. Mais j'ai très bien réfléchi, plus que tout le monde, j'ai réfléchi... »

Louis a dépensé les dernières secondes qui restaient. Robert referme la porte rapidement. Tout juste avant que P. et Snoopy ne surgissent, Philippe et lui se dissimulent derrière de grands rideaux sombres et poussiéreux, pendus du plafond, abandonnant les deux adolescents à leur scène. La porte claque.

« Ah ben, quelles belles rencontres aujourd'hui ! siffle P. On est gâtés : on a le jeune amant et le fils de notre prof préférée. »

Robert se tourne vers Philippe, couvert d'obscurité. Il articule, perplexe : « Qui ? Comment ça, son amant ? Son fils ? » Louis rit de façon exagérée. Il rit pour deux, puisque Mohammed demeure coi.

Le sourire de P. tombe net. Il tranche le rire de Louis et en se retournant vers lui, éructe : « Tu as été suivi. Il y a un gars qui est rentré ici, puis un autre après. » Il se détourne et hurle, pour tout l'édifice : « Pensez-vous qu'on *check* pas notre place, gang de clowns ? »



Philippe se retourne vers Robert et porte sa main à son arme. Son partenaire opine, brandit la sienne, dans l'obscurité.

« OK, *guys*. On va sortir, doucement. Vous avez chacun une arme pointée entre les deux yeux. Mettez vos deux mains sur la tête. Vous ne bougez pas et tout va bien aller. »

Les deux policiers avancent lentement, Robert derrière les deux garçons qui viennent d'entrer, Philippe derrière Mohammed et Louis. Robert referme la porte de l'immense pièce. P. rigole, d'un petit rire infantile, léger et ensoleillé, qui s'écoule sur le béton. Terriblement impertinent. C'est sa façon de détourner l'attention, de feindre la désinvolture. Il joue sur les contrastes, pour mieux manipuler les filles ou pour négocier avec les gars.

La musique pixellisée du cellulaire de P. brise la tension. Philippe crie non. « Tu ne mets pas ta main dans ta poche. » P. le regarde jusque dans le fond des yeux. Sa main descend doucement.

« J'ai dit à un de mes gars de m'appeler dix minutes après que je sois entré. Si je réponds pas, t'as quatre gars qui débarquent ici avec leur *gun*. Qu'est-ce que tu fais? » crache P. en crescendo.

C'est au tour de Philippe de sourire, grinçant. Le téléphone continue d'émettre sa musique primaire.

« Moi, j'ai dit : tu ne réponds pas. Mon collègue va prendre ton téléphone. Là, je me trouve à moins de quinze pieds de ton front et je te vise entre les deux yeux. Je suis un peu du genre nerveux. Si tu bouges d'un poil, je risque de faire quelque chose que tout le monde regrettera. En tout cas, plus toi que moi, c'est sûr. *Capitch?* Quelle poche, ton cellulaire? »

Personne ne bouge. Le seul mouvement dans l'espace est celui de la main de Robert qui disparaît dans l'immense paletot de P. pour en ressortir l'objet dont la ritournelle ne finit plus. Robert appuie sur une touche du cellulaire pour répondre. Il tient l'appareil à mi-chemin entre son visage et celui de P. Les cris d'un garçon émergent de l'appareil. Sans même attendre que P. ne le salue, il hurle :



« Yo ! Y'a des *chars* de police tout le tour du squat ! Les *coch'* sont en train de rentrer ! Yo ! Sortez de là ! »

Robert lance violemment le téléphone sur le mur, reprenant son arme à deux mains et vociférant : « Tu ne pensais quand même pas qu'on était sortis, nous autres aussi, sans avertir nos petits amis, hein ? »

Philippe sourit durement.

« Vous êtes en état d'arrestation, les deux.  
— On n'a rien fait ! » hurle Snoopy.

P. regarde Philippe avec haine. Il n'a pas bronché depuis que son cellulaire a sonné. Sa posture asymétrique lui confère un déséquilibre inquiétant. Mohammed se tortille de fébrilité. Il voudrait tout suspendre, parler à Philippe. Le point de rupture approche. « On t'a rien demandé, toi. C'est pas à toi que je parle », lance Philippe à Snoopy. « Reste tranquille, fais ce qu'on te dit et tu vas pouvoir souper avec ta maman ce soir. »

Comme un coup de tonnerre, sans que personne n'ait pu penser qu'il ouvrirait la bouche dans ce moment tendu, Louis hurle : « Mais pas moi ! » Alors que même le dernier des voyous retournera voir sa mère, Louis, lui, se complaît dans son drame : « Plus de mère. Moi. Tout seul. Moi, je peux pas rentrer nulle part ! »

Philippe a lancé une étincelle dans la tête de l'adolescent, comme si son espace mental n'était qu'une énorme sphère de gaz et que les mots de Philippe avaient tout fait exploser. La douleur semble naître du bout de ses orteils, de ses doigts, pour se transformer, en franchissant sa bouche, en vacarme assourdissant. Un grand cri, venant du plus profond de lui, qui fige les cinq autres personnes dans la pièce.

Il pivote, se retourne, et fixe Philippe, prostré. Celui-ci ne peut pas lui tirer dessus pour le faire taire : l'adolescent n'est armé que de cette douleur déterrée. Louis se rapproche de Philippe. Son cri n'arrête plus.

Les pulsations des bottes noires viennent marteler ce cri. Les agents appelés en renfort pénètrent dans le squat. Louis hurle encore plus fort. Ses cris résonnent dans le squat, sans

qu'ils n'enterrent la clameur derrière lui,, les cris des policiers qui fusent et les éclats de voix qui leur répondent. Si Louis pouvait arrêter de hurler... Trop de bruit pollue une atmosphère déjà viciée par la tension. Tentant d'ouvrir son regard sur toute la pièce, Philippe aperçoit le sourire perfide de P. Ni Robert ni lui n'ont vérifié que P. et Snoopy n'étaient pas armés. L'assurance de P. laisse présager le pire. Philippe ne doit pas lui laisser l'opportunité d'agir. Pourtant, P. semble comme un chacal à l'affût. Ses yeux sont rivés sur Louis.

Malgré les mises en garde pressantes de Robert, Philippe s'approche de Louis. Il veut lui parler. Il tente surtout de le soustraire à la convoitise de P.

« Louis, reviens à toi, écoute-moi ! J'étais aussi un amant de Blanche, un autre insignifiant comme tu dis. Mais comme Mohammed et moi, tu es toi aussi insignifiant. Parce que Blanche n'est à personne, ni dans tes rêves ni dans la vraie vie. Elle n'a jamais été à toi. C'est toi qui ne l'as pas comprise. »

Piqué, Louis s'élance sur Philippe, crachant sa rage amère. Soudain, Philippe entend une détonation et voit le visage du jeune se contorsionner violemment. Est-ce un agent qui a voulu protéger Philippe ? Louis tombe à la renverse, la balle lui a percé le dos, le sang gicle. Il s'effondre, sans n'avoir jamais cessé de hurler sa colère. Il se recroqueville, glissant sur son sang qui humecte le béton froid. Puis son cri s'étirole, comme un filet d'eau qui se tarit. Comme la vie qui le quitte.

Blanche, qui voulait être la mère de tous, meurt un peu avec Louis. Louis, le seul des enfants de l'école auquel elle ait refusé l'accès à son intimité.

Le silence retombe.

\* \* \*

Mohammed tire d'un coup les lourds rideaux noirs qui obstruaient les fenêtres de l'entrepôt. Dehors, de gros flocons paresseux rappellent que l'hiver rôde. Louis a été emmené, inerte, sur une civière. P. et Snoopy ont été menottés et envoyés au CO. La pièce a été fouillée de fond en comble. Les policiers quittent l'endroit. Les dernières clartés du jour, rehaussées

par la neige nouvelle, attirent Philippe vers la fenêtre que les lourds rideaux dissimulaient. Il rejoint Mohammed.

« Il faut qu'on parte, on va barricader la place.

— Le seul témoin qu'on avait, celui qui a fait entrer l'assassin dans l'école, le seul qui aurait pu nous dire qui il était, vous lui avez tiré dessus. Comment vous allez faire pour trouver qui l'a tuée maintenant ? On ne sait même pas qui a tiré. On ne peut même pas être sûr que c'est P. En fait, c'est à peu près sûr qu'il ne se serait pas sali les mains pour faire la job. Ça fait que vous ne pourrez pas condamner le gars qui a tiré, et vous ne pourrez pas condamner le gars qui a dit à ce gars-là de tirer.

— On l'arrête pour proxénétisme, on va le boucler avec ça. On verra ensuite.

— On verra... Louis n'était pas le fils de Blanche. Il délirait tantôt et vous, vous avez cru à son histoire débile ? Vous êtes rentrés comme des G.I. au lieu d'attendre qu'il crache le reste. Pensez-vous que P. ait besoin d'un petit gars comme lui pour trouver une raison de buter quelqu'un ? Il s'est servi de lui. Puis il s'est servi de vous pour se débarrasser de lui. Alors maintenant, on ne peut plus rien prouver. » Mohammed détourne son regard vers l'extérieur. « La neige va recouvrir la ville. Comme ça, on va oublier comment c'est laid, pour vrai, en dessous. »

Philippe laisse glisser le reproche de Mohammed. Il se trouve dans un tel état d'épuisement que plus rien ne peut pénétrer sa tête.

« Mais au moins, Mohammed, on sait ce qu'ils ont voulu tuer de Blanche. »

Mohammed tente de percer l'affirmation de Philippe. Il ne comprend pas qu'il puisse y trouver une consolation, alors que lui ne peut éteindre une rage sourde. Peut-être lui en veut-il de ne pas être assez en colère. Hagard, Mohammed quitte la pièce. Les derniers souvenirs de Blanche s'évaporent. Philippe le suit et jette un dernier regard par-dessus son épaule. Sa Blanche est morte et sera bientôt recouverte.

AUTOPSIE

## INTRODUCTION

Au gré des mots qui s'additionnent, la voix se déploie. Voici l'assurance dans l'écriture que j'espérais trouver au bout de la route.

*Blanches neiges* s'inscrit dans une forme fermée, le récit policier, pour laquelle l'action ou plutôt la structure me semblait le squelette sans lequel l'histoire n'aurait aucun tonus. Or ce sont les personnages, par leur cohérence et leur substance, qui sont apparus les guides les plus sûrs de ma plume.

Écrire ce premier roman m'a permis de comprendre ce qui, dans l'écriture, suscite le récit, les mots. Quand mes personnages me sont apparus, dans toutes leurs dimensions et hors de moi, je n'ai plus douté de leurs paroles et le récit s'en est trouvé facilité. Ils le portaient alors davantage que la structure ou l'intrigue ne pouvaient le faire.

Le personnage s'écrit par une rencontre de différents possibles, des « egos expérimentaux », aurait dit Kundera. Ces traits rassemblés le créent comme une entité fictive à part entière : il devient un être impossible, totalement de fiction. Ce jeu de la création de l'impossible, permis par l'écriture, a mis au monde mes personnages.

Le personnage, cet être imaginaire, demeure aussi ce qui fascine le lecteur, ce qui l'émeut et ce qu'il portera ensuite en lui. L'inimaginable séduit. Et alors, dans cet atome impossible, un électron apparaît tel un possible pour ce lecteur, quelque chose – une nostalgie, une peur, un rêve – qui l'accueille et le définit un peu plus. Démembrer un personnage offre un ancrage au lecteur. Une dose d'électricité qui illumine sa vie, elle bien réelle. Peut-être est-ce pourquoi on lit tous un peu. Et ce pourquoi j'écris.

[otopsi] du grec : *autos* : soi-même et *opsis* : vue : « Le voir de ses propres yeux. »

### *Inspection des viscères*

« J'étais jaloux, très secrètement,  
d'la profondeur des malheureux. »

Les Colocs.  
« Belzébuth », *Dehors novembre*.

Le tortueux chemin de la rédaction d'un roman, le premier de surcroît, m'a menée à la satisfaction de l'accomplissement, mais surtout à une certaine justesse de la voix. Elle a été construite sur certaines vérités dont je ne soupçonnais pas l'existence ; celles-ci ont surgi, claires et presque autocrates, concernant la genèse d'un roman. La plus puissante concerne la création des personnages et leur force, comme moteur du récit.

La forme dans laquelle j'avais « tiroirisé<sup>1</sup> » mon projet prescrivait une attention particulière au plan et à la structure du récit. *Blanches Neiges* se réclamait du genre policier et, bien que je voulus en déjouer les contraintes, peut-être même m'en jouer, le point de départ ancré dans ma tête demeurerait un meurtre et un mobile de meurtre. Pour me rendre de l'un à l'autre, le projet : raconter une histoire. Dans une temporalité déconstruite, l'enchaînement des actions, presque comme seule vérité, allait donner le souffle au roman. Bien sûr, les différents tableaux étaient articulés par des personnages définis, que je souhaitais denses et dont la rencontre, les heurts, nourrissaient l'histoire, mais les protagonistes s'animaient grâce au récit et en observaient les diktats. L'intrigue et comment j'allais la (dé)construire demeuraient le cœur de *Blanches Neiges*. Pour Annie Dillard, « l'écrivain connaît son domaine – ce qui a été fait, ce qui peut être fait, les limites – comme un joueur de tennis connaît le court. Et tel ce champion, lui aussi joue les lignes. C'est là que réside tout le plaisir. Il touche la ligne. Dans l'écriture, il peut

<sup>1</sup> L'expression est de Jean Pierre Girard, en substance dans son chapitre « Un texte appelle son genre ». *Le tremblé du sens. Apostille aux Inventés*. Montréal : VLB, 2005. Il la définit comme le commode mais triste besoin de fichier les gens, les idées, les œuvres.



repousser les frontières<sup>2</sup> ». Mon défi se trouvait dans la transgression des règles d'un genre arrêté. Voilà ce qui me motivait, et peu d'autres choses.

Alors que ma rédaction progressait, une tenace errance des mots s'est imposée, à travers mon plan strict et détaillé. Nécessaire flottement de l'écriture : quelque peu translucides, les personnages tâtonnaient, avançaient à l'aveuglette dans le récit et celui-ci s'écrivait douloureusement.

Je connaissais l'essentielle attente, ce désir que survienne, même de façon fugace, la grâce de l'écriture – celle-là que l'on appelle de nos sens, comme un orgasme imminent qui nous touchera, on le sait, ça vient, ça vient... Cet espoir me gâtait par sa présence. Robert Lalonde parle de ce moment dans ses *Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire* :

Du coin de l'œil, je l'aperçois, et les mots viennent, tranquillement, un à un, ils descendent dans le grand lac de ciel que j'ai alors dans la tête. Et j'aime, d'un amour fou, absolument acharné, incompréhensible, maboul, me débattre avant le bon moment, perdre mes gageures et sécher sur place, pour un temps indéterminé, stupide encore, scribouiller des phrases approximatives, attendre, forcer, espérer – *break your heart, your back, your brain*<sup>3</sup> –, puis renoncer et aller marcher, puis revenir abattu, et regarder dans l'eau où, tout ce temps-là, remuait la scène, neuve, miroitante, toute prête : le monde sur le flanc de la ouananiche...<sup>4</sup>

Je savais que je devais faire de l'abandon mon allié. La confiance dans le lâcher-prise devait m'habiter si je voulais pouvoir taquiner les mots, les appeler en sachant qu'ils me feront attendre, mais en conservant la croyance qu'ils me rejoindront. Ce besoin, qui nous suspend, me rappelle ce désir inavouable de tomber amoureuse. Cela viendra, on le sait (mais on doute). Cela, quand on s'y attend le moins (et on ne s'y attend plus). Cela s'est toujours produit (on y croît, après tout). Alors j'ai trituré le papier, j'ai pianoté en sachant

<sup>2</sup> Annie Dillard. 1996. *En vivant, en écrivant*. Trad. de l'américain par Brice Mathieussent. Coll. « Bibliothèques 10/18 », no 2897. Paris : Christian Bourgois, p. 91.

<sup>3</sup> Lalonde reprend une citation d'Annie Dillard à laquelle il a fait référence plus haut dans son texte.

<sup>4</sup> Robert Lalonde. 1999 [1997]. *Le monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*. Coll. « Boréal compact », no 99. Montréal : Boréal, p. 18.

que surgirait l'erre d'aller, cette hallucinante fougue qui suscite l'exaltation, drogue éphémère. J'espérais. Je travaillais studieusement.

Cependant, même si j'avais apprivoisé ce moment fondamental de la composition, ma plume, suspendue au-dessus du papier, portait un fardeau. Un peu de souffrance dans l'attente. Enfin, plus que nécessaire, me semblait-il. Malheureusement, on ne se rend souvent compte des chaînes que l'on porte qu'au moment où elles tombent.

Deux poids entravaient ma rédaction, la rendaient éprouvante. Ainsi, les actions du récit, même si elles ciselaient les personnages, faisaient obstruction à leur épanouissement. Ces derniers étaient confinés dans un cadre fictionnel trop rigide pour prendre leur envol et porter l'essence du roman. Le plan brimait la venue de cet intangible charme qu'un personnage développe lorsque le lecteur le croit vrai et l'accepte en lui.

Le problème se situait, d'une part, dans le fait que les personnages étaient assujettis à un carcan d'actions strictes et, surtout que, d'autre part, ils n'étaient pas encore, à ce stade-là de la rédaction, assez incarnés. Je nourrissais les personnages de beaucoup d'empathie, de ce que j'étais, de ce que je croyais qu'une personne aurait fait, dit, dans cette situation. Mais ils étaient encore trop *moi*. Ils portaient ce deuxième boulet, une dépendance envers l'auteur, qui nuisait au roman.

Pourtant, les personnages se forment au creux de notre intimité, ils sont « comme notre possibilité, une des possibilités de l'existence<sup>5</sup> », répond Kundera dans *L'art du roman*. Cette multitude d'existences possibles survient grâce à la fécondation de cette partie de nous intime et cachée, avec des éléments collectionnés dans notre bibliothèque personnelle.

D'une part, l'écrivain collige ce qui répond à ses drames, à ses angoisses. Il travaille ce qui l'intrigue. Assoiffé de sens, de réponses, de ce qui peut l'amener à l'extérieur de lui-même, il guette : tout porte la promesse d'un peu d'eau sur le feu qui gruge sa paix.

---

<sup>5</sup> Milan Kundera. 1986. *L'art du roman*. Coll. « Folio », no 2702. Paris : Gallimard, p. 45.

Cette bibliothèque personnelle où s'entassent des morceaux d'existence, des souffrances et des questionnements volés chez autrui possède une odeur particulière, un esprit unique. Le matériel sauvegardé a d'abord traversé l'auteur. Tous les artéfacts portent les traces de ses doigts : les pages écornées, les couvertures souillées, quelques pages arrachées, oubliées, travesties. La façon dont les éléments sont rangés dans la bibliothèque, puis transformés, imprime à la voix ses premières totalités.

D'autre part, tout aussi inaccessible à l'autre que peut l'être notre bibliothèque, se trouve cette part enfouie de nous qui ne peut être atteinte puis partagée que par l'écriture. « Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. Ce moi-là, si nous voulons essayer de le comprendre, c'est au fond de nous-mêmes que nous pouvons y parvenir<sup>6</sup> ». Il faut plonger au creux de ce jardin secret et inatteignable par les autres afin d'y saisir l'essentiel et d'alimenter l'écriture. Ces parties de soi que jamais la lumière n'a frappées doivent être offertes par l'écriture. De ce fait, on se les offrira aussi, les extirpant d'abord pour les soumettre à son propre regard. Kundera explique :

Depuis Cervantes, voilà la marque première et fondamentale d'un roman : c'est une création unique et inimitable, inséparable de l'imagination d'un seul auteur. Avant qu'il ne fût écrit, personne ne pouvait imaginer un don Quichotte; il était l'inattendu même; et sans le charme de l'inattendu aucun grand personnage romanesque (et aucun grand roman) ne serait désormais concevable. (...) Le romancier est seul maître de son œuvre ; il est son œuvre.<sup>7</sup>

Ainsi, ce que ses pairs observent, l'auteur le voit aussi : il en retire cependant ce que personne ne soupçonne. L'opération se répète des milliers de fois, sans trop de préparation. Lovées dans cette même intimité, des parties de lui qu'il n'a jamais dévoilées demeurent inexploitées. De ce salmigondis naît ce que seul cet auteur-là peut écrire.

<sup>6</sup> Marcel Proust. 1954. *Contre Sainte-Beuve*. Coll. « Idées », no 81. Paris : Gallimard, p. 157.

<sup>7</sup> Milan Kundera. 2005. *Le rideau*. Paris : Gallimard, p. 118.

Ce que moi seule peux écrire, venant de ce moi viscéral et obscur, traduit les premières notes de ma voix. Tout doit le nourrir, mon besoin d'écrire, c'est cette soif du monde. Annie Dillard me met en garde : « L'écrivain fait attention à ce qu'il lit, car c'est ce qu'il écrira. Il fait attention à ce qu'il apprend, car c'est ce qu'il saura.<sup>8</sup> » Devrais-je aussi faire attention à ce que je vis ?

N'est-ce pas la responsabilité d'un écrivain de provoquer la vie, de se placer volontairement dans des situations nouvelles et ardues, pour que la sortie de sa zone de confort suscite un peu d'art ? « Les années passaient et je n'avais pas la moindre idée de ce que j'allais faire de ma vie, et beaucoup de temps devrait encore s'écouler avant que je comprenne que même ce sentiment de défaite avait du bon, car rien en ce monde ou dans l'autre n'est inutile à un écrivain<sup>9</sup> », croit Gabriel García Márquez. Rien n'est inutile, bien sûr, tout enrichira l'humain que je suis, l'auteure que je deviens. Néanmoins, il demeure des terreaux plus fertiles que d'autres. Les joies passent, mais, on le sait, ce sont les malheurs qui nous pénètrent, et nous rendrons hommage, par les grattements de la plume, à cette douleur. Le malheur est paradoxal, puisqu'il est la terre la plus fertile pour l'écrivain. Proust en saisissait le côté lumineux, lui qui écrivait dans sa *Recherche* que « le bonheur seul est salutaire pour le corps ; mais c'est le chagrin qui développe les forces de l'esprit<sup>10</sup> ». Cette idée passagère de provoquer la vie m'a quittée rapidement. Ce que je fais de la vie qui m'assaille et ce que j'en retiens honore mon engagement envers l'écriture. Ce besoin de contact avec le monde me sera suffisant pour me nourrir ; encore une fois, le lâcher-prise me secourra.

Est-il d'ailleurs audacieux, pour une âme qui commence tout juste à se colleter avec les turpitudes de la vie, d'entreprendre la rédaction d'un livre ? « Pour commencer, je me rendis compte que mes deux défauts les plus évidents étaient aussi les plus grands : la

<sup>8</sup> Annie Dillard.. *Op. cit.*, p. 91.

<sup>9</sup> Gabriel García Márquez. 2003. *Vivre pour la raconter*. Trad. de l'espagnol (Colombie) par Annie Morvan. Paris : Grasset, p. 279.

<sup>10</sup> Marcel Proust. 1999. « Le temps retrouvé ». Chap. in *À la recherche du temps perdu*. Coll. « Quarto », Paris : Gallimard, p. 2293

maladresse du style et la méconnaissance de l'âme humaine <sup>11</sup> », confesse encore García Márquez. Combien, comment dois-je avoir vécu pour créer ? Les années accumulées donneront-elles l'autorité à ma plume, sa vérité et sa cohérence ? Dans *Le rideau*, Kundera fait lire puis relire un extrait du *Don Quichotte* de Cervantès, pour montrer comment la perception d'un même homme, lorsque l'on connaît lors de la relecture ses motivations, ses leurre et ses peurs, peut se modifier : « C'est ainsi que voit le monde un homme adulte qui a derrière lui beaucoup d'expérience de la "nature humaine" (qui regarde la vie avec l'impression de revoir des bobines de films déjà vues) et qui, depuis longtemps, a cessé de prendre au sérieux le sérieux des hommes. <sup>12</sup> » Ces deux auteurs émettent une réflexion qui semble s'opposer ; le besoin de Marquez de connaître l'âme humaine serait essentiel à l'écriture, alors que pour Kundera, la connaître peut ne mener qu'à un certain cynisme. Tout compte fait, l'inexpérience ou le vécu accordé par le poids des années ne se situent pas au même niveau que l'essentielle justesse et sincérité du regard. Après tout, qui peut prétendre connaître l'âme humaine et ainsi avoir acquis une expérience suffisante pour décrocher le droit d'écrire ? Bien sûr, les années, les blessures que j'ai léchées, les amants qui ont passé, les douleurs et les bonheurs, m'ont permis de grandir comme être écrivain. Cependant, ce n'est pas ma vie ou sa longueur (ou même sa profondeur) qui me rendent auteure, mais bien mon regard et ce que j'en traduis par ma voix. Tout participe à la connaissance de l'homme, de la fraîcheur de l'immaturité au cynisme indolent. « Rien n'est inutile », soit ; mais rien ne devient futile dans la mesure où ce que je crée s'inscrit dans une ligne esthétique cohérente. Ce regard naïf mais avide demeure donc nécessaire au roman, puisqu'il participe à la construction de l'auteur dans le temps et à la vision complexe et globale proposée par tous les romans.

Ainsi, l'écrivain capte les moments intenses – le plus souvent nés de l'adversité, c'est la vie –, et les conserve précieusement. Il porte en lui une multitude d'éventualités. Elles sont là et attendent, altérées par l'auteur et ce qu'il continue de voir et de vivre. « Le temps est un merveilleux artiste. Il choisit parmi les souvenirs, il les épure et transforme

<sup>11</sup> Gabriel García Márquez. *Op. cit.*, p. 316.

<sup>12</sup> Milan Kundera. *Op. cit.*, p. 130. Je souligne.



en poésie jusqu'aux détails les plus pénibles et les plus réalistes.<sup>13</sup> » explique Stanislavski, sous les traits du Professeur Torstov, à ses acteurs. Quand un moment est mûr, dès que je l'aurai débarrassé de sa gangue, le cœur d'un personnage surgira.

Puis, le personnage s'éloigne, quitte l'auteur. Ce partage des choses intimes, cette proximité s'étioleront ; ils le doivent pour permettre au personnage de gagner en cohérence, de devenir, enfin. Tout personnage porte une tache de naissance, le sceau de son créateur, mais ce n'est plus qu'une vague réminiscence de l'endroit où il est né. Dans « Le temps retrouvé », le Narrateur écrit : « Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés.<sup>14</sup> ». Je dois m'évanouir, me quitter moi-même, permettre « le nécessaire oubli de soi<sup>15</sup> » pour atteindre la cohérence du cœur de l'être fictif. Pour devenir un réel personnage, celui-ci a quitté l'auteur, n'est plus du tout lui. Marguerite Yourcenar nous dit, à propos de ses protagonistes :

Je ne suis pas plus Michel que je ne suis Zénon ou Hadrien. J'ai essayé de le reconstituer – comme tout romancier – à partir de ma substance, mais c'est une substance indifférenciée. On nourrit de sa substance le personnage qu'on crée : c'est un peu un phénomène de gestation. Il faut bien, pour lui donner ou lui rendre la vie, le fortifier d'un apport humain, mais il ne s'ensuit pas qu'il soit nous ou que nous soyons lui. Les entités restent différentes.<sup>16</sup>

Les entités demeurent distinctes car un personnage n'existe pas. Tout ce qui l'a formé l'a rendu impossible. Il « n'est pas une simulation d'un être vivant. C'est un être imaginaire<sup>17</sup> », comme l'affirme Kundera. Imaginaire non pas comme la biographie imaginée d'une personne, mais comme étant impossible ailleurs que dans un roman. S'il appartient encore trop à la réalité tangible, alors il n'est pas encore personnage. Il n'est pas né. Il déambule, incertain dans le récit. Incapable de porter, sur sa frêle carcasse, la promesse du roman.

<sup>13</sup> Constantin Stanislavski. *La formation de l'acteur*. Coll. « Petite bibliothèque Payot », no 42. Trad. de l'anglais par Élisabeth Janvier. Paris : Payot et Rivages, p. 201.

<sup>14</sup> Marcel Proust. *Op. cit.*, p. 2291.

<sup>15</sup> Jean Pierre Girard. *Op. cit.*, p. 120.

<sup>16</sup> Marguerite Yourcenar. 1980. *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Coll. « Livre de poche », no 5577. Paris : Centurion, p. 211.

<sup>17</sup> Milan Kundera. 1986. *Op. cit.*, p. 47.



Il flotte et ne se pose pas, et il faut, pour l'éloigner de l'auteur, ce petit coup de vent, qui nous surprend par sa fraîcheur et nous emmène ailleurs. Umberto Eco appelle ces éléments déclencheurs de son écriture les « idées séminales<sup>18</sup> ». Elles sont des éclats, comme un rai de soleil qui frappe la rétine et qui porte partout où vous posez le regard ce « rond vermeil », tyran, comme le confesse Cyrano à Roxane. Elles s'immiscent en moi, sans raison valable à première vue, même si je reconnais leur valeur : je les exploiterai un jour, leur persistance en moi est cette promesse. Si elles se sont tellement agrippées à l'esprit, alors c'est que j'en ferai quelque chose. Ce sont les germes du récit. L'extérieur, le réel, met le feu aux poudres. Le matériel que porte l'écrivain attend ces petits éclats, ces flashes qui transmettent la *grâce*. « L'impulsion d'écrire vient toujours d'une émotion, d'une question, d'un événement, en un mot, de la vie<sup>19</sup> », écrit Pierre Bertrand. La vie met au défi l'auteur, le bombarde de déclencheurs des embryons de personnages qu'il porte. De vies possibles qu'il pourrait faire naître.

Ce catalyseur viendra de l'extérieur et surprendra l'auteur. On ne prévoit jamais le coup de foudre, même si l'on cultive un vide privilégié pour sa venue – cette place essentielle, qu'il faut conserver comme espace vierge, un champ de promesses, où il pourra le bouleverser. Mais en le sachant possible, on admet et on assume son pouvoir de déstabiliser. « Admire ce monde qui jamais ne te boude – comme tu admirerais un adversaire, sans jamais le quitter des yeux ni t'éloigner de lui.<sup>20</sup> » Humble, saisis ces occasions qui te sont offertes et tente de ne jamais rater les opportunités qui se présenteront de récolter des déclencheurs ou des éléments pour ta bibliothèque.

Le littéraire envie le peintre, il aimerait prendre des croquis, des notes, il est perdu s'il le fait. Mais quand il écrit, il n'est pas un geste de ses personnages, un tic, un accent, qui n'ait été apporté à son inspiration par sa mémoire, il n'est pas un nom de personnage inventé sous lequel il ne puisse mettre soixante noms de personnages vus, dont l'un a posé pour la grimace, l'autre pour le monocle, tel pour la colère, tel pour le mouvement avantageux du bras, etc. Et alors l'écrivain se rend compte que si son rêve d'être un peintre n'était pas réalisable d'une

<sup>18</sup> En substance dans le chapitre « Comment j'écris » in *De la littérature*. Coll. « biblio essais », no 4378, Paris : Grasset, 2003, p. 397-439.

<sup>19</sup> Pierre Bertrand. 2000. *Op. cit.*, p. 76.

<sup>20</sup> Annie Dillard. 1996. *Op. cit.*, p. 103.

manière consciente et volontaire, il se trouve pourtant avoir été réalisé et que l'écrivain, lui aussi, a fait son carnet de croquis sans le savoir.<sup>21</sup>

Or je me rappelle que le réel ne représentera, dans l'écriture, que quelques éléments chimiques en suspension et cela n'est que l'amorce d'une molécule. Les liens entre les électrons qui détermineront, eux, un personnage vivant ne dépendent pas de l'extérieur, de la réalité : ils représentent une magie intrinsèque. Prenons des particules d'hydrogène et des particules d'oxygène; sans le nuage électrique créé par les liaisons des indéfinissables électrons, cela n'est pas de l'eau, cela n'est rien. C'est le courant entre les éléments chimiques qui rend la molécule d'eau vivante. Le réel n'est qu'une partie d'un personnage et la responsabilité de l'écrivain n'est pas de créer des personnages qui pourraient exister. « Et le roman : la mise en doute de la fameuse devise de Balzac " le roman doit concurrencer l'état civil " ; cette mise en doute n'a rien d'une bravade d'avant-gardiste se plaisant à exhiber leur modernité pour qu'elle soit perceptible aux sots; elle ne fait que rendre (discrètement) inutile (ou quasi inutile, facultatif, non-important) l'appareil à fabriquer l'illusion du réel.<sup>22</sup> » Car l'important dans un roman n'est pas de faire vrai : la prose n'est pas documentaire, c'est là pourtant un piège tentant.

Il est vrai, de peur que le lecteur ne croie pas et boude, que je demandais à mes personnages de s'appliquer à être véridiques, normaux, dans la moyenne, standards. Ainsi, ils me semblaient crédibles. Je voulais qu'ils soient vrais, mais je les empêchais alors de devenir personnages. Stanislavski m'aurait dit : « Ce n'était pas de l'art. C'était seulement la réalité. Recommencez donc.<sup>23</sup> ». La part de réel qui se retrouve dans un personnage ne participait pas autant que je l'aurais crû à sa cohésion. Place était rendue à l'imagination, à la folie, à l'électricité entre les particules. Je pouvais (enfin) créer, puisque la cohérence et l'authenticité du personnage n'ont pas beaucoup à voir avec le réel comme tel. Car ces êtres de papier impossibles ne se résument jamais à des

<sup>21</sup> Marcel Proust. 1999. *Op. cit.*, p. 2288.

<sup>22</sup> Milan Kundera. 1993. *Les testaments trahis*. Coll. « Folio », no 2703. Paris : Gallimard, p. 193.

<sup>23</sup> Constantin Stanislavski. 2001 [1963]. *Op. cit.*, p. 155.

personnes reproduites par des mots. C'est ce qu'on fera du réel qui devient intéressant, et non pas rendre le réel. D'ailleurs, Marc Petit, dans son *Éloge à la fiction*, affirme que :

le réel (je n'envisage pas ici l'objet de la Science, mais ce dont parlent les écrivains, artistes et simples particuliers, quand ils prononcent ce nom), le réel, dis-je, a pour qualité essentielle de *n'être pas dit*, parce qu'il précède toute espèce de discours qu'on peut tenir sur lui.<sup>24</sup>

Grâce aux souffrances personnelles de l'auteur et aux croquis du monde extérieur empilés dans sa bibliothèque personnelle mariés aux éclats lumineux saisis au vol, ils sont un croisement de possibilités qui les rendent impossibles. Les vrais personnages sont crédibles, mais impossibles ; sinon, quel intérêt? Chez Pirandello, le Père, un des six personnages en quête d'auteur, s'emporte d'enthousiasme face au Directeur, qui clame sa fierté d'avoir donné vie à des œuvres immortelles : « Mais oui! Parfaitement! À des êtres vivants, plus vivants que ceux qui respirent et qui ont des habits sur le dos! *Moins réels peut-être mais plus vrais!* Nous sommes tout à fait du même avis!<sup>25</sup> » Oui, nous le sommes. Ce que l'écriture permet, sa justification intrinsèque, c'est justement de tracer le contour de ce qui n'existe pas dans la vie pour le proposer au lecteur.

L'écriture crée en elle-même, en son parcours ou en sa production même, une réalité qui se suffit. Par exemple, un personnage de roman, même s'il est construit à partir de plusieurs individualités rencontrées par l'auteur au cours de sa vie, existe en lui-même et pour lui-même. Il possède une réalité qui lui est propre et qui ne renvoie à rien d'extérieur. L'écriture crée une réalité *sui generis* qui s'ajoute aux réalités par lesquelles elle est mise en branle et inspirée.<sup>26</sup>

Les personnages s'animent grâce à une magie qui les extrait de la réalité et qui les conserve dans un monde parallèle au nôtre. Là, ils demeurent, dans une atmosphère contrôlée, contre la paroi vitrée qui sépare la fiction de la réalité. Déformés, ils s'offrent. « L'œuvre d'art ajoute quelque chose à la réalité qui avant elle n'était pas là et ce faisant, elle la crée; mais il s'agit d'une réalité qui, souvent, n'est pas immédiatement tangible ou

<sup>24</sup> Marc Petit. 1999. *Éloge de la fiction*. Paris : Fayard, p. 14. Petit souligne.

<sup>25</sup> Luigi Pirandello. 1977. *Six personnages en quête d'auteur*. Trad. de l'italien par Michel Arnaud. Coll. « Folio », no 1063. Paris : Gallimard, p. 44. Je souligne.

<sup>26</sup> Pierre Bertrand. 2000. *Éloge de la fragilité*. Montréal : Liber, p. 90

perceptible.<sup>27</sup> » L'émotion nous vient de cette autre réalité, fausse, disproportionnée, intense et intrigante, qui nous permet, dans la déformation, de mieux voir la nôtre, de voir plus distinctement nos drames, notre propre névrose et l'endroit où, sans que l'on s'en aperçoive, elle nous a menés.

Dans la préface de sa pièce *Six personnages en quête d'auteur*, Pirandello explique : « Pour présenter [le personnage], il faut l'accueillir dans son imagination et, de là, ensuite, l'exprimer.<sup>28</sup> » Le personnage demeure porté par l'auteur. La vie a lancé une étincelle qui le provoque, lui laisse la chance de décrocher l'embryon dans la fiction, cette vie parallèle. Le personnage apparaît, mais l'imagination, la touche magique, fera de lui un authentique personnage.

L'imagination enveloppe le personnage que l'auteur a admis en lui-même, et le recouvre. Pour provoquer leur naissance, j'ai dû écrire Blanche, Mohammed, Philippe et Louis et les imaginer dans leur monde, les y déplier. Écrire, fatiguer ce qu'ils portaient de moi afin que leur personnalité propre surgisse. Ils ont alors pris chair et personnalité. Leurs paroles n'étaient plus ce qui se serait logiquement dit en de telles circonstances : c'était inévitablement ce qu'aurait rétorqué Blanche devant cette réplique de Philippe. Les personnages me quittaient pour leurs propres terres. « L'acte d'écrire engendre le contenu, le pousse plus avant<sup>29</sup> », écrit Pierre Bertrand. En écrivant, la lumière frappe les mots ; ceux que l'on garde en soi ne sont que des idées que l'on n'a jamais mises au défi et qui demeureront peut-être des promesses volatiles impossibles à tenir.

Le personnage se définit et répond à l'immense pourquoi de son existence. Parce que je doutais, le personnage ne vivait pas, il ne répondait pas aux questions spontanément : il ondulait au gré de la structure narrative, sans pouvoir lui donner le souffle essentiel à la vie d'un roman. J'ai dû l'ancrer dans la fiction. Réalisant cela, son drame m'est apparu. Me donnant le droit d'écrire à côté, le droit d'écrire pour ne rien conserver, j'ai entendu

---

<sup>27</sup> Carlos Fuentes. 1997. *Géographie du roman*. Trad. de l'espagnol par Céline Zins, Coll. « Arcades », Paris : Gallimard. p. 19.

<sup>28</sup> Luigi Pirandello. *Op. cit.*, p. 18.

<sup>29</sup> Pierre Bertrand. *Op. cit.*, p. 118.

ce que les personnages me suggéraient. « Pour exister, tout être imaginaire, toute créature de l'art doit avoir son drame, c'est-à-dire un drame dont elle soit un personnage et qui fasse qu'elle est un personnage. Le drame est la raison d'être du personnage; c'est sa fonction vitale : nécessaire pour qu'il existe<sup>30</sup>. » J'ai compris d'où ils venaient ou ce qu'ils voulaient ou pourquoi ils souffraient de ne pas dire ce qu'ils taisaient. Les liaisons se sont faites entre atomes. Tous les gestes, toutes les réponses, les colères et les dénouements allaient maintenant de soi.

Le poids des personnages était dès lors suffisant pour que la fission d'avec l'auteur se produise, à la manière de ce que Stanislavski définit comme « la vérité transformée par l'imagination créatrice en un équivalent poétique<sup>31</sup> ». Enfin, le personnage s'incarnait. Je n'avais plus qu'à lui prêter ma voix. Il était comme cet ami dont je racontais l'impossible aventure et dont les remarques et les réactions ne surprennent pas ceux qui l'aiment – c'est exactement ce qu'il aurait dit...

Pour que l'écriture puisse se produire, Umberto Eco confie devoir créer jusqu'à la fibre le monde où évolueront ses personnages. Ce monde influera jusqu'à son utilisation de la langue, son choix des mots. En lisant le *professore* italien, j'ai réalisé que ces mondes se résumaient, pour moi, à mes personnages. Non pas que je doive les définir jusqu'aux moindres détails psychologiques ou physiques, mais Blanche bien campée, armée de son drame (que je n'ai pas ressenti le besoin de mentionner dans le roman, pas même entre les lignes, mais qui était écrit quelque part en moi, en elle) s'écrivait facilement. Elle était un pays qui avait pris forme, dont une guerre ancienne de tranchées ou un pacte politique expliquait le présent narratif. Sa névrose devenait authentique, j'avais réussi à « fabriquer des mondes cohérents qui répondent à des vérités immatérielles<sup>32</sup> ». L'écriture se rapprochait de ce qu'elle seule peut exprimer, car Blanche ne vivait que par mes mots. « Car rendre un personnage "vivant" signifie : aller jusqu'au bout de sa problématique existentielle. Ce qui signifie : aller jusqu'au bout de

<sup>30</sup> Luigi Pirandello. *Op. cit.*, p. 19.

<sup>31</sup> Constantin Stanislavski. *Op. cit.*, p. 188.

<sup>32</sup> Annie Dillard. *Op. cit.*, p. 25.

quelques situations, de quelques motifs, voir de quelques mots dont il est pétri. Rien de plus.<sup>33</sup> », estime Kundera. Nul besoin de faire une prose documentaire pour la protagoniste de mon roman : ce qui rend Blanche incarnée demeure cette relation tordue avec les hommes, cette quête d'un idéal qu'elle désire conserver dans une sphère inatteignable et dont elle demeurera toujours, selon son propre vœu, dépossédée. Dans la passion et la tension des rapports intenses qu'elle nourrit, elle dissimule ce désir de ne vouloir entretenir de relation avec aucun homme.

Kundera reprend son idée dans *Le Rideau* : « Pour qu'un personnage soit " vivant ", " fort ", artistiquement réussi, il n'est pas nécessaire de fournir sur lui toutes les informations possibles; il est inutile de faire croire qu'il est aussi réel que vous et moi ; pour qu'il soit fort et inoubliable, il suffit qu'il emplisse tout l'espace de la situation que le romancier a créée pour lui<sup>34</sup> » Pour que le personnage existe, nul besoin d'être l'image et la représentation du vrai. Je me suis raconté ce besoin de Blanche – celui de n'éprouver la nécessité de la présence d'aucun homme, mais de vouloir incarner une mère substitut pour ses élèves – afin que toutes ses réflexions et ses réponses appartiennent à un seul et même personnage, loin de moi. Blanche est apparue, entière, et avec elle la vérité du personnage, ce que je recherchais et ce qui permettait même la réécriture des premières parties du roman.

C'est l'essentielle fission du moi qui permet aux personnages de prendre en charge le récit. Cet espace entre la période de gestation, alors que l'on porte ses personnages encore informes et dépendants, et le moment de leur naissance, où ils vont libres et fiers, écrivant presque le récit, voilà le refuge de la véritable création. Plaisirs de l'imagination et hommage à la fiction.

Emplie de toutes ces éventualités promises par des milliers d'egos, je ne suis plus limitée dans l'exploration de l'Autre, ni celle du monde. Je serai aussi plus-outillée pour comprendre un peu mieux la vie. « Le véritable acteur est celui qui désire créer en lui-

<sup>33</sup> Milan Kundera. 1986. *Op. cit.*, p. 49

<sup>34</sup> Milan Kundera. 2005. *Op. cit.*, p. 83.



même une autre vie plus profonde, plus intéressante que celle qui l'entoure en réalité.<sup>35</sup> » enseigne Stanislavski. La notion d'acteur, d'interprète, se rapproche de celle de l'auteur lorsqu'il est question des personnages. Pour l'acteur, c'est à partir de ce qu'il est et de ce que propose le personnage donné par le dramaturge. Cela sera cette nouvelle personne, qu'il doit créer chaque fois, d'où les interprétations parfois très lointaines les unes des autres. Cette nouvelle entité n'est pas nous, elle n'est plus nous. Robert Lalonde, acteur entre autres occupations, rappelle, relativement à son métier, que « je ne suis pas le personnage, le personnage n'est pas moi, mais je suis là, en même temps que lui, nous sommes, le personnage et moi, cet être fictif et vrai, hybride, nouveau, unique<sup>36</sup> ».

Par l'écriture, on peut jouir de ce luxe, de « la beauté d'une soudaine densité de la vie<sup>37</sup> » consentie par la création de personnages touffus et impossibles qui agissent comme des sondes de ce monde que l'on doit explorer, dont on doit comprendre les tréfonds pour ne pas se noyer. Ce monde, c'est le pays que je suis, ce sont tous les autres à la rencontre desquels je désire aller, pour me conforter et me confronter.

\*  
\*\*

---

<sup>35</sup> Constantin Stanislavski. 2001 [1963]. *Op. cit.*, p. 64.

<sup>36</sup> Robert Lalonde. 2004. *Iotékha*. Montréal : Boréal, p. 108.

<sup>37</sup> Milan Kundera. *Op. cit.*, p. 33.

### *Ouverture de la boîte crânienne*

Je croyais donc que l'intrigue donnerait naissance aux personnages. Cependant, c'est après avoir noirci plusieurs pages, presque à bout de souffle, qu'un personnage est né, puis un autre, et enfin... (fin de la souffrance). Et alors, immédiatement à leur suite, une évidence.

Acceptant les personnages comme moteurs du récit, je leur ai cédé des pouvoirs : ils sont devenus associés, soldats de la première ligne, de la création de l'intrigue. L'écriture devient facile lorsque les personnages, leur drame et leur folie, leur impossible existence, trouvent la place centrale et vitale qu'ils doivent occuper dans l'écriture. Ils demeurent la pierre d'accise de la cohérence narrative ; ils possèdent la substance et la sensibilité nécessaires pour créer la carte du récit, pour le provoquer.

Ma vision de la genèse d'un récit s'est modifiée. Elle m'est apparue tête bêche : les personnages comme structurant le récit et non le récit donnant corps aux personnages. Bien sûr, les deux entités demeurent intrinsèquement liées et l'une ne peut être sacrifiée pour l'autre, mais le terme « moteur », pour décrire le rôle du personnage dans mon écriture me semble le plus approprié. La structure, l'idée de l'histoire est un point de départ malléable.

Les personnages surgissent, et leur rencontre se fait en un point précis qu'ils atteignent au même moment, créant un univers narratif ; je vois comme un zénith ce point de rencontre au sommet des différentes lignées. Les êtres fictifs, ces impossibles du réel, engendrent le récit quand leurs vies imaginaires se traversent les unes les autres, se percutent. Ce sont leur rencontre, ce point d'articulation, qui crée la magie qui jaillit à son tour. Chaque écrivain se rappelle comment est née une histoire. Pour Pirandello, il demeure « que ma pièce a vraiment été conçue dans une illumination spontanée de mon imagination, lorsque, par une sorte de prodige, tous les éléments de l'esprit se répondent et œuvrent dans un divin accord.<sup>38</sup> » L'écrivain tente de traduire la magie le plus

---

<sup>38</sup> Luigi Pirandello. *Op. cit.*, p. 18.

rapidement possible avant que ne le quitte la *grâce*, comme foudroyé par son apparition, habité par ce que Robert Lalonde appelle « cette présence absolue, hallucinée, devant la page, cette absence effrayante à tout ce qui vous entoure<sup>39</sup> ». Voilà l'erre d'aller qui, je l'espère chaque fois que je me pose pour écrire, s'emparera de moi et me grisera.

À ce point tournant dans ma réflexion sur la rédaction, je conçois que le véritable envol de l'écriture se produit à la conjoncture des destins de personnages, déclenchée par un flash, une idée lumineuse qui surprend. Pourquoi, après nous avoir habités, alors qu'on les a cultivés, les inextricables destins choisissent-ils ce moment-là pour surgir ? Accident de la route, embranchement des chemins, foudre dans le brouillard. Chacun des personnages naît, puis un lien les unit, un récit, leur histoire, et apparaît la magie. Ils vivotaient, chacun dans leur monde, mais leur rencontre, à un certain moment de leur existence fictive, devient une bougie d'allumage. Ils quittent l'inertie et entrent dans le dynamisme qui interpelle l'auteur, le pousse plus avant, le fait écrire vertigineusement.

La croisée des personnages. Me viennent à l'esprit les films du cinéaste mexicain Alejandro González Iñárritu, entre autres *Amores perros* (2000) et *21 Grams* (2003). Le réalisateur illustre de façon percutante la rencontre des êtres, dans ces deux récits cinématographiques en particulier, par de violents accidents automobiles, alors que les destins autonomes de ses personnages évoluaient en parallèle. Coïncidences que seule la création autorise – mais alors peut-on encore parler de coïncidence, si un créateur la propose au lecteur ? La création : elle seule provoque le lecteur en stimulant sa faculté de s'extirper du réel, afin de toucher un peu plus la vérité immanente de sa propre vie, dont il avait peut-être perdu la précision de certains contours. La quête, l'amour, la trahison, la filiation : grâce au roman, il peut prendre le recul pour mieux replonger en soi et comprendre la vie, sensible à ce qu'un autre a mis en des mots uniques. « Telle est la fonction thérapeutique de la narrativité et la raison pour laquelle les hommes, depuis

---

<sup>39</sup> Robert Lalonde. 2006. « Nous avons besoin de ne pas savoir », *Le Devoir* (Montréal), les samedi 3 et dimanche 4 juin. p. F2.

l'aube de l'humanité, racontent des histoires. Ce qui est d'ailleurs la fonction des mythes : donner forme au désordre de l'expérience<sup>40</sup>.

Le défi de l'écriture romanesque, né au cœur du plaisir d'inventer, il s'illustre aussi, au-delà de la faculté de montrer l'impossible existence de quelques protagonistes, dans la composition d'une architecture narrative. À mon sens, la temporalité déconstruite du récit ouvre de nombreuses possibilités, déjà décuplées par les êtres que j'ai la possibilité de créer. « Car la narration telle qu'elle existe depuis la nuit des temps est devenue roman au moment où l'auteur ne s'est plus contenté d'une simple "story" mais a ouvert des fenêtres toutes grandes sur le monde qui s'étendait alentour.<sup>41</sup> » réclame Kundera, grand défenseur du roman. Ce qui attire le lecteur dans un personnage, la moelle qu'il en retire, prend une densité différente si l'architecture travaillée par l'auteur le mène ailleurs, en des endroits qu'il n'aurait pas touchés avec le même intérêt. Le drame du personnage montré dans une autre perspective (déconstruite dans le temps, par exemple) révèle d'une façon différente le personnage. L'interprétation du lecteur, sa compréhension du personnage, son indulgence se modifie. Cette liberté que consent la forme du roman permet alors l'atteinte d'un de mes plaisirs de l'écriture.

Le plaisir découle d'ailleurs en partie du fait que cette création se déploie dans une culture et un temps précis. J'ai entrepris la rédaction de mon roman (en fait, j'en étais au début, à l'échafaudage de mon plan), sur les décombres de deux tours qui venaient de bouleverser un monde. Elles avaient écrasé dans leur chute quelques-uns de nos repères. Aujourd'hui, concédons que nous étions sonnés. Alors que le peuple américain s'est mis à se scinder entre ceux qui mentaient, ceux qui préféraient croire et ceux que le mensonge ne bernaient plus, j'ai pensé que nous étions, Américains et Américaines de toute l'Amérique, devenus des lecteurs bien paresseux – lecteurs de l'actualité, du pouvoir, du monde. Le malheur – encore lui – avait beaucoup à transmettre et à nous apprendre. J'ai donc voulu créer une architecture déconstruite où le lecteur n'aurait d'autre choix que de

<sup>40</sup> Umberto Eco. 1996. *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*. Coll. « biblio essais », no 4260. Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, p. 94.

<sup>41</sup> Milan Kundera. 2005. *Op. cit.*, p. 180.

devenir actif, devant écrire, se questionner, reformuler, reconstruire. Ce que nous devrions faire continuellement, comme citoyen. Se trouvait là un des plaisirs de la création : montrer au-delà des personnages, au-delà d'une *fabula*, une vision.

Par l'écriture j'accède à des plaisirs qui me semblent aller de soi, je le réalise lorsqu'on me demande candidement *la* question : mais pourquoi écris-tu ? C'est le plaisir de raconter une histoire à quelqu'un, charme ancestral s'il en est un. Plaisir de la langue, des mots. Plaisir bien égocentrique de créer et ainsi d'entendre sa propre voix. Plaisir aussi de cette interaction avec l'Autre, le lecteur, de son côté de la paroi vitrée. Découlant de cette rencontre, se trouve aussi le plaisir d'écrire pour jouer avec quelqu'un. La conception de l'architecture du récit s'approche de cette malicieuse joie à fabriquer une histoire, comme une énigme, à mystifier à des fins ludiques, mais servant surtout des objectifs esthétiques, une vision.

Ce jeu – et au-delà, mon propre plaisir –, représente pour moi la meilleure façon d'entretenir un dialogue avec le monde.

\*  
\*\*



### *Restauration tégumentaire*

L'architecture de mon écriture se fixe, comme la photographie qui, dans le bac empli de solution révélatrice, rend une image plus claire. Les morceaux épars de l'être écrivant que je suis devenue au terme de cette première rédaction sont maintenant rassemblés, reconstruits ; ils me guident vers une réflexion quelque peu métaphysique, donc probablement risquée. Parfait.

Les personnages de mes romans naissent par les mots : je les porte et, à la suite d'une gestation imprédictible, l'écriture traduit leur naissance. Mes personnages se servent à leur tour des mots ; ils provoquent le récit et le catapultent. Se répondent donc des éléments de même nature : les mots (qui ont créé et patiné les personnages) pour les mots (qu'utilisent les personnages pour échafauder le récit), créant ainsi un mouvement ondulatoire. La vague se retrouve dans le va-et-vient entre le personnage et le lecteur : les drames du personnage, grâce au pouvoir des mots, entament le dialogue avec les drames du lecteur.

Au-delà de ce mouvement, une autre dynamique : pour moi, je le rappelle, les personnages créent un récit, par leur rencontre en un point précis de leur trajectoire (je l'ai appelé le zénith), et là naît leur magie. Mon écriture s'en trouve alors propulsée. Or ces personnages, leur indicible charme, touchent aussi la personne qui les lit à un moment précis du récit même de sa propre vie. Ce contact entre le zénith des personnages et celui de la vie d'un lecteur aide-t-il aussi cette personne dans l'écriture de sa destinée réelle ? Je crois que oui. Quoi qu'il en soit, cet alignement de tous les astres inspire une émotion à qui lit le roman, une émotion à la personne qui se laisse surprendre, qui se laisse pénétrer, se laisse déranger. « Écrire, c'est marcher comme le cavalier sur l'échiquier : avancer par un brusque écart de côté, puis se retirer de la scène, après avoir agi contre la perte de sens.<sup>42</sup> » Peu importe ce que j'écris et le dessein qui m'a poussée à poser le

---

<sup>42</sup> Robert Lalonde. 2006. « La Marche du Cavalier », *Le Devoir* (Montréal), les samedi 20 et dimanche 21 mai. p. F2.



crayon pour les premiers mots, je sais qu'une fois terminé, le récit ne m'appartient plus et il me faut, encore, lâcher prise.

Je dois toujours me rappeler que je n'écris pas pour des lecteurs précis, tout en sachant que je serai peut-être lue par des lecteurs dont je ne soupçonnais pas la présence. Par ailleurs, cette lecture par autrui demeure le meilleur chien de garde de la lisibilité que je dois conserver, surtout au niveau du projet global. L'architecture du roman doit demeurer limpide.

Ce que l'autre y trouvera ne m'appartient plus. « Car ils ne seraient pas, selon moi, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien à Combray ; mon livre, grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes<sup>43</sup> », croit le Narrateur de la *Recherche*. Ce qu'ils liront n'est pas mon projet mais la résonance de ses échos dans leur cathédrale. Alors mon émotion comme auteure, cette décharge d'adrénaline qui répond en partie à la sempiternelle question « pourquoi j'écris » trouve un refuge. J'écris pour un autre. Les personnages m'ont quittée pour que je puisse écrire sans entraves le récit. Le récit me quittera aussi pour que le lecteur puisse l'accueillir en lui, avec son bagage, ses drames. Sa lecture dépend un peu de moi, beaucoup de lui, et il pourra donc bien en faire ce qu'il veut et le redéfinir, à ce moment précis de l'écriture de sa vie, comme il le souhaite.

En écrivant, je pourrai profiter du dépassement de soi qu'exige la cohérence de l'écrit, de ce besoin d'être meilleure qu'à l'ordinaire, pour fixer au creux de mon être les images mêmes qui sont demeurées floues, au fond desquelles je n'étais pas encore allée, par peur ou par paresse. « Il faut devenir soi-même pour affronter les exigences de la fiction<sup>44</sup> », croit Paul Auster. Si le poids des années n'est pas essentiel, je devrai toujours répondre à l'exigence de me trouver au plus près de moi. Le meilleur de ce que je vois et vis servira mon écriture.

<sup>43</sup> Marcel Proust. 1999. *Op. cit.*, p. 2390.

<sup>44</sup> Paul Auster. 1992. *Le carnet rouge suivi de L'art de la faim*. Trad. de l'américain par Christine Le Bœuf, coll. « Babel », no 133. Paris : Actes Sud, p. 406.

Les personnages porteront la mission du roman : lorsqu'ils l'auront accomplie, la vie s'en trouvera alors un peu plus éclairée. Lumineuse. Le roman dit ce que rien d'autre ne peut dire. Il donne au lecteur la préhension sur les aspérités de l'existence, le guidant ainsi vers un des sommets, où il trouvera une compréhension plus juste de la vie, la sienne, mais aussi celle-là où tous nous patageons. Umberto Eco rappelle que :

La fiction a la même fonction que le jeu. On l'a déjà dit, en jouant, l'enfant apprend à vivre parce qu'il simule des situations qu'il rencontrera en tant qu'adulte. Et nous, adultes, à travers la fiction narrative, nous exerçons notre capacité à ordonner l'expérience du présent comme du passé.<sup>45</sup>

Certains romans, ceux qui nous émeuvent, permettent certes de s'approcher au plus près de soi ; ils permettent aussi d'expérimenter l'Autre et enfin d'être meilleur avec la vie.

À la prochaine expérience d'écriture, je sais que je me donnerai le droit d'écrire la vie des personnages, qui ils sont, sans les incarcérer dès le départ dans un plan, afin que leur rencontre fasse jaillir leur récit, une fois qu'ils sont incarnés – déjà ils vagabondent, informes, dans ma tête, porteurs de promesses. Écrire *autour* permet de mieux écrire tout court. Cet autour, ce sont *a priori* le drame des personnages. M'approcher au plus près de leur essence, par ce que je suis, par ce que je vois. Gardés jalousement en gestation, les personnages naissent par la plume, à travers le curseur, un jour où un rai de soleil en excite un fragment. Ils ne prennent vie vraiment que par des mots. Et alors, la conjoncture de ces différents drames, le cœur de ces vies impossibles, ce carrefour, le zénith, c'est le seul endroit possible pour l'irruption d'un récit singulier. La façon dont je présenterai l'architecture au lecteur, en provoquant son intelligence, cela créera une vérité unique et probablement iridescente pour lui. Une fenêtre qu'il faut se donner la chance de traverser comme auteur.

Le charme de la fin réside en partie en ce qu'elle nous donne le désir de recommencer. Le surgissement de la nature et du rôle des personnages dans mon écriture

---

<sup>45</sup> Umberto Eco. 1996. *Op. cit.*, p. 142.

m'a fait réaliser que les livres que j'écrirai ne dépendront pas d'une structure, ils ne naîtront pas par elle. Les romans sont d'abord des personnages, des visions qui s'enchevêtrent et qui font jaillir, par le croisement improbable de leur destin, un récit unique. Ensuite, la vision d'ensemble, le plaisir de créer une énigme narrative dans la construction, pour que le lecteur devienne actif représente le véritable défi de la création. Complexe et interpellant, demandant le meilleur de l'auteur.

Le récit déconstruit mène à une compréhension plus riche du personnage. La beauté du récit, qui touche le lecteur, lui parle ; cela est la magie de la littérature, celle qu'il portera ensuite. Cette magie touche le lecteur en un endroit intime et jusque-là laissé en jachère.

Cet espace vierge qui m'invite à l'explorer est peuplé de cette exigence de multiplier les points de contacts avec le monde pour multiplier les expériences et exercer mon instrument, ma voix.

\*

\*\*

## BIBLIOGRAPHIE

Auster, Paul. *Le carnet rouge* suivi de *L'art de la faim*. Trad. de l'américain par Christine Le Bœuf, coll. « Babel », no 133. Paris : Actes Sud, 1992, 433 p.

Bertrand, Pierre. *Éloge de la fragilité*. Montréal : Liber, 2000, 207 p.

Calvino, Italo. *La machine littérature*. Trad. de l'italien par Michel Orcel et François Wahl. Paris : Seuil, 1984, 251 p.

Dillard, Annie. *En vivant, en écrivant*. Trad. de l'américain par Brice Mathieussent. Coll. « Bibliothèques 10/18 », no 2897. Paris : Christian Bourgois, 1996, 143 p.

Eco, Umberto. *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*. Coll. « biblio essais », no 4260. Trad. de l'italien par Myriem Bouzaher, Paris : Grasset, 1996, 151 p.

Eco, Umberto. *De la littérature*. Coll. « biblio essais », no 4378. Paris : Grasset, 2003, 439 p.

Fuentes, Carlos. *Géographie du roman*. Trad. de l'espagnol par Céline Zins. Coll. « Arcades », Paris : Gallimard, 1997, 233 p.

García Márquez, Gabriel. *Vivre pour la raconter*. Trad. de l'espagnol (Colombie) par Annie Morvan. Paris : Grasset, 2003, 603 p.

Girard, Jean Pierre. *Le tremblé du sens. Apostille aux Inventés*. Montréal : VLB, 2005, 150 p.

Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*. Coll. « Boréal Compact », no 130. Montréal : Boréal, 2001, 143 p.

Kundera, Milan. *L'art du roman*. Coll. « Folio », no 2702. Paris : Gallimard, 1986, 198 p.

Kundera, Milan. *Les testaments trahis*. Coll. « Folio », no 2703. Paris : Gallimard, 1993, 331 p.

Kundera, Milan. *Le rideau*. Paris : Gallimard, 2005, 197 p.

Lalonde, Robert. *Le monde sur le flanc de la truite. Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire*. Coll. « Boréal compact », no 99. Montréal : Boréal, 1999 [1997], 194 p.

Lalonde, Robert. *Iotékha'*. Montréal : Boréal, 2004, 159 p.

Lalonde, Robert. « La Marche du Cavalier », *Le Devoir* (Montréal), les samedi 20 et dimanche 21 mai 2006. p. F2.

Lalonde, Robert. « Nous avons besoin de ne pas savoir », *Le Devoir* (Montréal), les samedi 3 et dimanche 4 juin 2006, p. F2.

Marc Petit. *Éloge de la fiction*. Paris : Fayard, 1999, 141 p.

Pirandello, Luigi. *Six personnages en quête d'auteur* suivi de *La volupté de l'honneur*. Trad. de l'italien par Michel Arnaud. Coll. « Folio », no 1063. Paris : Gallimard, 1977, 141 p.

Proust, Marcel. *Contre Sainte-Beuve*. Coll. « Idées », no 81. Paris : Gallimard. 1954, 373 p.

Proust, Marcel. « Le temps retrouvé ». Chap. in *À la recherche du temps perdu*. Coll. « Quarto », Paris : Gallimard, 1999, p. 2129-2401.

Stanislavski, Constantin. *La formation de l'acteur*. Coll. « Petite bibliothèque Payot », no 42. Trad. de l'anglais par Élisabeth Janvier. Paris : Payot et Rivages, 2001 [1963], 350 p.

Yourcenar, Marguerite. *Les Yeux ouverts. Entretiens avec Matthieu Galey*. Coll. « Livre de poche », no 5577. Paris : Centurion, 1980, 314 p.